

Emily Eden

Le Couple Désaccordé



Traduit de l'anglais par Vincent de l'Epine et Pauline Pucciano

CHAPITRE I

“Eh bien, j’ai finalement rendu cette visite aux Eskdale, Mr. Douglas”, dit Mrs. Douglas, avec une aigreur triomphante.

“Ca alors, ma chère ! J’espère que vous avez laissé ma carte ?”

“Pas moi, Mr. Douglas. Comment aurais-je pu ? Ils m’ont fait entrer, par pure cruauté. J’ai vu toute la famille, père, mère, frères et soeurs, et la future mariée et le futur marié. Quelle tribu ! Et des serviteurs sans fin. Comme je déteste gravir ce grand escalier à Eskdale Castle, avec ce régiment de valets de pied alignés de chaque côté, chacun ayant l’air plus impertinent que l’autre !”

“Il a dû y avoir une terrifiante accumulation d’impertinence avant que vous ayez atteint le palier, ma chère, car c’est un long escalier.”

“Ne dites pas d’absurdités, Mr. Douglas” répondit vivement sa femme. “Je ne suis pas pressée d’y retourner. Tout dans cette maison m’est odieux : Lady Eskdale avec ses manières traînantes et languissantes, et son grand châle, et son chapeau prétentieux, et ce Lord Beaufort, avec ses sourcils noirs et ses dents éclatantes. Lady Eskdale semblait aussi vieille que les collines, avec toute cette dentelle qui pendouillait autour de son visage. Elle a terriblement vieilli, Mr. Douglas. Je n’ai jamais vu quelqu’un qui ait autant changé.”

“Croyez-vous, Anne ? Je l’ai trouvée très élégante hier, quand je l’ai rencontrée dans sa calèche tirée par ses poneys.”

“Ah, cet attelage de poneys, encore une de ses absurdités. Les attelages de poneys sont à la mode, et elle s’est mise à conduire. Je ne serais pas le moins du monde surprise si j’apprenais un jour qu’elle s’est rompu le cou. Pourquoi ne peut-elle pas sortir dans son britzska, et se faire conduire par son cocher ? Et pour ce qui est d’être élégante, cela n’est plus vraiment possible à son âge. Lady Eskdale est aussi vieille que moi, Mr. Douglas.”

“Ca alors” fut la réponse qui faillit s’échapper des lèvres de Mr. Douglas ; mais après une pause, il se souvint des fiancés, qui constituaient un sujet beaucoup plus sûr que la beauté de Lady Eskdale, dont il avait trop souvent dans sa vie éprouvé le charme.

“Avez-vous vu Helen, ma chère ?”

“Oh, certainement. On l’a envoyée chercher. ‘Cette chère adorée’, a dit d’une voix traînante Lady Eskdale, ‘Elle est tellement heureuse, et vous devez voir Teviot, c’est un tel chéri ; s’il était mon propre fils, je ne pourrais l’aimer plus.’ Et donc ils sont entrés, la chère adorée et le chéri. Vous savez comme je déteste ces hommes de Londres, avec leurs

moustaches, leurs chaînes et leurs gilets tape-a-l'oeil, et Lord Teviot est l'un des pires spécimen que j'aie jamais vus..."

"Et Helen ?" demanda à nouveau Mr. Douglas.

"Oh, Helen !" dit Mrs. Douglas avant de faire une pause. Elle se trouvait dans le péril imminent de devoir faire des compliments, mais s'en tira avec beaucoup d'habileté.

"Eh bien, si Helen ne faisait pas partie de cette famille, je ne la détesterais pas. Elle est assez aimable, et a promis aux filles de leur montrer son trousseau ; mais elle aussi a beaucoup changé. Je trouve qu'elle fait terriblement vieille, Mr. Douglas."

"Vieille à dix-huit ans, Anne ! Quelles épaves ridées devons-nous être ! Les cheveux d'Helen sont-ils devenus gris ?"

"Non, mais vous savez bien ce que je veux dire : elle semble tellement artificielle, tellement à la mode. Bref, peu importe, mais elle a changé."

Mr. Douglas soupçonnait qu'Helen devait être ravissante, puisque même sa femme ne pouvait pas détecter, ou même indiquer, les fautes que l'on pouvait trouver dans son apparence. Il l'avait rarement vue autant en manque de critiques. Mrs. Douglas n'avait jamais eu la moindre prétention à la beauté ; en fait, même s'il n'est pas très charitable de le dire, elle était excessivement quelconque, l'avait toujours été, et avait toujours montré relativement au sujet de la beauté, une aigreur qui ressemblait peut-être plus à de l'envie qu'à tout autre sentiment.

Comme elle n'avait aucun espoir de s'élever elle-même au rang d'une beauté, sa seule chance était de ramener les autres à son propre niveau. "Comme elle a l'air vieille ! " – "Comme elle a changé" étaient les expressions qui, invariablement, venaient conclure les commentaires de Mrs. Douglas sur ses connaissances ; et l'absence prolongée d'une amie était presque un plaisir pour elle, car cela lui donnait l'opportunité de dire, après l'avoir revue une première fois : "Comme Mrs. Unetelle a changé ! Je l'aurais à peine reconnue. Mais bien sûr, je ne l'ai pas vue depuis un an – ou deux ans", etc.

On pourrait parler sans fin de la jalousie des jolies femmes, mais pour être honnête, cette envie n'a rien de comparable à celle d'une femme laide portée sur l'admiration. Sa vanité mortifiée tourne bientôt à la malveillance, et elle calomnie là où elle ne peut rivaliser.

Mrs. Douglas avait été une héritière, ce qui peut-être pouvait expliquer que Mr. Douglas l'ait épousée ; mais bien que personne ne pût supposer qu'il l'ait épousée par amour, il avait été pour elle ce qu'on peut appeler un bon mari. Il la laissait être elle-même dans une limite raisonnable, et dépenser une part raisonnable de son propre argent ; il s'abstenait de toute démonstration d'admiration débordante pour la beauté des femmes lorsqu'elle était aux environs ; il avait une grande foi en son jugement, et une haute opinion de ses

talents ; et bien qu'il ait trop bon cœur pour entendre sans en souffrir ses sarcasmes sur presque toutes les femmes qu'elle connaissait, il l'irritait rarement en la contredisant ; il préférait garder pour lui sa propre opinion, regrettant en silence que sa femme soit difficile à satisfaire.

Les Eskdale et les Douglas étaient proches voisins depuis de nombreuses années, et avaient toujours eu des relations cordiales et parfois même intimes. Mrs. Douglas aurait même pu s'attacher à ses voisins, n'eût été la persistante apparence de jeunesse de Lady Eskdale, et la prospérité croissante et ininterrompue de sa famille. Cette provocation grandissante devint un jour impossible à supporter. Les deux ladies étaient devenues mères en même temps, et la comparaison de leurs bébés, de leurs nurses et de leurs chapeaux brodés, avait été le commencement de leur intimité ; puis ce fut le recrutement d'une gouvernante pour la nursery, et les discussions sur les mérites comparés des bonnes d'enfant suisses, des gouvernantes françaises hautement accomplies, des pauvres filles de clergyman, ou des jeunes femmes ignorantes. Enfin, il advint que Sophia Beaufort et Sarah Douglas rencontrèrent le même problème au même moment : leur épaule droite se mit à se développer, au mépris des dispositions de leur épaule gauche à demeurer stationnaire.

Il y a toujours deux années dans la vie de chaque femme, pendant lesquelles la taille inappropriée de son épaule droite est le cauchemar de sa vie, et de tous ceux qui vivent avec elle. Mrs. Douglas se rendait fréquemment à Eskdale Castle, pour se rassurer en vérifiant que Sophia grandissait elle aussi absolument déformée ; et Lady Eskdale se disait qu'elle s'inquiéterait terriblement pour sa pauvre adorée, si elle ne pensait pas que Mrs. Douglas était beaucoup plus à plaindre à sujet de sa chère Sarah.

Il va sans dire que les deux jeunes filles grandirent toutes deux de manière parfaitement symétrique.

Cette période de sièges inclinés et d'haltères fut l'apogée de l'amitié entre les Eskdale et les Douglas. Ensuite, cette amitié déclina progressivement. Il y eut un léger regain lorsque les deux ladies formèrent une alliance contre un professeur de dessin aux prétentions exorbitantes, qui furent promptement revues à la baisse, et lorsqu'il eut consenti à faire quinze miles à pied pour une leçon de deux heures pour quinze shillings, au lieu d'une guinée, il n'y eut plus aucune nécessité d'alliance sur le chapitre de l'éducation. Peu de temps après, les Eskdale accédèrent à la fortune, et passèrent une grande partie de l'année dans d'autres pays, ainsi qu'à Londres. Les demoiselles Beaufort grandirent, firent leur entrée dans le monde, furent admirées, et devinrent ce que Mrs. Douglas qualifiait de "horriblement jolies".

La famille Douglas resta dans la région, et se mêla plus à ses voisins de seconde classe, en l'absence de ses grands amis. « Les Demoiselles Douglas sont les filles les plus adorables et les plus aimables du monde » disait Lady Eskdale ; « J'aurais juste aimé qu'elles s'habillent mieux, et que Lord Eskdale ne les trouve pas vulgaires, mais malheureusement, leurs voix le dérangent, si bien que je ne peux pas les inviter à dîner aussi souvent que je l'aurais voulu, pour le bien de ce cher Mr. Douglas ».

Pourtant, un certain degré de communication fut maintenu. Une lettre arrivait à l'occasion. Et finalement, un dernier et terrible coup frappa l'insouciant Mrs. Douglas – l'annonce par Lady Eskdale du mariage de sa fille aînée. La lettre commençait par les termes habituellement employés en de telles occasions :

“Je ne pourrais supporter l'idée que ma chère Mrs. Douglas puisse apprendre par quelqu'un d'autre que moi, que le sort de ma chère Sophia est décidé ; et qu'en donnant ma précieuse enfant à Sir William Waldegrave, je n'ai aucun doute...”, etc., etc. La suite peut aisément être imaginée : principes élevés, belle apparence, affection de longue date – six semaines -, prospérité matérielle, craintes de la mère, tels étaient les mots qui émaillaient ses phrases. Mrs. Douglas envoya ses félicitations, et garda son étonnement et ses commentaires pour un usage domestique. Douze mois passèrent, et une autre lettre arriva, mais Mrs. Douglas était préparée au pire cette fois-là ; du moins, elle disait qu'elle l'était, et qu'elle ne serait pas surprise si Amélia était sur le point de se marier. A nouveau, Mrs. Eskdale ne pouvait supporter l'idée que Mrs. Douglas puisse apprendre par quelqu'un d'autre qu'elle, que sa très chère Amelia allait épouser Mr. Trevor, un autre délicieux jeune homme avec des principes encore plus élevés, une encore plus belle apparence, et une affection encore plus ancienne – deux mois, au moins – et les craintes de la mère, et le trousseau, et tout ce qui s'ensuit, suivaient dans l'ordre requis. La lettre se terminait par une joyeuse référence au petit Eskdale Waldegrave, qui était un si bel enfant, qu'elle lui pardonnait d'avoir fait d'elle une grand-mère à trente-huit ans.

Mrs. Douglas lut cette communication sur un ton qui révélait une mauvaise humeur extrême. Lady Eskdale n'aurait pu apprendre d'elle-même ou de qui que ce soit d'autre, que les Demoiselles Douglas étaient sur le point de se marier : elles ne pouvaient pas même se vanter de la plus petite déception, ni contredire la moindre rumeur qu'on aurait colportée sur elles, et les chances de Mrs. Douglas de devenir grand-mère à quelque âge que ce soit semblaient bien minces.

Elle commença à pester contre les mariages précoces, à espérer que Mr. Trevor pourrait aider Amelia à jouer à la poupée, et à penser que Sir William Waldegrave se repentait

depuis longtemps déjà de ne pas avoir pris le temps de prendre en compte le caractère de Sophia avant de l'épouser.

Il n'y avait plus qu'Helen – Helen si belle, si douce, d'humeur si légère – la fierté de ses parents, le petit animal domestique de ses sœurs, l'idole de son frère, et aussi aimante qu'elle était aimée.

“Oui, je connaissais Helen depuis son enfance, et je pensais qu'une créature si douce et si gaie ne pourrait jamais être touchée par les soucis et les chagrins qui s'abattent sur le reste du troupeau. C'est à mettre au crédit de ma bienveillance, si ce n'est de mon jugement, comme dirait Sneer. Mais pourquoi y échapperait-elle ? Je ne veux pas être cynique, mais si une pierre est jetée dans votre jardin, n'est-on pas certain qu'elle viendra frapper votre plus précieuse tulipe ? Si une tasse de café doit être renversée, ne met-elle pas un point d'honneur à le faire sur votre plus belle robe de brocart ? Si vous perdez votre réticule, la malchance ne veut-elle pas que cela se produise le seul jour où vous y avez rangé votre bourse ? Ce sont là des faits connus, et par analogie, pouvait-on s'attendre à ce que qui que ce soit, même une personne aussi bien faite pour ressentir ou pour inspirer la joie que l'était Helen, puisse échapper aux épreuves qui s'abattent sur les grincheuses et les déçues – sur moi par exemple, ou celles qui sont à mon image ?”

Le tour d'Helen vint l'année qui suivit le mariage d'Amelia. “Lady Eskdale a tellement de chance – en fait, un tel génie – pour trouver des maris pour ses filles, qu'il ne serait guère étonnant qu'elle mette la main sur Lord Teviot pour Lady Helen” ; telle fut la malveillante prophétie de tous ceux qui tremblaient à la perspective de son accomplissement. Leurs espoirs et leurs craintes furent pareillement confirmés. Lord Teviot, le grand parti de l'année, avec cinq maisons de campagne – soit quatre de plus qu'il ne pouvait habiter – avec 120.000 £ par an – 30.000 de moins que ce qu'il pouvait dépenser - ; avec des diamants qui avaient été amassés par les dix dernières générations de Teviot, et un yacht construit par lui-même, avec le rang de Marquis, et la beauté qui incombe toujours au plus pauvre des cadets, que pouvait-il bien lui manquer, sinon une femme ?

Beaucoup de gens, et il en faisait partie, trouvaient qu'il était mieux sans en avoir une, mais il changea d'avis la première fois qu'il vit Helen, et alors, il fut de peu d'importance que les autres personnes se rangent ou non à cet avis. Il dansa avec elle, soirée après soirée. Il donna des bals à Teviot House, des petits déjeuners à Rose Bank, des dîners de fritures à bord du Sylphe, et finit par rendre une visite à Lord Eskdale à une heure particulièrement matinale. Mrs. Fitzroy James, qui habitait à côté, et passait sa vie en une surveillance active des allées et venues de tous les Eskdale, déclara que son cabriolet l'avait attendu deux heures sur la place ; elle était donc sûre qu'il avait fait une demande

en mariage. Lady Bruce Gordon, qui habitait au coin de la rue, affirma qu'elle avait vu Lady Helen sortir dans la voiture découverte avec sa mère, plus tard dans l'après-midi, et qu'elle avait pleuré à se sortir les yeux de la tête (c'était une image), et elle était donc certaine que Lord Teviot avait rompu avec elle. Mais celui qu'on regardait comme la plus haute autorité en la matière, c'était Mr. Elliot, qui s'était trouvé passer devant la porte de Lord Eskdale à sept heures et demie, et avait vu Lord Teviot entrer, alors qu'il était certain que plus personne d'autre n'était attendu. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Le lendemain, le mariage fut annoncé. Pendant les trois semaines qui suivirent, le portier de Lord Eskdale n'eut pas une tâche facile. Il se disait que cela nécessitait deux paires de mains, de porter tous les billets et toutes les lettres de félicitation, pour ne rien dire des colis qui semblaient particulièrement intéressants, enveloppés dans du papier d'argent, qui étaient envoyés par des amis intimes, et de toutes les boîtes et paniers adressés par de distinguées modistes ou de distingués bijoutiers.

Après quatre semaines, Mrs. Fitzroy Jones et tous les petits Jones, Lady B. Gordon et tous les petits Gordon, Mrs. Elliot et tous les petits Elliot, furent attirés à leurs fenêtres respectives par le chargement de gros chariots qui étaient stationnés devant la porte des Eskdale, et ils en tirèrent la douloureuse conclusion qu'ils seraient frustrés de la possibilité d'assister au mariage. Mais peut-être pas, finalement. Il pouvait avoir lieu demain. Mais, non ! Le jour suivant ramena les chariots à la porte. Mrs. Jones vit la famille partir, puis se retourna vers l'intérieur de la maison, pleine de dégoût, et dit : "Je dois dire que je trouve vraiment incorrect que le mariage ne se tienne pas en ville". Mrs. Douglas était aussi de cet avis - ou plutôt, elle trouvait vraiment incorrect que le mariage se tienne dans son voisinage, ce qui non seulement lui imposait la vue d'une prospérité aussi exubérante, mais aussi, par un malheureux enchaînement des choses, l'obligeait en fait à faire partie du spectacle. Eliza Douglas avait en effet été sollicitée pour être l'une des demoiselles d'honneur de Lady Helen.

CHAPITRE II

Toutefois, nous n'en sommes pas encore au jour du mariage. Il y avait les difficultés habituelles à propos du contrat, qui surviennent pour tous les mariages, qu'il y ait ou non une propriété, et ce délai procura au voisinage l'insigne plaisir d'observer les Teviot dans leur situation intéressante d'amoureux ; et rien n'excite plus la curiosité, ou ne prête plus le flanc à la critique, que la conduite de deux individus qui se trouvent dans cette position délicate. Mrs. Douglas, nous l'avons vu, s'était procuré l'avantage d'une visite matinale régulière, et d'une introduction formelle à Lord Teviot, acquérant par là même une autorité incontestable dans toutes les remarques qu'elle pouvait proférer. Et sa visite était suivie d'une invitation à dîner de la part des Eskdale – une invitation qui incluait les deux demoiselles Douglas, comme leur père et leur mère. Et ainsi, les Douglas occupèrent une position privilégiée dans la grande affaire des Teviot.

Les autres voisins eurent des degrés divers de bonne fortune. Mrs. Thompson, la femme du vicaire, eut beaucoup de chance, si l'on considère, comme elle le disait, qu'elle regardait toujours ailleurs quand il se passait quelque chose d'intéressant. Mais elle venait tout juste de se rendre à South Lodge avec un livre de prière, lorsqu'elle aperçut plusieurs ladies et gentlemen remonter l'avenue à cheval. Elle comprit que l'heureux couple faisait partie du lot, et donc, que, bien qu'elle ne put distinguer qui était qui, elle avait bien le droit de dire qu'elle avait vu "le Marquis". Elle pensait à vrai dire que ces grands rassemblements ne pouvaient qu'empêcher les jeunes gens de faire connaissance, et qu'on ferait mieux de leur laisser plus de liberté. Mrs. Birkett, la femme de l'apothicaire, avait eu beaucoup plus de chance : elle avait eu durant sa promenade une vue dégagée sur la pelouse, et avait vu Lady Helen occupée à dessiner, accompagnée d'un jeune gentleman de haute taille, à l'air sombre, qui se trouvait à côté d'elle. « Le Marquis est un jeune homme d'un port très noble – Il me rappelle Sir Simon, le cousin de Mr. Birkett, lorsqu'il était jeune. Je dois dire que j'étais quelque peu surprise, pour ne pas dire choquée, de voir leurs Seigneuries sans chaperon, mais dans la haute société, j'imagine que l'on prend plus facilement ses aises que nous autres pourrions le tolérer. Mais je ne puis dire que j'approuve qu'on laisse des jeunes gens fiancés autant livrés à eux-mêmes. Toutefois, je suis heureuse de les avoir vus, et j'étais beaucoup plus proche d'eux que ne l'a été Mrs. Thompson. »

Quelques chanceuses qu'aient été ces deux ladies, dimanche était le jour que chacun attendait pour satisfaire sa curiosité, et l'église fut plus pleine, en ce jour particulier, qu'elle ne l'avait été depuis des mois. Il était évident pour tout le voisinage que les Eskdale

préfèreraient venir tôt à l'église afin d'éviter les curieux, car ils arrivèrent avant la fin de la première lecture – un niveau de ponctualité inusité ; mais cette discrétion n'empêcha pas l'ensemble de la congrégation de fixer d'un regard intense le grand jeune homme qui entra dans l'église à la suite de Lord Eskdale, et qui s'assit en face de Lady Helen sur le banc. Jamais la congrégation ne s'était montrée plus prompte à se lever au moment où on l'y invitait. Le vieux Mr. Mario, qui souffrait horriblement d'une goutte rhumatismale, et Mrs. Greenland, qui depuis deux ans prenait sa jambe raide comme excuse pour rester assise durant l'intégralité du service, étaient tous deux debout sur leurs jambes avant la fin du psaume. Le clerc, qui s'écoutait chanter avec passion, y vit une occasion à saisir, et chanta successivement cinq versets de l'hymne, en répétant deux fois les dernières lignes de chaque verset. Sept versets et demie ! Mais personne ne trouva ceci trop long. De plus, Lady Helen laissa tomber son livre de prière, et le grand jeune homme le lui ramassa. Quel incident ! Mrs. Thompson, comme toujours, le rata, car elle était malheureusement occupée à rattacher le cordon du bonnet de sa petite fille. Il y eut une ruée vers le cimetière au moment où le sermon se termina, sermon auquel personne n'avait porté attention, à part ceux qui guettaient le « Et pour finir » qui devait en annoncer la fin. Et lorsque Lady Helen sortit, appuyée sur le bras de son père, suivie par Lady Eskdale qu'accompagnait le grand jeune homme, et lorsque tous s'inclinèrent, firent la révérence, puis montèrent dans la voiture découverte, le père et la mère assis à l'avant, et les jeunes gens en face d'eux, et lorsque Lord Eskdale eut enlevé son chapeau noir et se fut incliné d'un côté, tandis que le jeune homme enlevait son chapeau gris et s'inclinait de l'autre côté, rien ne pouvait égaler la satisfaction de l'assemblée. Lord Teviot était exactement celui qu'ils attendaient, si parfaitement distingué et d'une si belle apparence. Certains l'avaient trouvé trop attentif à ses prières pour un homme amoureux, tandis que d'autres l'avaient trouvé trop attentif à Lady Helen pour un homme dans une église, mais finalement, les deux factions se mirent d'accord pour trouver qu'il avait tout simplement été très attentif. Tous virent que Lady Helen l'aimait beaucoup, et personne n'en était surpris. Ce fut un dimanche très satisfaisant, et comme la plupart étaient habitués à cette pratique immorale qui consiste à écrire des lettres le dimanche, les observations du matin furent consignées dans les lettres du soir, et expédiées le lundi matin vers différentes parties de l'Angleterre. Mais à peine étaient-elles parties, qu'un rapport alarmant affirma que le vrai, le véritable Lord Teviot, était descendu à Londres le samedi, et ne pouvait donc être présent le dimanche, et que celui qui avait été au centre de tous les regards était en fait un architecte, venu pour terminer la galerie de statues. Ce n'était que trop vrai : la réaction fut terrifiante, et comme toujours lorsqu'il s'agit de réaction, elle tomba sur

le mauvais homme. L'architecte, qui était en fait disgracieux et maladroit, continua cependant à être gratifié de regards distingués, et à être auréolé de la gloire d'avoir été attentif à Lady Helen, et il fut généralement convenu que Lord Teviot était resté à l'écart, parce qu'il était tout-à-fait conscient d'être disgracieux, et parce qu'il n'était pas le moins du monde attaché à Lady Helen, sinon il ne serait pas allé à Londres, et parce que c'était un homme sans principes, pour ne pas dire un athée, sinon, il serait allé à l'église.

CHAPITRE III

Le jour du mariage approchait. Toute la famille Eskdale, à l'exception des Waldegrave, s'était rassemblée pour la cérémonie. Lady Amelia Trevor et Helen avaient toujours été amies en plus d'être sœurs. Elles avaient un peu plus d'un an de différence, et qu'il s'agisse de l'amusement ou de leurs centres d'intérêt – dans leurs chagrins d'enfant comme dans leurs plaisirs juvéniles – la confiance qu'elles avaient l'une en l'autre était sans limite. Le mariage d'Amelia ne modifia pas leurs relations, car Helen appréciait Mr. Trevor, et lui l'admirait avec tout l'enthousiasme d'Amelia, et l'aimait avec toute la tendresse d'Amelia.

Amelia fut ravie à son arrive à Eskdale. Elle trouvait Lord Teviot charmant, et Helen n'avait jamais paru aussi belle. Tout le monde, d'ailleurs, devait se marier – la vie dans le mariage était tellement heureuse, et puis quelle chance qu'elle et Mr. Trevor aient apporté une parure d'émeraudes pour Helen, car les Waldegrave avaient envoyé une parure de perles, et elle avait elle-même envisagé les perles. Lord Teviot était aussi désespérément amoureux qu'elle l'avait imaginé, tout juste comme il devait l'être. En un mot, elle était dans un tel état de radieuse gaité que lorsqu'elle entra dans la chambre d'Helen, trois jours avant la date prévue pour le mariage, elle était aussi puérilement joyeuse que lorsqu'elle s'y était précipitée cinq ans auparavant, pour lui présenter ses bons vœux. Et pourtant, à sa profonde stupéfaction, elle trouva Helen en larmes.

« Helen, ma chérie, que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il, ma chérie ? Est-ce ton long voyage qui t'a fatiguée ? Je t'en avais prévenue. »

« Non, Amy, je ne suis pas fatiguée, nous ne sommes pas allés loin » dit Helen, essayant de retenir ses larmes. Etes-vous sortis, Alfred et toi ? »

« Oui – non. Oh, je ne sais pas, peu importe où nous sommes allés, mais dis-moi ce qu'il y a. Dis-moi, chère Nell. Ne te souviens-tu pas que dans le temps je parvenais toujours à te soutirer tous tes secrets ? Et tu ne dois pas pleurer sans me dire pourquoi. »

« Je ne sais pas quoi te dire, ma chère, peut-être ne le sais-je pas moi-même. Je dirais que je suis fatiguée ; je me sens souvent fatiguée maintenant, et j'ai à penser à tellement de choses ! » et elle appuya sa tête sur sa main avec un air de douloureuse lassitude.

« Oui, c'est vrai, mais il y a également beaucoup de pensées heureuses, Helen, à maints égards. Oh, ma chère ! Comme je me souviens bien de la semaine qui précéda mon mariage, quand je me rendais dans ma chambre et m'asseyais confortablement dans mon fauteuil, comme tu le fais maintenant, à penser à quel point je serais malheureuse de quitter ces chers papa et maman, et toi, et Beaufort, et cela me donnait envie de pleurer,

et de m'apitoyer sur moi-même comme si j'étais une parfaite victime. Et après une demi-heure, je me rendais compte que je n'avais cessé de penser à ce cher Alfred, et de me demander s'il pouvait y avoir dans le monde une créature plus heureuse que moi – »

« Et pourtant, tu quittais la maison ! »

« Oui, mais pas pour toujours » dit Amelia en riant. « Seulement pour trois semaines. Je savais que je reviendrais, en ramenant ce cher Alfred avec moi, et il en sera de même pour toi, et tu ramèneras ce cher Teviot. Et maintenant, Helen, n'aie donc pas l'air aussi misérable. Personne ne peut te plaindre, je te le garantis. »

« Je suppose que non », dit Helen à voix basse.

« Alfred et moi avons prévu de rester ici jusqu'à ce que tu rentres de ton grand château dans le nord » dit Amelia, déterminée à remonter le moral d'Helen. « Tu n'as donc pas à craindre que maman reste seule, et par ailleurs, je ne l'ai jamais vue plus satisfaite de quoi que ce soit qu'elle ne l'est de votre mariage. J'ai fait une horrible crise de jalousie hier, en pensant que ce pauvre Alfred était négligé – je devrais dire, presque ignoré, mais Maman lui a accordé un peu plus d'attention aujourd'hui. Oh, ma chère ! Comme ce sera drôle quand nous vous rendrons visite chez vous ! J'ai entendu dire que c'était un véritable palais. Alfred y est allé une fois pour chasser lorsqu'il était enfant, et de plus je ne t'ai jamais dit à quel point j'aime Lord Teviot. »

Helen releva la tête, mais ses lèvres tremblèrent, et elle s'allongea à nouveau sans parler.

« J'étais tellement impatiente de le voir, et de faire sa connaissance, parce que, tu sais, si je ne l'avais pas aimé, la vie n'aurait plus valu le coup d'être vécue. Tu t'en serais rendu compte, et m'aurais immédiatement retiré ton amitié. »

« Jamais, jamais ! » dit Helen. « Je suis certaine que je n'aurais jamais fait cela. »

« Oh, mais si, ma chère, et c'est normal. Tu verras bientôt comme on se prend facilement de dégoût pour ces individus de mauvais goût qui prétendent ne pas aimer notre époux. Tu nous abandonnerais tous dans l'instant pour le bien de Lord Teviot, si nous –

« Oh, non, non ! » s'exclama Helen, les mains jointes, « Je m'accrocherai à vous tous plus que jamais, et aucun de vous ne doit m'abandonner. Amelia, promets-moi d'être gentille avec moi, et de m'aimer plus que jamais lorsque je serai mariée ; vraiment, vraiment, j'aurai besoin de ton amour », et elle se jeta au cou d'Amélia, et se mit à sangloter violemment.

« Eh bien, ma chérie, quelle bêtise ! Comment puis-je t'aimer plus ? Tu es nerveuse et fatiguée, et vois dans quel état tu nous as mises, regarde-moi, avec mes yeux aussi rouges que ceux d'un furet, et tu sais à quel point je déteste pleurer. Et maintenant, ne parlons plus de ces sottises. Voilà, tu t'allonges sur ce sofa, et je vais m'asseoir à cette

fenêtre, et faire semblant de lire, pendant que je me rafraîchis les yeux. Je ne dirai plus un mot, et si tu t'endors, tant mieux, tu te réveilleras tout à fait de bonne humeur. »

Helen passa son mouchoir sur ses yeux, puis, s'allongeant sur le sofa, sembla désireuse de suivre le conseil de sa sœur. Ses sanglots cessèrent, et Amélia s'assit tranquillement à la fenêtre, avec le tendre espoir que tous ses conseils seraient suivis, et qu'Helen était endormie.

Une demi-heure plus tard, elle vit Lord Teviot qui marchait sur la terrasse en-dessous ; il s'arrêta sous la fenêtre, et la regarda.

« Helen est-elle là ? » dit-il.

Amélia se pencha en avant, mit un doigt sur ses lèvres, et lui fit signe de rester silencieux.

« Que se passe-t-il ? Helen n'est pas bien, Lady Amélia ? », demanda-t-il, d'un ton contrarié.

« Oh, seigneur », murmura Amélia, « ne peut-il pas tenir sa langue ? Il va l'éveiller. Elle dort – elle dort, vous dis-je », chuchota-t-elle plus haut, en passant sa tête par la fenêtre. »

« A qui donc parles-tu ? » dit Helen.

« Et voilà, Lord Teviot, vous l'avez réveillée. Je vous l'avais bien dit, mais personne ne peut jamais rester silencieux. Elle était fatiguée de cette chevauchée que vous lui avez fait faire par cette chaleur. »

« Bien, veuillez lui demander, Lady Amélia, si elle ne veut pas venir s'asseoir un peu à l'ombre, elle trouvera cela beaucoup plus agréable que lors de notre promenade à cheval. »

« Non, elle dit qu'elle est désolée, mais qu'elle doit rester tranquille jusqu'à l'heure du dîner. »

« Lui avez-vous dit que ce serait plus agréable ? »

« Oui, mais elle ne semble pas y croire. »

« Demandez-lui si je peux venir la voir dans son boudoir. »

« Non, elle dit que vous êtes bien bon, mais elle ne veut pas que vous preniez cette peine. Voilà, Helen, il est parti ; mais pourquoi ne pas l'avoir laissé venir ici ? J'aurais aimé que tu le voies, car alors tu n'aurais pas pu dire non. Je ne puis comprendre comment tu peux être aussi peu aimable avec un homme qui a un tel air de « héros de roman », comme disent les français. Je n'arrive pas à décider s'il ressemble plus à Lord Byron, au Superbe Orosmane, ou à Sir Philip Sidney, ou à Alcibiade, n'ayant jamais vu aucun de ces hommes, mais sans conteste, il est l'individu le plus distingué qu'il m'ait été donné de voir.

Oh, mais Helen », dit-elle, tandis que celle-ci s'installait à la coiffeuse, « qui t'a donné cette splendide broche ? »

« Lord Teviot ; il me l'a donnée ce matin. »

« Eh bien, je n'ai jamais vu des rubis aussi charmants – non, jamais. Et tu ne daignes même pas venir à la fenêtre voir l'homme qui t'a offert une telle broche, un homme qui vaut tellement la peine d'être regardé, comme je te l'ai dit. Quelle petite misérable sans cœur ! Bien, au revoir, ma chérie, tu vas mieux maintenant, alors je te laisse. »

« Non, ne t'en vas pas, je vais mieux, comme tu le dis, et j'aimerais que nous ayons une petite conversation. Que disais-tu, Amélia, à propos de maman, qu'elle est heureuse de mon mariage ? »

« Oh, elle en est ravie ; elle a dit qu'elle était la plus heureuse mère au monde, et qu'elle était sûre que cela avait rajeuni ce cher papa de dix ans. »

« Et pourtant, si on leur avait dit il y a six semaines que j'allais les quitter – »

« Ah, mais ma chère, si c'est pour ton bonheur. »

« Oui, si : quel mot terrifiant que ce si, Amélia ! » dit Helen, se tournant vers la coiffeuse afin que sa sœur ne puisse voir son visage. « T'est-il jamais venu à l'esprit avant ton mariage, que si tes fiançailles étaient rompues – »

« Oh, non, ma chérie, je n'ai jamais pensé à une telle impossibilité. J'en serais morte ; par ailleurs, Alfred était évidemment bien trop charmé par le précieux trésor qu'il avait obtenu pour imaginer y renoncer – il est beaucoup trop sensible pour cela. »

« Oh, je ne pensais pas que lui changerait d'avis ; mais si tu avais découvert que tu ne l'aimais pas autant que tu l'espérais, qu'il avait un gros défaut, un mauvais caractère, par exemple, aurais-tu rompu ton engagement ? L'aurais-tu fait, Amélia ? »

« Non, certainement pas. Je l'aurais épousé, lui et son mauvais caractère, que j'aurais changé en bon caractère ; je n'aurais jamais pu l'abandonner. M'imagines-tu traverser la vie sans Alfred ; comment peux-tu me mettre dans la tête des idées aussi choquantes ? Pense simplement à quel point c'est un péché de rompre un serment, et pense à la mortification du pauvre homme, et à ce qu'auraient dit papa et maman, et aux explications, et au déshonneur de toute l'affaire. Cela m'aurait rendue folle. Je serais allée m'enfermer dans un couvent, si j'avais seulement pu en trouver un. Jamais je n'aurais pu montrer à nouveau mon visage. Ma chérie, qu'est-ce qui a bien pu te mettre une telle idée en tête ? »

« Oh, rien », dit Helen, « Je parle pour parler, comme disait notre gouvernante ».

« Helen », dit Amélia après une pause, « Tu m'a effrayée, mais je vois maintenant ce qu'il en est. Je soupçonne que toi et Lord Teviot avez eu une petite querelle aujourd'hui, à vrai

dire, j'en suis même sûre. Tu te tracassais à ce sujet quand je suis arrivée, et à l'évidence, il était impatient d'y mettre un terme lorsqu'il est venu sous la fenêtre. Ma très chère Nell, une petite querelle sans conséquence peut être un petit incident amusant, mais cela ne devrait pas durer une demi-heure, ni survenir plus d'une fois. Sois gentille avec lui, chérie, lorsque tu descendras pour dîner. Tu as eu ton accès de dignité, et le plaisir de te mettre plutôt dans ton tort, et maintenant, finis-en avec cela, et que la paix et le bonheur règnent sur le reste de ta vie. » Elle sortit précipitamment de la chambre, pensant en avoir dit assez, ajoutant simplement, en plaçant la broche dans les mains d'Helen : « Voilà, désagréable petite chose. Regarde et repens-toi. »

« Oui, me repentir, vraiment », dit Helen, en jetant la broche loin d'elle « et à moins d'être aussi froide et dure que ces pierres, comment faire autrement ? Elle ne me comprendra pas, elle ne m'aidera pas, et comment le pourrait-elle, tant que je n'aurai pas le courage de tout lui dire ? Oh, mais le déshonneur serait, comme elle le dit, bien trop grand, et puis papa et maman, et puis le jour qui est fixé, et si proche. Oh, que dois-je faire ? »

La cloche du dîner sonna ; il était donc clair que la première chose à faire était de s'habiller pour le dîner, et il est heureux pour nous que ces habitudes ordinaires de la vie domestique soient là pour veiller sur les détresses de l'imagination avec la sagacité et la décision de chiens de bergers, pour aboyer et les forcer à rentrer dans le troupeau.

Chapitre IV

C'était le grand jour où les Douglas étaient invités à dîner. Ils arrivèrent. Mr Douglas était prêt à dîner et à parler, et s'estimerait heureux si la cuisine et la conversation étaient bonnes ; Mrs Douglas était prête à détecter tout comportement inapproprié, et à faire des remarques désagréables ; quant aux filles, charmées des nouvelles robes qui avaient été fabriquées pour cette occasion, elles étaient pleines de curiosité devant le mystère de Lord Teviot, et pleines d'un intérêt affectueux pour Lady Helen.

Lord et Lady Eskdale se trouvaient avec la plupart des invités rassemblés. Amelia, pour une fois, était prête à l'heure ; elle avait hâte de voir ensemble sa soeur et Lord Teviot, et avait choisi de se poster près de la porte à cet effet. Helen apparut bientôt après l'arrivée de la famille Douglas, et reçut les salutations amicales de Mr Douglas, et le serrement de mains expressif de ses filles, avec la plus aimable cordialité. Elle semblait rose d'excitation quand elle fit son entrée, mais après un regard autour d'elle, son agitation s'apaisa, et il fut évident qu'elle était soulagée de constater que Lord Teviot n'était pas là. Il ne s'était toujours pas montré quand on annonça que le dîner était servi.

“Devons-nous l'attendre, Helen ?” dit Lord Eskdale, avec un sourire.

“Oh non, Papa. Mr Douglas, vous devez me prendre en pitié. Vous souvenez-vous du premier jour où j'ai assisté au dîner des grandes personnes, et de la manière dont vous m'avez protégée pendant le repas ?

Tous les convives se mirent en ordre de bataille, et se dirigèrent vers la salle à manger.

“Comme c'est décevant !” murmura Sarah à l'oreille d'Eliza. “Je voulais les voir ensemble.”

Helen s'asseyait toujours à côté de son père, quels que fussent les invités ; et Amelia observa avec douleur les efforts qu'elle déploya pour prendre pour second voisin Mr Douglas ; mais il rit et la laissa, en disant qu'il préférerait partir de son plein gré plutôt que d'être chassé. Lord Teviot arriva juste au moment où la soupe et le poisson étaient desservis. Il prit sa place habituelle, mais sans regarder Helen, et aucune conversation ne se tint entre eux avant l'arrivée du second plat - même alors, la conversation parut brève et contrainte ; mais elle parla avec son père avec une bonne humeur apparente. Sarah et Eliza se regardèrent, et se demandèrent quelles étaient les manières attendues dans des circonstances pareilles.

Les dames se levèrent pour se retirer. Helen avait perdu son bracelet. Lord Teviot se pencha pour le chercher, mais avec un tel air de mauvaise volonté qu'Helen dit : “Je vous

en prie, ne vous donnez pas cette peine, je vais donner des ordres pour qu'on le cherche."

"Comme il vous plaira", répondit-il froidement, et il se recula pour la laisser passer.

"Laissez, Nell", dit Trevor, "je vais le trouver; Amelia m'a donné un excellent entraînement pour ce genre de choses. Je suis rompu à l'exercice qui consiste à ramper sous une table pour retrouver tous les objets qu'elle perd. Je suis beaucoup plus souple que Teviot."

"Cela, c'est certain", dit Helen. "Merci, cher Alfred", et sans un regard pour Lord Teviot, elle passa. Amelia n'aimait pas du tout la tournure que prenait cette affaire, mais se consola avec l'espoir qu'il ne s'agissait que d'une querelle d'amoureux, qui s'achèverait dans une explosion d'amour; et en attendant, elle fut heureuse de distraire l'attention de Mrs Douglas en lui montrant le trousseau d'Helen. C'était là une distraction qui allait la morfondre, mais si ses dispositions saturniennes pouvaient s'exprimer à l'encontre de robes insensibles et de pauvres stupides babioles, cela vaudrait toujours mieux que de lui fournir des victimes capables de souffrir. Sarah et Eliza, d'un bon naturel, étaient ravies de la démonstration, depuis la robe de mariée en dentelle de Bruxelles jusqu'à la douzaine de mouchoirs de poche brodés, et elles furent tout à fait désolées quand l'appel pour le café les força à retourner au salon.

"Trente robes du matin !" murmura Sarah, comme elles descendaient les escaliers.

"Imagine une nouvelle robe chaque jour du mois. Voilà ce que j'appelle le vrai bonheur.

"Un bonheur moins réel, moins durable, répondit Eliza en riant à moitié, que dix-huit bracelets, et que ces montagnes de gants et de mouchoirs. Si nous avons seulement un quart de tout cela, nous serions délivrées de tout embarras, et pourrions nous contenter de nos misérables pensions pour toute notre vie."

"Cela doit être bien agréable d'être si riche."

"Et d'être sur le point de se marier", dit Eliza; et cette sage conclusion les amena jusqu'à la porte du salon.

Helen leur aurait peut-être donné une opinion toute différente. Elle commençait à se demander si l'imminence du mariage était réellement un bonheur, ou quoi que ce soit qui y ressemblât. Elle avait accepté la demande de Lord Teviot sur la base d'une connaissance mutuelle de quelques semaines à peine, et encore, qui ne s'était formée que dans des salles de bal ou à des déjeuners. Elle savait que ses sœurs s'étaient mariées de la même façon, et qu'elles étaient très heureuses. Personne, pas même sa mère, n'avait paru douter un seul instant que la demande de Lord Teviot dût être acceptée. Et en dehors de légères interrogations, comme la question de savoir si elle l'aimait autant qu'Amelia avait aimé Mr Trevor, elle-même n'avait pas eu d'inquiétude quant à son avenir, avant d'arriver

à la campagne. Alors elle trouva chaque jour une nouvelle raison de se demander si elle était vraiment plus heureuse, fiancée à Lord Teviot, qu'elle ne l'était avant de l'avoir rencontré. Il était sans cesse en train de la quereller – du moins, c'est ce qu'elle pensait; mais la vérité était qu'il était désespérément amoureux, et qu'elle ne l'était pas; qu'il était un homme passionné, aux habitudes strictes, avec une connaissance approfondie du monde; et qu'elle était timide et douce, peu habituée à la violence des manières ou du langage, qu'elle était incapable de supporter. Il lui fit peur, tout d'abord par la passion avec laquelle il exprima son affection, puis par l'amertume de ses reproches lorsqu'il se rendit compte que celle-ci n'était pas réciproque.

Elle essaya de le satisfaire; mais ce fut au prix de sa nature de jeune fille joueuse, qui était son plus grand charme, et elle sentit bien que sa manière d'être devenait chaque jour plus froide et plus décourageante. Ce qu'il redoutait, à savoir qu'elle serait plus heureuse n'importe où plutôt qu'avec lui, finissait, à force, par acquiescer l'inéluctabilité d'une prophétie. Même leurs réconciliations - car quel est l'intérêt d'une querelle, en dehors des réconciliations ?- étaient insatisfaisantes. Elle désirait qu'il l'aimât moins, ou qu'il en parlât moins; quant à lui, il était persuadé que la bonne volonté avec laquelle elle acceptait ses excuses n'était qu'une nouvelle preuve de son indifférence, car son amour et sa colère la laissaient également froide. Aucun acteur français à la voix brisée, aux mains tremblantes, au pas nerveux, aux épaules tressautantes, n'aurait pu rendre la moitié de son emphase à ce sentiment : "J'aimerais mieux être haï qu'aimé faiblement", que Lord Teviot ne le faisait lorsqu'il brisait la monotonie de sa cour par des réprimandes. Ce matin même il s'était persuadé qu'Helen aurait préféré se promener avec son frère.

Elle trouvait le soleil trop chaud, et proposa de faire demi-tour. C'était une nouvelle offense, et il déclara que c'était simplement le désir de l'éviter qui lui faisait écourter la promenade. Puis il se flagella lui-même à propos de ses torts avec un degré de violence qui l'aurait surpris lui-même à un autre moment. Au début elle rit de ses accusations, mais elle était choquée par son amertume, et enfin, toute gaie et étourdie qu'elle était, sa bonne humeur l'abandonna; et quand il l'aida à descendre de cheval, il vit que ses joues étaient pâles, et que de grosses larmes roulaient sur elles. A ses supplications de demeurer cinq minutes de plus avec lui, elle répondit faiblement, en secouant la tête : "Non, je suis trop fatiguée à présent, je ne peux en supporter davantage" et quand elle le quitta, la pensée lui vint soudain : "Peut-être qu'il a raison. Je ne l'aime pas autant que je le devrais; il n'est pas encore trop tard." C'était dans cet état d'esprit qu'Amelia l'avait trouvée. Un mot d'encouragement lui aurait donné la force de briser ses fiançailles; mais Amelia, qui avait été amoureuse de Mr Trevor dès la première heure de leur rencontre, et n'avait pas cessé

de l'être depuis, ne pouvait pas comprendre les sentiments de sa soeur, et lui donna le seul avis qu'elle aurait elle même pu recevoir dans la position d'Helen. Helen alla dîner, indécise. Rien dans les manières de Lord Teviot ne l'incita à se réconcilier avec lui, et elle résolut, dans le cours de la soirée, d'aller le trouver courageusement pour rompre leur engagement. Mais peut-être vit-il dans l'aisance de ses manières quelque chose qui l' alarma; le dîner, cet utile conseiller, avait apaisé sa mauvaise humeur, et peut-être l'instinct qui avertit toujours un homme, lorsqu'une explication imminente est susceptible de tourner en sa défaveur, lui fit-il deviner qu'il risquait de tout perdre.

Le résultat en fut que, lorsqu'il vint au salon, et vit Helen converser gaiement avec Mrs Douglas, il s'avança calmement vers elle, et s'assit, l'air tout à fait contrit, sur une méchante chaise cannée, dure et au dossier rigide, juste derrière elle. Peu à peu il s'immisça dans la conversation, puis saisit l'opportunité de pousser l'ouvrage d'Helen par terre, en partie pour lui permettre de se pencher pour le ramasser avec toute la souplesse de Trevor, et en partie parce que, pendant cette opération, il pourrait éventuellement toucher la main d'Helen de ses lèvres, d'une manière qui échapperait même aux yeux aigus de Mrs Douglas. Une fois ces pénitences accomplies, il s'assit à sa place habituelle sur le sofa à côté d'elle, et fut si gentil et si plaisant que le ressentiment qu'éprouvait la jeune fille s'évapora peu à peu, et qu'elle en vint à oublier toutes ses fermes résolutions. Ses inquiétudes quant au degré d'affection qu'elle éprouvait pour lui demeurèrent; mais elle supposait qu'Amelia avait raison : il serait scandaleux de rompre son engagement. En somme, elle était trop jeune pour agir de son propre chef, et trop dévouée à ses parents pour leur demander de faire pour elle une démarche dont elle savait qu'elle leur causerait de la peine; et ainsi, la soirée se termina paisiblement.

CHAPITRE V

Les Douglas rentrèrent à la maison dans leur voiture familiale.

“Eh bien, puis-je vous demander, Mr Douglas, si, de votre point de vue, il s’agissait là d’un dîner agréable ?” dit sa femme d’un ton insidieux.

“Oui, ma chère, en vérité c’est mon avis ; excellente cuisine, plaisante compagnie, et de très jolies femmes – je n’en demande pas plus. Devrais-je donc ne pas l’avoir apprécié ?”

“Oh, mon dieu, mais si ! Je suis ravie que vous ayez passé un bon moment; vous vous satisfaites de peu, voilà tout ce que je puis dire. Peut-être avez-vous également trouvé que votre beauté, Lady Eskdale, avait fière allure dans ce capuchon mou ?”

“Je n’ai malheureusement pas l’avantage de savoir ce qu’est un capuchon mou, ma chère, mais j’ai trouvé qu’elle était très belle, même en comparaison de ses deux charmantes filles.”

“Eh bien, voilà qui est pour moi la plus étrange des hallucinations, je veux parler de la prétendue beauté des Eskdale. Et peut-être que, dans votre bienveillance extrême, vous avez jugé également que Lord Teviot était très amoureux d’Helen ?”

“Ne l’est-il pas ? J’ai pris pour acquis qu’il l’était, parce que, de prime abord, la plupart des hommes qui la voient se seraient épris d’elle; et dans un second temps, parce que je présume qu’il ne l’épouserait pas s’il n’était pas amoureux.”

“Quelles sont les raisons qui le poussent à l’épouser, je n’en sais rien : mais je n’avais jamais vu une affaire moins prometteuse. Il m’a tout l’air d’être le jeune homme le plus coléreux, le plus désagréable, le plus odieux même, que j’aie jamais vu; et il se soucie d’Helen comme d’une guigne. Les filles, je suis sûre que vous l’aurez remarqué : il ne lui a jamais parlé pendant le dîner, et je suis persuadée qu’elle est très malheureuse.

“Oh, Maman, vous croyez ?” dit Eliza. “Moi, je crois qu’Helen, quand elle sera mariée, sera exactement comme Lady Amelia; et je suis sûre que celle-ci est assez heureuse.”

“Elle s’en sort très bien”, dit Mrs Douglas, “mais à mon humble avis, Mr Trevor est plutôt une faible créature, et Amelia est assez fine pour le deviner. Après tout le foin qui a été fait autour de la chance de Lady Eskdale pour marier ses filles, je ne vois là rien d’extraordinaire. Les Waldegrave, pour commencer, ne sont jamais là.”

“Oh, mais c’est parce qu’il était obligé d’aller à Paris, au sujet de cet argent de son oncle.”

“Oui, c’est ce qu’ils disent; je ne crois jamais à ces histoires de gens qui errent à la recherche de la fortune de leur oncle. Je pense qu’il ne tient pas en place, et le caractère de Sophia doit être assez éprouvant, j’en suis sûre ; et probablement ne veulent-ils pas que les Eskdale voient à quel point ils sont malheureux en ménage. Voilà pour la première

filles. Ensuite, Amelia est mariée avec un homme qui a l'air, d'après moi, bien que personne ne partage mon avis, d'un parfait idiot – sans parler du fait que son père est en vie, peut-être pour des siècles, qu'il peut se remarier, et avoir des tas d'enfants; ainsi, d'un point de vue mondain, c'est un mariage déplorable."

"Ma chère, comme vous y allez pour imaginer tous ces sujets de plainte ! Les Trevor sont très fortunés."

"Et comment le savez-vous, Mr Douglas ? Il n'existe personne, avec un père en vie, qui soit très fortuné; et de plus, ils sont très extravagants, vous verrez qu'ils vont se fourrer dans des embarras; et enfin Helen - dont on nous a dit et redit qu'elle faisait un mariage modèle - le plus beau parti de tous les temps... Eh bien, je ne me laisse pas prendre facilement, mais je m'attendais réellement à ce que cette pauvre fille ait une chance raisonnable d'être heureuse ; et maintenant, voilà qu'elle s'apprête à devenir l'épouse de cet horrible sauvage."

"Oh Maman, il ne ressemble pas à un sauvage !"

"Non, ma chérie, les sauvages ne seraient pas aussi pleins d'affectation; mais je faisais allusion à son caractère, qui est manifestement celui d'un sauvage. J'en suis désolée, car Helen est ma préférée, et je vois qu'elle va avoir une vie pitoyable; et, en rassemblant toutes ces circonstances les unes avec les autres, je ne me demande plus pourquoi, avec de tels soucis et de telles angoisses à l'esprit, Lady Eskdale semble si vieille et si ravagée."

"Mon dieu, Anne, vous avez minutieusement réglé son compte à toute cette famille. Personne ne pourra vous accuser d'un excès de bienveillance dans vos opinions."

"Non, mon cher, et je ne me plains pas de ce trait de caractère, car il se trouve que je vois les choses telles qu'elles sont, et que je ne me laisse jamais abuser par les apparences de la prospérité et autres prétentions. Alors vraiment, sans vous offenser, je me permets de remarquer que je n'envie pas les gendres de Lady Eskdale, et que j'espère ne pas être invitée à dîner là-bas avant l'année prochaine. C'est tout."

Et sur cette conclusion, la famille se tint coite jusqu'à la maison.

CHAPITRE VI

« J'aimerais que maman ne déteste pas dîner à Eskdale Castle » dit Eliza à sa sœur lorsqu'elles rentrèrent dans leur chambre ; « et j'aimerais qu'ils nous invitent un peu plus souvent ; je trouve que c'est très amusant d'y aller. »

« Vraiment ? » dit Sarah, d'un ton absent.

« Oui, j'aime leurs grandes pièces, et les fauteuils, et les sofas, et cette sorte de parfum de richesse qui flotte un peu partout dans la maison. Et le dîner en lui-même est tellement bon. Quelle chance que maman ne puisse m'entendre ! C'est le genre de chose qu'elle détesterait m'entendre dire ; mais la soupe était vraiment tout à fait délicieuse, tellement différente de notre insipide bouillon écossais ; j'aurais seulement aimé qu'elle ne soit pas renversée en tachant ma nouvelle robe de part en part , regarde, Sarah. Quel malheur ! Et c'était la faute du domestique. Ces grands valets de pied me rendent folle de terreur, et je préférerais qu'ils ne présentent pas tous les plats à tout le monde ; c'est tellement fatigant : je n'ai cessé de dire 'Non, non, non' pendant tout le dîner. Lord Beaufort a dit que je n'avais rien mangé. »

« Ah, à propos, Miss », dit Sarah, se réveillant, « Comment se fait-il que tu te sois arrangée pour t'asseoir à côté de Lord Beaufort ? Tu prends toujours les meilleures places, et pourtant, comme je suis l'aînée, j'aimerais pouvoir choisir de temps en temps. »

« Oui, mais comme je suis la plus jeune, je n'ai pas comme les autres ma place attitrée », dit Eliza en riant. « Mais ne t'en préoccupe pas pour cette fois, Sarah. Lord Beaufort était obligé de prendre la dernière place libre, parce qu'il est arrivé au milieu du repas, et c'est pour cela qu'il s'est assis à côté de moi. Il m'a parlé trois fois, et m'a demandé du vin. As-tu remarqué son gilet, Sarah ? 'Quel Amour' comme dirait lady Eskdale. »

« Comme tu papotes, Eliza ! J'aimerais que tu me laisses le miroir pour une minute, si tu t'es suffisamment regardée. »

« En vérité, ma chère, tu peux l'avoir pour une semaine si tu le souhaites. Je jetais juste un dernier regard attendri à cette chère robe, avant de l'ôter. Je n'aurai probablement plus l'occasion de la porter pendant les six prochains mois. Même si je n'en aurai certainement plus autant de plaisir, à cause de ces taches de graisse. J'aurais aimé que ce domestique ne fasse pas cela. Il était tellement maladroit et énervant ! Mais j'espère tout de même que nous dînerons encore là-bas un jour ou l'autre. »

« Et moi, j'espère que non, tant que nous vivrons », dit Sarah avec emphase. Elle s'était regardée dans le miroir, puis s'était jetée dans un fauteuil avec un air de profond découragement.

« Ne plus jamais dîner là-bas tant que nous vivrons ! » répéta Eliza. « Pourquoi, Sarah, quel est le problème ? Tu ne dois pas être bien. Que peut-il être arrivé ? »

« Quelque chose de terrible », dit Sarah, d'une voix profonde.

« Eh bien, qu'est-ce que cela peut être ? Tu n'as pas taché ta robe, toi aussi ? » dit Eliza, sursautant comme si elle venait de faire une grande découverte.

« Non. »

« Quoi, alors ? As-tu perdu quelque chose ? Oublié ton éventail ? Perdu ton bracelet ? »

« Oh, non, pire que tout cela ; c'est quelque chose de terrible qu'on a dit sur nous. »

« Grand Dieu ! Quoi ? Que peuvent-ils trouver à dire sur nous ? »

« Quelque chose de tout à fait choquant ! » et Sarah rougit véritablement à la seule idée de le répéter.

« Eh bien dis-le, quoi que ce soit ! Je préfère savoir le pire. »

« C'était juste quand tu étais assise au pianoforte, et j'étais derrière le sofa, et Mr. Trevor s'est avancé vers Lady Eskdale, et a dit, en regardant les fleurs et le peigne d'argent dans tes cheveux : « Ne croyez-vous pas que ces plateaux d'argent pleins de fleurs feraient meilleur effet sur la table de la salle à manger, qu'à se promener dans le salon ? Je ne connais rien à la mode, mais est-ce que ça ne fait pas un peu costume de ramoneur pour le défilé traditionnel du premier mai ? »

« Non, a-t-il réellement dit cela ? » Eliza semblait horrifiée. « Quel homme horrible ! »

« Oui, mais ce n'est pas là le pire. Lady Eskdale a dit : « Ne riez pas de ces pauvres filles, Alfred ; ce sont de bonnes et chères créatures, bien qu'elles soient vêtues avec vulgarité. » Voilà, Eliza ; et maintenant, n'est-ce pas terrible, et tellement dur aussi, quand nous nous donnons tant de mal avec nos vêtements, et bien qu'ils soient si jolis ? » et la voix de Sarah frémit de contrariété.

« Oh, peu importe, ma chérie, ne t'en fais pas pour cela, tu étais très belle. Je suis certaine que moi aussi, et si nous portions trop de fleurs aujourd'hui, eh bien, la prochaine fois, nous n'en porterons aucune, et quant à Mr. Trevor, j'ose dire qu'il n'y s'y connaît pas du tout en habillement. »

« Mais j'espère que nous ne ressemblions pas à des ramoneurs.

« Je crois, Sarah, que ce serait très drôle que nous allions à Eskdale Castle avec le visage noirci, et que, couvertes de fleurs et de guirlandes, nous dansions autour de Mr. Trevor en traînant nos pelles. »

« Ne dis pas d'absurdités, Eliza. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que nous étions vulgaires. »

« Moi non plus, mais si nous le sommes, c'est bien malgré nous. Je pense que nous sommes deux très belles filles, et Helen ne nous méprise pas. Oh, Sarah, comme elle est belle, et comme j'aimerais être sur le point d'épouser Lord Teviot ! C'est-à-dire, je n'aimerais pas cela du tout, sauf si j'étais Helen. Moi-même, j'aurais peur de lui. »

« Ah, elle était très belle » dit Sarah. « Elle n'avait pas de fleurs dans les cheveux ». Et en poussant un profond soupir, Sarah dégrafa un gigantesque bouquet de camélias, « et sa coiffure était bien lisse », et Sarah tira désespérément sur un arrangement de boucles extrêmement frisées qu'elle avait installées avec quelque fierté au sommet de sa tête.

Eliza éclata de rire : la détresse de Sarah lui semblait hors de proportion avec ce malheur, et elle était elle-même trop joyeuse et de trop bonne humeur pour être perturbée par une telle futilité. « J'espère qu'ils nous inviteront encore », murmura-t-elle tandis qu'elle somnait dans le sommeil.

« Et que porterons-nous s'ils le font ? » répondit Sarah.

« Des vestes noires, des feuilles d'aluminium, et des roses de calicot, avec des pelles en guise d'éventail » dit Eliza, d'une voix endormie ; et un instant plus tard, tous leurs problèmes étaient oubliés.

CHAPITRE VII

Les vœux d'Eliza furent plus qu'exaucés, car le jour suivant, elle reçut un billet très gentil d'Helen, qui lui demandait d'être l'une des ses demoiselles d'honneur, et ce billet était accompagné d'une très jolie robe, d'une note de la main de Lady Eskdale avec les mots "Amitiés sincères", d'un carton qui invitait Mrs Douglass également au mariage, et d'un autre carton pour inviter Mr Douglas et Sarah au déjeuner qui serait donné ensuite.

Mrs Douglas pouvait difficilement faire moins que de transformer en grave offense ce qui était, à l'origine, une délicate attention. Elle détestait les mariages : c'était exactement la chose au monde dont on faisait le plus grand tapage, mais qu'elle jugeait comme la cérémonie la plus ennuyeuse du monde. Elle ne voyait pas en vertu de quoi elle devrait être tirée à quatre épingles juste pour aller assister aux promesses stupides de deux jeunes gens qui ne seront jamais capables de les tenir. Qu'y avait-il de plus absurde que d'assembler une foule pour qu'elle regarde un homme et une femme jurer de s'aimer pour le reste de leurs jours, quand on connaissait un peu la nature humaine – les hommes, totalement égoïstes et sans principes, et les femmes, vaniteuses et frivoles ?

Cette généralisation, digne d'un marchand de gros, était la façon dont Mrs Douglas préférait traiter ses congénères.

"J'aimerais bien y aller avec mon bonnet pour le jardin, et une robe de mousseline colorée, juste pour montrer à quel point je méprise leur goût pour la mode", dit-elle, tout en cachetant sa lettre pour son modiste, qui devait commander la robe et le bonnet qu'elle avait choisis avec soin pour la circonstance; car l'énergie avec laquelle elle se récriait contre les robes n'interférait pas le moins du monde avec sa tendance à les acheter à prix d'or.

Ainsi, elle se rendit au mariage, et voici la description qu'elle en fit:

"Ma chère soeur,

Vous vous attendrez à un compte-rendu du mariage Eskdale, aussi je puis bien écrire dès ce soir, bien que je sois assommée de fatigue. Vous savez combien je dors mal, et bien sûr, hier, je n'ai pu fermer l'oeil avant cinq heures, car je savais que je devais me réveiller une heure avant l'heure habituelle, et ensuite, entre le déjeuner avalé à la va-vite, l'habillage, et la peur d'être en retard, j'étais tout à fait malade en arrivant au Château. Eliza devait être l'une des demoiselles d'honneur, et Lady Eskdale lui a fourni sa robe. J'avoue que je trouvais, quant à moi, ce présent un peu mesquin, mais comme Eliza était

contente, je n'en ai rien dit. Quand nous sommes arrivées au Chateau, il y avait cette pauvre Lady Eskdale qui paraissait au moins quatre-vingt-dix ans, bien que Mr Douglas soit aveugle à son vieillissement. Elle avait des larmes qui roulaient sur ses joues tandis qu'elle répétait " Nous avons décidé qu'il n'y aurait pas de larmes, et pas d'adieux mélancoliques pour la pauvre chère Helen; aucun de nous ne versera une larme."

Vous savez que je suis la pire personne au monde pour entrer dans ces délicatesses de sentiment. J'ai juste réussi à dire : "Cela ne sert à rien de pleurer", ou une platitude de ce genre, car je trouve les sentiments assommants. Lady Amelia est restée avec Helen presque jusqu'au dernier moment, puis elle venue auprès de sa mère et elles se sont livrées à ces sortes de démonstrations que les membres de cette famille ont l'habitude de faire les uns avec les autres.

La prétendue beauté d'Amelia est l'une de ces illusions qui ne m'ont jamais trompée. De grands yeux, des sourcils noirs, et un nombre important de cheveux – voilà tout ce qu'elle possède - avec une façon de se donner des airs supérieurs à force de mimiques exagérées. C'est peut-être naturel, je ne sais, mais cela ressemble fort à de l'affectation. Nous sommes tous allés, en une procession solennelle, jusqu'à la chapelle, à travers des rangs de serviteurs. Ce que coûte une telle demeure, je ne peux l'imaginer, ni comment les Eskdales ont pu continuer à la payer aussi longtemps. Aussitôt que nous fûmes installées à nos places, Lord Eskdale et Helen sont entrés par une porte, et Lord Teriot et Lord Beaufort par une autre; et ils se sont tous dirigés droit vers l'autel, suivis par une masse impressionnante de demoiselles d'honneur. J'ai trouvé toute cette organisation affreusement théâtrale. Pourquoi ne pouvaient-ils pas se marier, comme Monsieur et Madame Tout-le-Monde, à l'église du village ? Helen était à ce point ensevelie sous les dentelles de Bruxelles que je ne puis absolument pas dire à quoi elle ressemblait ; certaines personnes de l'assemblée, bien sûr, n'ont pas manqué de déclarer qu'elle était belle. Je n'ai rien vu d'autre qu'un voile – un simple voile de dentelles, et d'ailleurs, j'ai toujours fermement combattu l'idée absurde que toutes les mariées étaient belles. Elle tremblait beaucoup, et bien que je sois la dernière personne, à cause de mon amitié pour les Eskdale, à vouloir évoquer le véritable fond de l'affaire, j'ai le triste pressentiment qu'Helen se marie avec la perspective d'être l'une des épouses les plus malheureuses d'Angleterre. Et je n'en doute pas. Lord Teviot est l'un des pires spécimens de dandy que j'ai jamais rencontré; et cela m'étonnerait fort que son caractère ne soit pas une véritable épreuve pour cette pauvre Helen. Enfin, ne le répétez pas.

Vous n'avez (jamais) vu un si déplorable effet que celui du vitrail sur le teint de Lady Eskdale; quant à Mr Eskdale, je pense que ses cheveux ont blanchi tout à coup. C'était

peut-être le reflet du verre bleu, mais il m'a donné l'impression d'avoir une chevelure grise; et je suppose que ce sont tous ses soucis qui doivent se manifester enfin. La chapelle était toute décorée de fleurs, ce qui m'a presque empêchée de suivre la cérémonie, car je m'attendais à m'évanouir à tout instant à cause de l'odeur des lys et des tournesols; puis je me suis dit que j'allais attraper la mort, à rester ainsi dans le froid du pavé de marbre.

Il est certain que les manières d'aujourd'hui diffèrent totalement de ce dont je peux me souvenir. J'ai vu Lord Beaufort faire glisser un coussin avec ses pieds, et j'ai pensé qu'il allait bien sûr me le donner, pour mes genoux, lorsqu'il s'est agenouillé lui-même dessus, et a commencé à réciter ses prières, sans la moindre considération pour le risque de crampe qui me guettait. Après la cérémonie il y a eu une interminable scène de félicitations, et nous nous sommes tous embrassés, sans considération pour l'âge ou pour le sexe. J'ai échappé de justesse à un "salut" de Robinson, le vieux tuteur, et Lizzy a été épouvantée par un baiser de Lord Eskdale. On offrit ensuite un déjeuner, immédiatement après le mariage, à quasiment tout le voisinage. Helen est allée se changer, et Lord Teviot a marché de long en large parmi la compagnie pendant un petit moment, avec un air ennuyé et taciturne. Je plains toujours le marié dans ces moments-là. La mariée est soutenue par son père, ses demoiselles d'honneur s'occupent d'elle, et tout le monde est, ou prétend être, inquiet qu'elle ne défaille ou se mette à pleurer; et elle jouit de toute la protection d'un voile au cas où elle serait trop timide, ou pas assez; puis, il y a une sympathie générale envers elle. Le pauvre marié, lui, doit marcher tout seul jusqu'à l'autel, où il reste debout, avec un air singulièrement idiot, sans même la protection de son chapeau. Il y a la mère qui sanglote parce qu'on lui arrache son enfant; les soeurs qui font la tête parce qu'il ne les a pas choisies; le prêtre qui le réprimande avec un froncement de sourcils parce qu'il ne produit pas les alliances au bon moment, ou parce qu'il manque l'une des réponses attendues; les frères qui se moquent de lui; la mariée qui se détourne de lui; et la seule personne qui lui prête un peu d'attention est le prêtre, qui lui dit où il doit s'agenouiller, où il doit se tenir, qui lui rappelle quelle est sa main droite et quelle est la gauche, et qui l'aide dans l'exploration éperdue de sa poche de veston, dans laquelle l'anneau se trouve – ou pas. Lord Teviot n'est pas homme à avoir l'air idiot, mais il avait décidément l'air irrité.

Deux carrosses à quatre chevaux attendaient à la porte, et une foule immense était assemblée autour d'eux. Nous sommes tous restés là, sur le parvis de marbre, et il a fallu une demi-heure à Lord Eskdale pour faire sortir Helen par la porte du cloître, et l'amener à l'intérieur de la voiture. Lord Teviot entra lui aussi, et ils partirent, suivis de l'autre voiture,

dans laquelle on avait empaqueté depuis un certain temps les malles de vêtements, les boîtes à bijoux, le valet et la servante. Vous savez que la servante de Lady Teviot est cette peste de Nancy, qui servait à l'origine dans ma salle de classe ? et bien sûr je suis abasourdie par son arrogance : elle se fait appeler Mrs Tomkinson, et voyage dans un carrosse à quatre chevaux. Lady Eskdale est revenue vers ses invités, pleurant toujours, tout en déclarant toujours que c'était le plus joyeux mariage qu'elle ait jamais vu, et qu'elle se réjouissait vraiment qu'il n'y eût pas eu de larmes. J'étais épuisée quand je suis rentrée chez moi, et je suis très contente que les Eskdale aient marié toutes leurs filles, et que nous n'ayons pas d'autres mariages en perspective. Adieu, ma chère soeur. Est-il vrai que votre fils a vendu sa licence du 15ème régiment ? Si j'étais vous, je lui conseillerais de vivre un peu moins dans les clubs, et de ne pas avoir tant de chevaux.

Affectueusement vôtre,

- Douglas

CHAPITRE VIII

Et maintenant, quels qu'aient pu être les peurs et les espoirs d'Helen, son destin était scellé. Elle avait atteint cette page de sa vie sur laquelle elle avait nourri de terribles doutes, et maintenant, cette page devait être lue, même si Helen ne devait compter que sur elle-même pour interpréter les caractères qui y étaient imprimés. St. Mary's Abbey, où elle devait passer sa lune de miel, était la plus magnifique de toutes les résidences de Lord Teviot. Cette résidence mériterait même une description formelle, mais comment pourrait-on s'attendre à ce qu'on écrive ce que personne ne lit jamais une fois que cela a été écrit ? Voilà ce qu'écrivait malicieusement Nancy, se permettant l'audace de signer Mrs. Tomkinson, dans une lettre adressée à Mrs. Hervey, la gouvernante d'Eskdale Castle ; lettre dans laquelle elle exposait son opinion sur St. Mary's Abbey. Et à sa manière superficielle, elle réussit si bien sa description, qu'il est impossible d'approuver le dédain absolu avec lequel Mrs. Douglas la toisait depuis sa terrasse de marbre.

« Chère Mrs. Harvey,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé et de bonne rumeur – sans oublier tous les autres amis de la vieille maison. Moi et Milady allons assez bien, et n'avons pas de raison de nous plaindre d'avoir changé de domicile pour un pire. Nous étions très nerveuses ce jour où nous vous avons quittée, moi en particulier qui étais restée assise dans le cratosse à fondre comme une gelée au soleil, et surveillant toutes ces boîtes à bijoux tandis que Milady disait au-revoir, et avec toute cette foule de gens qui me regardaient. Mais Mr. Phillips a été très attentionné, et m'a aidé à leur faire la révérence tandis qu'on partait. Il a l'air d'un jeune homme très supérieur, presque un serviteur venu de Londres, et très intime avec Mylord, c'est pour ça qu'il est resté à St. Mary pendant la cour de Milord, car il savait tout ce qui était prévu pour les meubles. On allait à une telle allure que j'en avais le vertige, mais j'ai trouvé beaucoup de réconfort dans les sandwiches et le pain d'épices et le poulet et les petits pains que vous aviez mis dans la voiture, ce qui était bien gentil à vous, sinon on aurait dû faire les cinquante miles sans aucun rafraîchissement. Un mile avant d'arriver, les métayers de Milord sont venus au-devant de nous, ont détaché les chevaux de Milord et Milady, et ont tiré la voiture eux-mêmes, et ils ont voulu nous tirer aussi, mais Mr. Phillips leur a expliqué qu'on n'était que le serviteur et la servante de Milady, et qu'il fallait laisser faire nos chevaux. Alors ils ont poussé des hourras et lancé des fleurs, et il y a eu beaucoup d'agitation. Quand on est arrivés, Milord a fait un discours, et Milady a fait des courtoisies et j'ai récupéré les bagages

dès que j'ai pu. J'étais terrifiée à l'idée qu'on puisse voler le trousseau. Chère Mrs. Harvey, St. Mary est un si bel endroit, et les grands miroirs de la salle de bal valent à eux seuls le voyage, et je ne peux même pas vous décrire le décor. Il y a un lac complètement rempli d'eau, comme les lacs à l'étranger, et des forêts sans fin pleines des plus beaux arbres, et qui ont l'air de s'étendre sur des miles et des miles, et des jardins qui font ressembler à rien du tout nos jardins du château. L'ameublement vous plairait surtout, surtout de la soie et du damas, mais certaines chambres avec du velours, et la suite de Milady, je peux même pas la décrire – du satin couleur paille avec de vraies fleurs brodées, et des cabinets et des porcelaines, et sur la table à manger, un service d'assiettes en or avec le nom de Milady dessus. Mrs. Nelson aimera pas pas voir ça, elle qui aimait tant l'ancien service de Madame. A tous les égards je suis contente des appartements pour moi et Milady, sauf que j'ai dû demander une autre garde-robe, et dire à Mrs. Stevens que j'avais l'habitude d'avoir un plus grand miroir dans ma propre chambre. Mrs. Stevens et moi devrions devenir de bonnes amies, elle est le modèle de la gouvernante dans un roman, presque une vieille dame. C'est une maison princière, nous sommes douze lorsque nous sommes assis à la table de l'intendant, avec du vin, et un homme et un garçon qui nous servent.. Mrs. Stevens et moi nous nous taquinons l'une l'autre à propos de nos beaux garçons, car il y a dix gentlemen, pour seulement nous deux comme ladies, et Mr. Phillips a, bien sûr, la préséance. J'espère apprendre un peu de Français entre le cuisinier et le confiseur J'aimerais que vous demandiez à Mrs. Warren si, quand Lady Amelia s'est mariée, Elle n'a pas laissé un ou deux châles. Milady a gardé ses Bruxelles, et je n'avais rien à dire contre ça, car je crois que la dentelle de Bruxelles est quelque chose que toute lady a le droit de garder pour elle, mais elle a gardé aussi deux châles, qui doivent m'être donnés, puisque Milady les a portés avant que Milord ne lui fasse sa proposition. Je voudrais savoir si vous et Mrs. Warren et Mrs. Nelson pensez que le fait de ce soient de véritables Ingees fasse une différence. Cette question me taraude vraiment. . Ce n'est pas par cupidité que j'en parle, ne croyez pas que je rechignerais à lui rendre les châles, ni à lui donner la robe que j'ai sur le dos si elle en avait besoin, mais je déteste voir de pauvres servantes se faire escroquer, et si ces châles sont pour moi, il est normal que je prenne la liberté d'en parler. Je n'ai pas eu le temps de vous parler de l'arrogance de cette Mrs. Douglas, qui m'a rencontrée le jour du mariage, et m'a dit « Je vous souhaite bien du plaisir, Nancy, vous allez vous faire tourner la tête ». J'en étais malade après, de lui avoir fait des politesses, et je lui ai dit : « Oui, vraiment, M'dame », quand j'aurais pu aussi bien lui envoyer quelque chose de bien senti. Si Lady Eskdale demande si vous avez eu des nouvelles de moi, voulez-vous bien, s'il vous plaît, lui rapporter que Milady se porte

bien, et n'a pas attrapé de coup de froid ou de migraine. Mrs. Stevens trouve que c'est la plus belle lady qu'elle ait jamais vue, et elle m'a grandement complimenté sur ma façon de lui arranger les cheveux.

Je reste, ma chère Mrs. Harvey,

Votre sincère amie,

Ann Tomkinson. »

Chapitre IX

Il n'est pas nécessaire de retranscrire aucune des lettres qu'Helen adressa à sa famille. Il y a quelques années, il était de bon ton, chez les jeunes mariées, d'écrire à leurs amies qu'elles étaient les plus heureuses des créatures. Dieu seul savait si c'était vrai, mais c'est toujours ce qui était dit. De nos jours, cette béatitude romantique prête à rire dans la bonne société, et les romans la dissèquent cruellement, si bien que personne n'ose plus dire un mot à ce sujet, ce qui est peut-être plus sage, mais n'est pas pleinement satisfaisant. Les romans domestiques de notre époque ont décrit avec tant d'acuité, et une telle satire, toutes les petites gentilles infatigables de la vie, qu'une épouse encline à louer son mari, une mère trop attentive à ses enfants, finit par se réfréner par peur du ridicule : les affections sincères du cœur sont maintenant si soigneusement enveloppées et dissimulées, qu'elles risquent un jour de mourir d'asphyxie.

Helen ne se compromet pas en se vantant d'un bonheur extraordinaire, et ne détailla pas les perfections que chaque nouveau jour devait révéler dans le caractère de Lord Teviot; mais il lui restait St Mary à décrire, et le voisinage à présenter, et elle ne se priva pas non plus de citer consciencieusement toutes les lettres de félicitations qu'elle reçut. Ses propres lettres s'achevaient toujours par "Les amitiés de Teviot à tout le monde"; et Lady Eskdale était satisfaite.

Amelia lisait les lettres de sa soeur avec plus de méfiance. Elle trouvait que leur ton était guindé, contraint, et le souvenir de la semaine qui avait précédé le mariage l'emplissait de tristesse et de doute. Elle espérait, dans une quinzaine de jours, pouvoir voir et juger par elle-même de la situation; mais Mr Trevor et elle furent obligés de se rendre dans le Sussex, suite à la mort brutale de son beau-père; et, dix jours après le mariage d'Helen, pour la première fois, Lord et Lady Eskdale s'assirent pour le dîner en tête à tête. Pauvres chers Eskdale, cela les déstabilisa beaucoup. Ils étaient beaucoup plus attachés l'un à l'autre que nombre de personnes ayant partagé vingt-quatre ans de vie commune; et ils avaient l'habitude d'une demi-heure de conversation agréable et quotidienne, dans la bibliothèque de Lord Eskdale, où aucun enfant ne venait jamais les interrompre. Mais ils n'avaient jamais sérieusement considéré la possibilité de dîner et de passer toute la soirée ensemble, sans un enfant pour venir prendre son dessert, ou une fille à regarder et à écouter.

Et puis, qui donc allait faire le petit déjeuner le lendemain ? Et répondre aux billets ? Et recevoir les visiteurs ? Lady Eskdale s'attachait beaucoup à renvoyer une image positive. Elle finit par commander un costume pour monter à cheval, et déclara qu'elle souhaitait se

remettre à faire du cheval avec Lord Eskdale, qui détestait sortir seul, et avait toujours été accompagné de l'un de ses enfants . Ensuite, elle se dit qu'elle pourrait reprendre la musique pour pouvoir lui jouer des morceaux le soir après dîner; mais lorsque le soir vint, elle s'endormit aussitôt sur le sofa, à-demi morte de fatigue après sa matinée à cheval, et elle se mit presque à pleurer quand on lui apporta un billet qui exigeait une réponse - en partie, comme elle le dit elle-même, parce qu'Helen lui manquait affreusement, et en partie parce qu'elle était trop indolente pour s'asseoir et prendre sa plume.

“Je ne crois pas que je pourrai jamais m'y faire, Lord Eskdale”, dit-elle. Que dois-je faire ? Voilà, regardez, ce billet auquel il faut répondre.”

“Donnez-le moi, Jane, je serai votre secrétaire.”

“Merci, c'est très gentil à vous. Cela me soulage beaucoup pour cette fois ; mais comment vais-je me débrouiller quand vous serez sorti ? Je vous assure, ce pauvre Lord Walden aurait vraiment pu repousser sa mort d'un mois, et alors les Trevor auraient pu rester ici. Je suis complètement perdue sans Amelia. Il n'y a jamais eu d'événement plus fâcheux. J'aimerais que Beaufort se marie : une belle-fille serait mieux que rien; ou bien, si les Waldegraves revenaient en Angleterre, Sophia pourrait venir ici. C'est vraiment difficile de n'avoir aucune fille du tout, avec tous mes soucis”; et la voix lui manqua.

“La maîtresse d'école, Madame”, dit le valet de chambre, attend les directives au sujet des livres de patrons pour les vêtements des enfants.”

“Et voilà que ça recommence ! Mais que vais-je faire ? J'ai égaré ces patrons. Très bien, dites-lui que je l'enverrai chercher. Et maintenant, Lord Eskdale, vous comprenez que vous ne pouvez pas vous occuper de prendre des décisions à propos des habits des enfants, c'était l'affaire d'Helen. Chère enfant, je suis sûre qu'elle est heureuse, mais c'est une bien triste affaire que de marier sa fille; cela, parfois, me remplit de tristesse. Lord Eskdale, pensez-vous que ce serait une mauvaise idée de demander à Mrs Douglas de faire venir Eliza ici ?”

“Vous êtes la mieux placée pour en juger, ma chère Jane; mais quoi que vous décidiez, faites attention à prendre la bonne Miss Douglas, ne prenez pas celle avec la voix désagréable.”

“Non, non, je parle bien d'Eliza, qui était la demoiselle d'honneur d'Helen. Vous savez que vous l'aviez trouvée très jolie ce jour-là. Elle joue très bien du piano, et je pourrais veiller à ce qu'elle soit toujours bien habillée; et elle pourrait écrire mes billets, et voir la maîtresse d'école, et aider à divertir un peu tout le monde. C'est une fille aimable, d'un excellent tempérament, et j'ai toujours senti que je l'aimais beaucoup; et pour elle, ce serait une

grande chance, car les Douglas reçoivent très peu. J'aimerais bien arriver à savoir si ce plan me plaît ou pas. Je pourrais lui demander seulement pour une quinzaine de jours, pour commencer, et si cela ne va pas, alors nous pourrions y mettre fin."

"Comme vous voulez, mon amour; cela vous concerne plus que moi."

"Oui, mais j'aimerais malgré tout que vous me donniez votre avis, car je n'ai pas du tout l'habitude de prendre mes décisions toute seule. Helen savait toujours ce qui me conviendrait le mieux. Je dois dire que nous n'avons pas eu de chance, avec nos filles qui ont épousé de si riches partis. Si l'une d'elles avait épousé un fils cadet sans le sou, ils auraient été obligés de vivre avec nous; mais mes filles n'ont absolument pas eu le temps de regarder et de choisir leurs prétendants; et ainsi elles ont été mariées à des hommes dotés de manoirs à eux, et je les ai toutes perdues."

Et, submergée par cette calamité désastreuse d'avoir des gendres fortunés, Lady Eskdale s'assit pour écrire à Mrs Douglas.

CHAPITRE X

« Maman » dit Eliza Douglas, alors qu'elles étaient assises à travailler un soir, « Saviez-vous que les Trevor avaient quitté Eskdale Castle ? »

« Non, ma chérie, comment pourrais-je savoir quoi que ce soit sur les Trevor ? Lady Amelia n'a daigné faire qu'une seule visite ici, et encore, à une heure où elle savait que nous serions sortis. »

« Oui, et une autre fois avec Mr. Trevor, maman. Si vous vous souvenez – »

« Oui, Mr. Trevor voulait voir votre père, et elle était obligée de venir avec lui ; je n'appelle pas cela une visite. »

« Et cette autre fois, un dimanche après l'église, maman ? »

« Mon amour, à quoi cela rime-t-il de me contredire ainsi ? Si Lady Amelia est en effet venue nous rendre visite, alors elle aurait dû avoir honte, elle qui se prétend de bonne moralité, de faire des visites un dimanche. Et tous ces petits faits sans importance ne changent rien, à mon avis, au fait que toutes ces jeunes femmes sont bien trop délicates pour porter la moindre attention à la vieille amie de leur mère. Qui vous a dit qu'ils étaient partis ? »

« Mrs. Birkett l'a dit à Sarah, et Betsy m'a dit, pendant qu'elle m'habillait, qu'elle avait vu la femme de chambre de Lady Eskdale, qui lui en a parlé. »

« Eh bien, je voudrais bien savoir pour quelle raison Betsy parle à Mrs. Nelson. Cela n'ira pas du tout si nos serviteurs prennent l'habitude d'aller faire des commérages à Eskdale Castle ; ce n'est pas que cela me dérangerait beaucoup de dire ce que j'ai sur le cœur et de faire une réforme complète de toute la maison ; je suis toujours heureuse d'avoir l'opportunité de dire aux serviteurs à quel point je pense qu'ils sont une mauvaise race. »

« Cela ne peut que les encourager » dit Mr. Douglas, « et les conduire à s'attacher encore plus à votre personne. »

« Oh, mon cher, c'est là un des sujets où vous n'entendez rien, et vous feriez donc mieux de n'en point parler. Si vous me laissiez renvoyer votre vieux Thomas, la maison irait beaucoup mieux. Mrs. Birkett, et Mrs. Dashwood, et tout le monde dit que je dirige les serviteurs mieux que quiconque, et je sais que c'est le cas, en ne les laissant jamais faire à leur gré sur quoi que ce soit, et quant à l'attachement, vous pourriez aussi bien en attendre de cette table. »

« Je crois bien, étant données les circonstances » dit Mr. Douglas, « mais quoi que vous fassiez, ne vous occupez pas de Thomas. »

Un silence s'ensuivit, pendant lequel Mrs. Douglas songeait à quel point elle était une gestionnaire avisée, et parvenait à se faire détester de ses serviteurs, puis ses pensées se portèrent à nouveau sur les Eskdale.

« Ainsi, Amelia est partie ; je suppose qu'elle s'est rendue à quelque joyeuse partie dans une maison de campagne. Je dois dire qu'après tout le tapage qu'on a fait autour de ces filles, on ne peut pas vraiment porter à leur crédit le fait d'avoir laissé leurs parents livrés à eux-mêmes à leur grand âge, tandis qu'elles papillonnent à la recherche d'amusements. Je mettrais ma main au feu qu'Amelia s'en est allée parce qu'elle s'ennuyait ici. »

« Parlez-vous des Trevor ? » dit Mr. Douglas, qui lisait le journal. « Je vois que son père est mort, et ils ont été appelés dans le Sussex. Trevor est maintenant Lord Walden. »

« Oh ! » dit Mrs. Douglas, et il y eut à nouveau un long silence.

« Eh bien », recommença-t-elle, « Je plains Lord Eskdale : je ne vois pas ce qu'il doit faire, après avoir été habitué à la société de ses filles, et à en avoir toujours une à ses côtés. Ces airs languissants et trainants de Lady Eskdale doivent être assez pénibles. Il est certain qu'elle n'est plus aussi jeune que jadis, quoi que vous puissiez en dire, Mr. Douglas ; mais elle devrait s'évertuer à tenir un peu mieux compagnie à son mari. Elle ne partage pas mes idées sur le rôle d'une femme : s'efforcer de travailler au bien-être de son époux. »

« Je les ai croisés ensemble à cheval, aujourd'hui », dit Mr. Douglas.

« A cheval, mon cher ! »

« Oui, à cheval, Anne. »

« Vous devez rêver, Mr. Douglas. Lady Eskdale sur un cheval ! »

« Non, ma chère, sur une jument ; la jument grise que Helen montait autrefois. »

« Impossible ! Comment était-elle vêtue, Mr. Douglas ? »

« En habit, ma chère, avec un chapeau et un voile. Pour le chapeau, j'en jurerais, car c'est devenu une de ses caractéristiques. »

« Eh bien », dit Mrs. Douglas, avec un rire méprisant, « je pense que voilà de loin la chose la plus amusante que j'aie jamais entendue. Lady Eskdale jouant à la jeune fille, galopant dans le pays et flirtant avec son mari ; je suppose qu'ensuite elle commencera la danse. Lord Eskdale et elle sont certainement en ce moment occupés à danser la Gavotte de Vestris dans leur salon. Je ne sais pas quand je me suis divertie d'une telle façon, mais pour une personne ayant tout son bon sens, comme moi, toutes les petites astuces de ces ladies de Londres sont incroyablement amusantes. »

« Toutefois, vous devez convenir, Anne, que ce ne sont pas là des airs languissants et traînants, et puisque vous portez un tel intérêt au devenir de Lord Eskdale, vous serez

heureuse d'entendre qu'il a dit qu'il était ravi de chevaucher à nouveau avec sa femme à ses côtés. »

« Oh, mon cher amour ! A moins que vous ne vouliez me rendre tout à fait malade, ne me servez pas les mièvreries de Lord Eskdale et ses petits mots tendres à sa femme, je ne puis vraiment pas supporter cela. Et dites-moi, ce jeune et prometteur petit couple est-il susceptible de rester longtemps dans son paradis solitaire ? Ou vont-ils aller à St. Mary ? Ou du monde va-t-il venir au château ? »

« Je crois qu'ils attendent beaucoup de visiteurs chez eux. Lord Eskdale s'apprêtait à dire quelque chose à ce sujet, mais elle lui a lancé un regard, et il s'est arrêté net. »

« Quoi ! Je suppose que nous ne devons rien savoir, de peur que nous nous attendions à être invités. Eh bien, je pourrais justement faire des miles et miles pour éviter ce genre de chose, et c'est bien la dernière société où je souhaiterais emmener mes filles. »

« Oh, maman », dit Eliza, « j'aimerais que vous ne disiez pas cela, et j'aimerais qu'ils nous invitent constamment chez eux. C'est très curieux, mais bien que j'aie peur de tout le monde tout le temps, je n'aime rien tant que de dîner là-bas. Et je suis sûre, maman, que cela ferait beaucoup de bien à mes manières, dont vous me dites qu'elles sont si négligées à la maison. Avant que je ne traverse le hall à Eskdale Castle, je me trouvais assez raffinée », dit-elle en riant.

Mrs. Douglas rit également, car, si elle ne perdait jamais une occasion de parler avec malveillance des enfants de ses voisins, elle était tout à fait disposée à admirer ses propres enfants. Et sa misanthropie trouvait, dans les plaisantes idées d'Eliza sur la vie, un agréable soulagement.

CHAPITRE XI

Le carton d'invitation de Lady Eskdale arriva, et il était rédigé de la façon la plus engageante. Elle priait Mrs Douglas d'avoir pitié de l'abandon dans lequel elle était laissée, et de lui prêter sa chère, sa joyeuse Lizzy pour quelques jours – l'expression "quelques jours" ne devant pas être prise au pied de la lettre, mais désignant en réalité une quinzaine de jours, si Eliza pouvait supporter de quitter son foyer pendant si longtemps. Elle craignait que ce ne soit tout d'abord un peu ennuyeux pour elle, mais elle espérait que les quelques amis qu'on attendait parviendraient à amuser cette "très amusable petite personne". Si ce projet agréait à Mrs Douglas, la voiture viendrait chercher Eliza et sa femme de chambre le lendemain.

Mrs Douglas fut excessivement surprise. Il était fâcheux qu'elle vînt juste de critiquer si vivement les manières et les habitudes d'Eskdale Castle – critiques au demeurant absolument vaines, puisqu'elle n'hésitait nullement à permettre à Eliza d'accepter l'invitation. Les amis qui étaient attendus pouvaient inclure un second Lord Teviot. Cet horrible, ce grossier Lord Beaufort, serait peut-être à la maison, et elle pourrait lui pardonner, avec magnanimité, sa conduite infâme lors du mariage d'Helen, s'il y avait la moindre chance pour qu'elle puisse officier au mariage de ce jeune homme dans le rôle de la belle-mère. Des visions de grandeur s'élevèrent devant ses yeux; et quand Mr Douglas, lors de l'entretien qu'ils eurent à ce sujet, demanda si elle n'avait pas dit que la société d'Eskdale Castle était très éloignée de ce qu'elle souhaitait pour ses filles, elle prit hardiment la ligne de défense de Falstaff quand il est accusé par Justice Shallow d'être entré par effraction dans ses terres et d'avoir braconné un daim. "En effet, Mr Justice, je l'ai fait – et j'espère que la question est réglée."

"Oui, mon cher, je l'ai dit, mais et alors ? Il est assez pénible d'être mise sur le gril, dès le matin, pour tous les mots insoucians qu'on a prononcés la veille au soir ; rien ne m'énerve autant que d'être accusée d'incohérence, lorsqu'il arrive si souvent que je sois remarquablement cohérente. Quoi qu'il en soit, j'ai pris la décision de laisser Lizzy y aller, aussi, ce que j'ai dit importe peu. Nous ferions bien de le lui annoncer."

Eliza fut aux anges. "Une invitation de deux semaines complètes ! Et songez, Maman, que Lady Eskdale a parlé de venir chercher ma femme de chambre... Mais, je n'en ai pas."

"Vous devrez prendre Betsy, je suppose, et ma femme de chambre habillera Sarah. Cela va faire tourner la tête de Betsy, et la rendre encore plus insupportable qu'elle ne l'est déjà, mais cela me semble inévitable."

“Comme ce sera amusant ! Mais comment vais-je entrer dans la pièce toute seule ? Et j’espère qu’on ne me demandera pas d’accompagner Lord Eskdale dans ses promenades à cheval, car je ne saurais pas quoi lui dire. Et puis, à propos de mes vêtements, Maman, quelles robes vais-je emporter ? Et puis la pauvre Sarah, que je vais laisser toute seule, comme elle va être malheureuse ! Oh, non ! Elle ne le sera pas, parce que Mr Wentworth vient ici, et de plus, je lui écrirai tous les jours.”

Cette allusion à Mr Wentworth venait à point nommé. Sarah était justement en train de se demander si elle ne devrait pas se sentir offensée du fait que Lady Eskdale ne l’avait pas invitée; mais elle fut apaisée par la charmante façon dont Mr Wentworth lui était légué - lui, le seul semblant de prétendant qui se fût jamais montré dans la maison – et son affection pour sa sœur était de toutes façons suffisamment forte pour dominer les petites pointes de jalousie éveillées par la popularité plus grande d’Eliza.

“Oui, tu dois absolument écrire tous les jours”, dit-elle quand elles furent seules, “et me décrire toutes tes petites difficultés. Je suis sûre que tu vas très bien t’entendre avec Lady Eskdale.”

“Oui, j’en suis sûre, elle est si adorable”, comme elle le dirait elle-même. Mais Lord Eskdale, Sarah, est vraiment effrayant, tu ne trouves pas ?”

“Si, plutôt; mais peut-être ne fera-t-il pas tellement attention à toi. Si j’étais toi, Lizzy, je lirais le journal un peu plus que d’habitude, afin de pouvoir lui parler des affaires, des meurtres, et de politique, et des accidents : j’ai remarqué que c’est le genre de sujets qui l’intéressent.”

“Oh, bonté divine, Sarah ! Imagine-moi en train de parler de politique à Lord Eskdale; ce serait une catastrophe assurée. Je préfère ne pas y songer. Je dois emporter un joli ouvrage avec moi, quelque chose qui n’ennuiera pas Lady Eskdale dans le salon; et puis j’aurai toujours la ressource de faire de la musique. Sans compter ma lettre quotidienne pour toi; et, Sarah, rappelle-toi de m’envoyer tous les détails des visites de Mr Wentworth, et ce qu’il dit, et à quoi il ressemble, et ce qu’il pense. Oh mon dieu ! Si tu m’écris qu’il a fait sa demande, dans quel état cela va me mettre !”

“Tu dis vraiment des sottises !” dit Sarah, “il n’y a aucun risque”, mais cette idée la fit tomber dans un rêve de bonheur; et quand Eliza et sa Betsy, sa broderie et ses plus belles robes furent embarquées dans la voiture de Lady Eskdale le matin suivant, Sarah la regarda partir sans une once d’envie, car Mr Wentworth avait envoyé un mot pour avertir de son arrivée pour le dîner.

CHAPITRE XII

Les Teviot avaient atteint la fin de la seconde semaine de leur lune de miel sans être dérangés, si ce n'est à l'occasion d'une visite de deux ou trois voisins. Il était presque temps qu'il y ait un peu de changement ; tout au moins, Mrs. Tomkinson demandait au ciel qu'il y ait bientôt ce qu'elle appelait « un peu de compagnie » dans la maison, ne serait-ce que pour que Milady puisse mettre quelques-unes de ses plus jolies robes ; et de plus, elle trouvait aussi que Milady semblait quelque peu broyer du noir. Mr. Phillips pensait qu'à son humble opinion, « nos amis avaient eu assez de leur propre compagnie pour un temps. » Il n'avait jamais été établi définitivement combien durait exactement « un temps », ou s'il existait un pluriel à ce substantif, et si « deux temps » représentaient un certain nombre de jours ou de semaines. Quoi qu'il en soit, Philips et Tomkinson en avaient jugé d'après leurs propres critères.

Ce même jour, Lord Teviot rentra dans le boudoir d'Helen avec quelques lettres à la main.

« Helen, voici de la compagnie pour vous. Lady Portmore se propose de venir vendredi. »

« C'est un billet plutôt court, non ? »

« Oui – Non. Je pense que cela importe peu. Nous serions heureux de sa visite, que son billet soit court ou long. Je serais ravi de la voir, et elle doit savoir qu'elle est la bienvenue à Ste-Mary – qu'elle l'a toujours été, et qu'elle le sera toujours. »

« Attendez-vous d'autres amis ? » dit Helen, mettant de côté la question de savoir si les Portmore étaient les bienvenus.

« Oui, deux ou trois hommes. Lady Portmore dit qu'elle est sûre que nous serons bien trop occupés l'un de l'autre » - et il sourit avec un certain mépris – « pour penser à préparer une agréable réception, et que nous devrions lui être reconnaissants d'inviter quelques personnes que nous connaissons tous. »

« Je ne suis pas certaine de lui en être vraiment reconnaissante en cet instant » se hâta de dire Helen. « Les lettres que j'ai reçues m'avaient orientée sur une toute autre chose. Les Trevor ayant été obligés de se rendre à Walden, papa et maman se retrouvent presque tout seuls, et je pensais que nous pourrions leur faire la surprise d'une visite maintenant, au lieu du mois prochain, comme vous leur avez promis de le faire. Comme j'aimerais cela ! Mais, si nous ne pouvons pas décaler Lady Portmore – »

« Nous ne le pouvons ni ne le voulons » dit Lord Teviot. « Je suis désolé que vous soyez déjà fatiguée de votre propre demeure, mais, les choses étant ce qu'elles sont, je crains de devoir vous imposer l'obligation d'y rester. Et bien que mes amis ne puissent pas, bien

sûr, être comparés aux vôtres, je ne peux pas commencer ma vie conjugale en leur faisant à tous un affront. »

Helen ne répondit rien, et après un moment de pause, elle reprit son ouvrage. Lord Teviot marcha jusqu'à la fenêtre, et commença à jouer avec le bouvreuil apprivoisé qui s'y trouvait. Le silence qui s'ensuivit fut long et terrible, mais ce fut lui qui le brisa lorsqu'il dit, d'une voix contrainte : « N'avez-vous pas reçu d'autre lettre que celle de votre mère ? »

« Aucune qui ait de l'importance. »

« Beaufort n'a-t-il pas écrit ? il me semblait avoir vu son écriture. »

« Voici sa lettre, voici toutes mes lettres, si vous avez envie de les voir » dit Helen. Elle commençait vaguement à soupçonner que Lord Teviot était jaloux de sa famille. Il sembla hésiter, mais elle plaça les lettres sur la table, puis, rapprochant son ouvrage de la fenêtre, lui laissa le champ libre. Il prit les lettres avec un léger sentiment de honte. Lady Eskdale était comme toujours aimable et pleine d'affection, et bien qu'elle exprimât fortement son souhait de voir sa fille, elle écrivait qu'elle savait bien qu'il était peu probable que Lord Teviot puisse déjà quitter à nouveau sa demeure, et elle mentionnait qu'elle avait invité Eliza Douglas, ce qui, espérait-elle, pourrait rassurer Helen sur son propre confort. « C'est un triste changement, ma chérie, mais comme c'est pour votre bonheur, je ne peux pas m'en plaindre, et votre lettres me sont d'un très grand réconfort. Dîtes à votre mari de m'écrire, puisqu'il en a le temps. »

Lord Beaufort écrivait de Londres, où il avait vu les Portmore ; il aurait aimé les accompagner lors de leur visite à Ste-Mary, mais il était retenu par le devoir filial, et entendait courir à Eskdale Castle, pour consoler ses respectés et abandonnés père et mère. « Ils pensent, pauvres créatures fourvoyées, que tu leur manques terriblement, et que personne ne peut remplir la place que tu as laissée vacante. Etrange illusion ! que mon auguste présence dissipera instantanément. Après avoir remonté leur moral à un niveau acceptable, il est possible que je remonte le mien en venant voir ma petite Nell ; alors dis à Teviot de s'attendre à ma visite, et de porter toute son attention sur les perdrix et les faisans. »

Il y avait une troisième lettre, dont lord Teviot ne reconnaissait pas l'écriture. « Puis-je lire celle-ci, Helen ? »

« Si vous voulez. Elle est de mon amie Mary Forrester, dont vous devez déjà m'avoir entendue parler. »

« Oui, je l'ai vue chez les Portmore, une charmante jeune fille. Où est-elle maintenant ? »

« A Richmond, avec sa tante. »

Mary Forrester, comme les deux autres, semblait pleine d'un profond intérêt pour Helen, et il lut ces lettres avec un étrange mélange de fierté, pour l'affection qu'Helen inspirait, et de jalousie envers ceux qui l'exprimaient avec une telle chaleur. Il vit avec quelle tendresse Helen avait toujours été traitée, à quel point elle était chère à sa famille. Lui-même aimait presque Lady Eskdale comme une mère. Lord Beaufort était l'un des jeunes hommes de sa condition qu'il aimait le plus, mais lorsqu'il les considérait comme ses propres rivaux dans le cœur de sa femme, il ne pouvait se forcer à parler d'eux avec affection, en tout cas pas à elle. Il ne savait pas comment reprendre la conversation. Helen semblait n'avoir aucune curiosité pour ses visiteurs, mais il se souvint d'un paragraphe dans la lettre de Beaufort, qui pouvait l'aider.

« Avez-vous remarqué que Beaufort dit que votre cousin Ernest va venir ici ? »

« Oui, je me doutais qu'il avait été au moins invité ; il est certain de faire partie de la liste des Portmore. »

« Je suppose que cette dernière remarque est une pique à l'encontre de Lady Portmore » dit Lord Teviot, à nouveau sur le point de s'enflammer ; mais il se reprit : « Ce sera un grand plaisir pour vous de voir Ernest, je suppose ? »

« Oui » répondit doucement Helen, « il est assez amusant. »

« Plus que cela, il est intelligent et peut être très plaisant lorsqu'il le veut. Je vais répondre à Lady Portmore ! Avez-vous un message ? Elle demande si elle peut ramener quelque chose de Londres pour vous. »

« Rien du tout, merci. »

« Avez-vous des lettres à poster ? »

« J'en aurai une pour papa. »

« Pour votre père ? » dit Lord Teviot ; et soudain, l'idée s'imposa en lui qu'elle allait écrire pour se plaindre de sa situation. Elle restait silencieuse. « Puis-je demander, sans être impertinent, la raison de ce soudain caprice d'écrire à Lord Eskdale, et quand l'idée vous en est venue ? »

Helen se pencha, et prenant une lettre dans le panier à ouvrage qui se trouvait à ses côtés, en brisa le sceau. Elle poussa son ouvrage, et, passant rapidement à côté de la table à laquelle était assis Lord Teviot –

« Je dois sortir respirer l'air frais » dit-elle, et sa voix semblait basse et désincarnée.

« Voici ma lettre pour mon père, voudrez-vous bien la sceller et l'envoyer ? Si vous souhaitez écrire dans cette pièce, vous trouverez des plumes et du papier ici, et vous ne serez pas dérangé, car je sors. » Et elle partit, sans attendre de réponse.

« Eh bien ! Je la chasse de ses appartements quand j'y entre ! » pensa Lord Teviot. « Elle pense que je suis jaloux, ou curieux, sinon elle ne m'aurait pas montré toutes ces lettres. Elle ne peut dire un mot aimable ; elle ne me regarde même pas gentiment, et elle ne pense évidemment à rien d'autre qu'à sa propre famille. Je suppose que, comparé à tous ces gens qu'elle adore, elle me trouve froid et détestable ; et pourtant qui parmi eux pourrait l'adorer autant que moi, si SEULEMENT elle me laissait faire ? Elle serait vraiment retournée là-bas sans moi, je crois. Non, je me souviens qu'elle a dit « nous », mais elle dit toujours « la maison » quand elle parle d'Eskdale Castle. Ma demeure n'est clairement pas sa demeure ; et elle n'a pas demandé à une de ses amies de venir séjourner ici. Pense-t-elle que je n'aimerais pas cela ? Ou a-t-elle peur que ses amies se rendent compte qu'elle n'est pas heureuse ? Pas heureuse ! Helen, mon Helen à moi, que j'aurais pu aimer, que j'aime, comme je n'ai jamais aimé un être humain. Il y a des moments où je pense qu'elle me déteste. Maintenant, voyons cette lettre à son père. Comme elle s'est vivement énervée à ce sujet ! Je n'ai pas demandé à voir cette lettre. Je ne savais pas qu'elle lui avait écrit jusqu'à ce qu'elle me le dise. J'ai très envie d'écrire à Lady Eskdale, et de lui demander de venir ici. Elle et Lord Eskdale, et Beaufort, et cette Miss Douglas, et tout le clan, et cela montrera à Helen que je ne suis pas jaloux d'eux, et voilà la meilleure chance que j'aie de lui plaire. Mais peut-être ne sera-t-elle pas heureuse de les voir, justement parce que ce sera moi qui les aurai invités ! Qui est là ? Entrez. Entrez, vous-dis-je. Juste ciel, comme je déteste être obligé de hurler 'Entrez' dix fois de suite ! »

« Ce n'est que moi, Milord » dit Mrs. Tomkinson. « Si vous permettez, Milord, Milady a oublié son bonnet ici. »

« Très bien, Mrs. Tomkins, « Cherchez-le. »

« Milady sera prête dans un moment, Milord » dit Mrs. Tomkinson, qui ne pouvait pas résister à l'opportunité d'une petite causerie. Elle nourrissait l'ambition de sonder plus avant le caractère de Milord.

« Très bien, fermez la porte. »

« Hum ! » pensa Mrs. Tomkinson, tandis qu'elle obéissait, « Voilà qui est très malpoli ! Et m'appeler Tomkins, en plus ! J'ai horreur qu'on ne m'appelle pas par mon nom. Et j'aimerais bien savoir ce qu'il fait avec toutes ces lettres. Je me demande si Milady lui a demandé de mettre sens dessus dessous ses papiers, et si c'est comme ça qu'on fait chez les gens mariés. Voici le bonnet de Milady. Je ne pouvais pas mettre la main dessus tout de suite, parce que Milord était justement assis à la table à écrire. »

« Milord écrit-il ? »

« Milord semblait occupé avec des papiers qui sont sur la table » dit Mrs. Tomkinson prudemment, et avec un regard scrutateur pour voir si son allusion portait. La pause qui s'ensuivit ne lui laissa plus aucun doute. « Dois-je y retourner et dire que Milady est prête ? »

« Non » dit Helen, d'un air absent.

« Je puis aisément y retourner en prétendant chercher les gants de Milady », et Tomkinson commença à se dire que le cas était vraiment très intéressant.

« Non, non » dit Lady Teviot, revenant tout à fait à elle ; « ne dérangez pas Lord Teviot, il a été assez bon pour me proposer de finir de cacheter mes lettres ; ne le perturbez pas par des allers-retours. »

« Vrai, Milady, comme Milord est bon ! Cela m'a fait bien plaisir de le voir assis aussi confortablement et aussi à l'aise comme chez lui dans le beau boudoir de Milady. J'aimerais que Lord et Lady Eskdale soient ici pour voir à quel point Milady est heureuse. »

« Allons ! Voilà Milady qui s'en va ! je trouve qu'elle a vraiment mauvaise mine, pas une atome de couleur comparé à avant. Je ne suis pas encore bien sûre, mais je crois que Milord est une brute, en tout cas, j'mettrai un point d'honneur à l'penser, s'il fait des méchanteries à Milady. Et m'appeler Tomkins, en plus : Quelle idée ! »

CHAPITRE XIII

Lord Teviot écrivit toutes ses invitations; puis il voulut les montrer à Helen avant de les envoyer, mais il ressentit à nouveau des difficultés à renouer la conversation. L'entêtement de son caractère s'était si souvent révélé, qu'entre Helen et lui, beaucoup de sujets de conversation, parmi les plus banals, étaient devenus délicats; et il avait découvert que non seulement elle s'abstenait de le contredire, mais encore qu'elle s'interdisait toute allusion ultérieure au sujet qui les divisait. Même cette prudence l'offensait. Une idée lumineuse lui vint alors; il demanderait à Lady Portmore d'amener Miss Forrester avec elle. Il savait qu'elles se connaissaient, et l'arrivée de la meilleure amie de Helen la réconcilierait peut-être avec cette visite des Portmore, et l'aiderait à accepter le report de son retour à Eskdale Castle. Et puis si sa famille venait, il ne voyait pas de quoi elle aurait lieu de se plaindre; il avait fait tout son possible pour lui faire plaisir; et elle devrait montrer de l'indulgence envers ses manières, qui étaient certes parfois sarcastiques; mais elle se devait d'être au-dessus de ces vétilles.

Il était regrettable que Lord Teviot n'eût jamais lu Hannah More. Sa prose lui eût été d'une grande utilité, mais même sa poésie eût pu lui apprendre que

“ Puisque les vétilles forment toutes les affaires humaines,

Et que de ces vétilles naissent la moitié de nos peines,

Oh ! Que les esprits manquant de tact prennent connaissance

Du fait qu'une petite méchanceté est une grande offense.”

Si l'on suit ce raisonnement, une série de petites méchancetés se révèle très offensante, et il n'eût guère été étonnant qu'Helen se sentît offensée. Mais ce n'était pas le cas : elle était déprimée, à demi-effrayée, à-demi malheureuse. Les expressions de tendresse de Lord Teviot lui donnaient presque autant d'alarmes que ses colères; il était si énergique dans tout ce qu'il disait, si violent, à ce qu'il lui semblait - à elle, accoutumée à l'amour bienveillant de sa mère et à la tendresse joueuse de ses frères et sœurs - qu'elle ne savait pas comment répondre à ses protestations véhémentes et ses reproches passionnés. Et puis, elle se sentait tout à fait déconcertée par ses explosions de mauvaise humeur. En bref, elle ne le comprenait pas, et parmi toute la grandeur qui l'entourait, et les présents magnifiques que Lord Teviot faisait pleuvoir sur elle, elle se sentait inquiète. Elle désirait être à nouveau chez elle, à l'aise; mais elle était trop gentille pour lui garder du ressentiment.

Quand Lord Teviot eut envoyé ses lettres, il la trouva dans son jardin; non pas l'un des jardins traditionnels de la contrée, pleins de roses, de chèvrefeuille et de pois de senteur, tout embaumés de douceur – mais dans un jardin de jardinier de premier plan, chaque plante faisant partie d'un groupe précis, et ne devant être cueillie ou touchée sous aucun prétexte; toutes les plantes étant forcées à fleurir hors saison, et chacune portant un nom difficile à prononcer, et encore plus impossible à se rappeler. Helen était debout, dans une apparente contemplation d'un *Lancifolium Speciosum*, dont le jardinier l'avait assurée qu'il s'agissait de la meilleure variété de *Lancifolium Punctatum*; mais elle ne faisait en réalité que penser à sa mère, se demander quand elle la reverrait; avant de se demander ce qu'elle pourrait bien trouver à dire à Lord Teviot pendant le dîner. Elle espérait qu'il ne chercherait pas à la voir avant cela, mais alors qu'elle venait juste de concocter une remarque inoffensive, tout à fait correcte en présence des domestiques, elle vit que son mari se tenait à côté d'elle, et la conversation dut commencer séance tenante. Les fleurs étaient un sujet rassurant : *Lilium Punctatum* joua son rôle, en permettant de faire des remarques admiratives sur le lieu. Alors Lord Teviot, qui avait remarqué, à l'instar de Mrs Tomkinson, que "Notre Lady était blanche comme un linge", lui offrit son bras, et, ne trouvant chez elle aucune trace de ressentiment, songea que son soutien serait plus efficace s'il la tenait par la taille; et, une fois campé dans cette position confidentielle et hautement conjugale, il se sentit plus en capacité de dissiper le malentendu du matin. Et quand il vit le ravissement avec lequel Helen accueillit ses arrangements, et l'extase avec laquelle elle s'impatientait de l'arrivée de sa famille, son cœur se serra de la peine qu'il lui avait infligée. Cette gentillesse, de la part de son mari, redonnait à Helen courage et énergie.

"Ainsi vous avez écrit vous-même à Mary Forrester; comme elle va être contente ! Oh, j'espère qu'elle pourra venir. Et vous avez aussi invité Eliza Douglas, comme invitée particulière ? Mrs Douglas sera enchantée - et bien sûr le cachera soigneusement en disant quelque chose d'amer à ce propos - mais il n'empêche, elle trouvera que "ce Lord Teviot possède quelques qualités, et qu'il se montre très civil envers nous – du moins, je veux le croire, pour l'amour de cette pauvre Helen."

"Pauvre Helen", répéta Lord Teviot, tout en la pressant tendrement contre son cœur. "Et puis-je savoir pourquoi vous devriez être "cette pauvre Helen", aux yeux de Mrs Douglas ?"

"Oh, parce que toute personne ne s'appelant pas Douglas est pour elle pauvre ceci ou pauvre cela. Elle a pendant des années plaint ma pauvre maman, qui n'a jamais connu la

moindre douleur; et je l'ai déjà entendue dire que la bonne humeur de ce pauvre Lord Beaufort finirait par l'épuiser lui et tous les gens autour de lui."

"Et elle vous plaindrait aussi, ici et maintenant ?"

"Pas en ce moment", dit Helen, avec une gaieté irréfléchie.

"Même un court moment de bonheur est appréciable", répondit-il froidement, "Le bonheur dure rarement plus longtemps. En tous les cas, espérons que vous ne soyez pas trop malheureuse jeudi. Je suppose que votre famille sera là, à ce moment."

"Vous avez dit Jeudi ?"

"J'ai dit que le plus tôt serait le mieux - que vous seriez mal à votre aise jusqu'à ce qu'ils arrivent, et que j'aurais le plus grand mal de vous convaincre de demeurer à St Mary's plus longtemps sans eux."

"C'est seulement parce que Maman était seule, que j'avais envie d'aller la voir maintenant", dit Helen, timidement, car elle avait senti un changement de ton dans la conversation, "et j'ai pensé qu'elle était malheureuse."

"Oh, vous n'avez pas besoin de vous excuser; rien n'est plus naturel. Je suis seulement surpris, Helen, que vous ayez pu vous vaincre suffisamment pour la quitter en premier lieu. Je devrais me sentir flatté d'avoir eu assez d'influence pour vous pousser à franchir ce pas, bien que ma vanité soit mise à l'épreuve quand je comprends que je suis incapable de vous empêcher de regretter ce choix."

"Cher Teviot, je n'ai jamais exprimé aucun regret, j'en suis sûre."

"Non, vous êtes trop bien élevée, trop attentive à ne pas m'offenser; quoi qu'il en soit, espérons que ces petits moments de bonheur, puisque vous ne pouvez en ressentir davantage -"

"Est-ce que cela vous a blessé ? Oh, Teviot, comme vous me comprenez mal !"

"C'est bien là mon malheur; cette incompréhension est très perturbante. Peut-être que si nos sentiments étaient plus semblables, mon incapacité à comprendre ne serait pas si grande ; mais, les choses étant ce qu'elles sont, je ne suis pas assez policé et je n'ai pas le sang assez froid pour juger calmement. J'espérais que j'avais enfin trouvé un moyen de vous faire plaisir; mais peu importe. Je crains d'avoir fait intrusion dans vos nobles recherches horticoles" dit-il, avec un ton faussement enjoué, "vous devez avoir maintes fois souhaité me voir partir, et comme il me reste très peu de temps pour galoper avant le dîner, j'ai l'honneur de vous saluer."

"Je croyais que vous vouliez monter à cheval dans la soirée, mais je peux être prête dans un moment."

“Il est envisageable, Madame, que je monte à cheval deux fois en un seul jour, et que pour une fois, je choisisse de monter seul. Je crois avoir été suffisamment encombrant comme cela, et donc, à tout à l'heure.”

“Qu'est-ce que j'ai bien pu dire pour le contrarier à nouveau ?” pensa Helen, “De toutes façons c'est toujours ainsi; il ne me comprend jamais. Je me demande pourquoi il m'a épousée; et pourtant, au début, comme il était différent de ce qu'il est maintenant ! Quand nous avons dansé ensemble à Londres, comme il était agréable - si gai, si bavard, si prompt à rire et à s'amuser ! Mais alors j'étais différente aussi, et sûrement plus amusante, car je me sens si terne et si grave, maintenant... Et quand j'essaie d'être enjouée, je dis toujours quelque chose qui le vexé. Enfin, Papa et Maman seront là bientôt, c'est un réconfort, ainsi que ce cher Beaufort. Rien ne parvient jamais à l'abattre; mais je ne dois pas penser à cela.”

Helen marcha jusqu'à la maison, absorbée dans des ruminations concernant son nouveau statut : et elle était si distraite que cela confirma la méfiance que Mrs Tomkinson éprouvait déjà envers son maître, et qu'il lui parut opportun de glisser un mot de la piètre opinion qu'elle se faisait de lui à Mr Phillips.

La soirée se passa mieux que Helen ne l'avait craint. Le galop de Lord Teviot avait amélioré son humeur; et Helen se sentit mieux lorsqu'elle fut habillée pour le dîner. J'ai souvent vu les petites vexations et les soucis de la première partie de la journée être retirés et repliés soigneusement en même temps que la robe du jour, tandis que les ornements du soir apportaient une énergie nouvelle et une humeur charmante. Se changer, le soir, est un bienfait personnel et mental.

CHAPITRE XIV

Jeudi vint, avec sa promesse de visiteurs. Il n'y avait pas eu de réponse des Portmore, et donc, en plus de l'incertitude sur leur venue, il restait à voir si Mary Forrester les accompagnerait. Lady Eskdale avait écrit une ligne pour accepter l'invitation avec joie, s'excusant d'amener avec elle Eliza Douglas, mais ajoutant qu'elle était une très bonne jeune fille, et que l'idée de rendre visite à Helen lui plaisait tellement que Lady Eskdale n'avait pu résister au plaisir de l'amener, si Mrs. Douglas donnait son autorisation, qu'Eliza avait sollicitée par courrier.

Comme je considère que la correspondance des Douglas a un intérêt en elle-même, et pas seulement en tant que preuve de l'exacte véracité de cette histoire, je ferai ici usage de quelques-unes des lettres d'Eliza.

« Très chère mère,

Je ne sais pas ce que vous en direz, mais Lady Eskdale désire que je vous demande si vous avez une objection à ce que le l'accompagne, elle et Lord Eskdale, à St. Mary demain ? J'espère que vous me laisserez y aller. Lord Teviot me prie lui-même de venir, Lady Eskdale me l'a dit, et de plus, mon nom figurait dans sa lettre, qui était posée ouverte sur la table du petit déjeuner, et que je n'ai donc pu m'empêcher de voir. Je suis très heureuse ici, bien que très fatiguée le soir, car ils se couchent tellement tard. Rien ne peut se comparer à la gentillesse de Lady Eskdale. Elle m'a donné deux belles robes et un bracelet – deux fastes et une vanité –/ tous trois d'une inutile splendeur et elle prend tellement bien soin de moi, que j'ai honte de ne jamais me sentir malade ; car elle me demande toujours comment je me porte. J'écris dans une telle hâte, que je n'ai le temps que de vous poser quelques importantes questions auxquelles je veux que vous répondiez. Que dois-je donner aux femmes de chambre ici ? Et avez-vous une objection à ce que je lise des romans, si Lady Eskdale me dit qu'ils sont inoffensifs ? Ils sont très tentants, en particulier l'un d'eux, qui s'appelle Orgueil et Préjugés. Et quand nous irons à St. Mary, c'est-à-dire, si vous me laissez y aller, ne devrais-je pas refuser la place qui se trouve dans le sens de la marche, même si Lord Eskdale, qui est si aimable, me la propose ? Je joue pour lui tous les soirs ; il aime tellement la musique, et je suis heureuse de pouvoir jouer. Tous les soirs il dit : « Et maintenant, Miss Douglas, aurons-nous droit à notre petit concert ? » Puis-je chanter pour lui ? Mille baisers à papa, et j'aimerais qu'il puisse m'avancer mon argent de poche du prochain trimestre, et veuillez dire à Sarah que mon ouvrage avance bien, et que les robes sont toujours portées sans garnitures. J'aimerais qu'elle écoute Susan Dawson réciter son catéchisme pendant que je ne suis

pas là, sinon elle oublierait certainement cette longue réponse à « Quel est ton devoir envers ton prochain ? ». Et cela a été tellement compliqué de la lui faire apprendre. Cela a presque épuisé votre pauvre petite Eliza. Lord Beaufort est arrivé hier soir, et il va aussi à St. Mary.

Je suis pour toujours, ma très chère mère,
Votre dévouée et affectionnée,
Eliza Douglas. »

« Merci de me dire quelles sont les opinions politiques de papa. Ils parlent beaucoup ici du gouvernement et de l'opposition, et je ne sais pas lequel je soutiens. »

La réponse de Mrs. Douglas fut favorable, et elle fut si heureuse à la perspective des plaisirs de sa fille, qu'elle assura Mrs. Birkett, à la grande surprise de cette estimable personne, que Lady Eskdale était l'une des personnes les plus généreuses et aimables qu'elle connût. Non pas qu'elle ajoutât foi au discours général sur les cœurs généreux et la gentillesse, car elle avait appris à connaître les hommes et les femmes tels qu'ils sont réellement ; mais il y avait toujours des exceptions, et après une longue intimité avec les Eskdale, elle était en mesure de dire, etc., etc. En résumé, elle faisait montre d'une bienveillance telle qu'elle prit Mrs. Birkett par surprise, et gâcha sa visite. Elle était venue armée de quelques anecdotes anti-Eskdale, et avec une petite provision de malveillance, ce qui devait, avait-elle pensé, rendre sa visite particulièrement agréable, et elle ne put répondre le moindre mot.

CHAPITRE XV

Eliza écrivit à sa sœur aussitôt après son arrivée à St Mary :

“Je commence ma lettre après être montée me coucher, ma chère Sarah, car il y a tant à dire que si je n'écris pas la nuit, je n'aurai jamais le temps de tout raconter. C'est un endroit magnifique; mais tu détestes les descriptions, et moi aussi.

Nous sommes arrivés une heure avant le diner, et comme nous avons croisé Lord et Lady Teviot à la maison du gardien, Lady Eskdale est sortie, et nous avons marché jusqu'à la maison avec eux. J'aurais aimé que tu puisses voir à quel point Helen semblait belle et heureuse. Lord Eskdale et Lord Beaufort sont arrivés juste après nous, et nous n'étions pas dans la maison depuis plus d'une demi-heure quand de nombreuses autres personnes sont arrivées également. Tout d'abord un certain Colonel Beaufort, un homme horrible, comme ce Mr Brown que nous avons coutume d'appeler Gorille Brown – toutefois le Colonel Beaufort, lui, est très beau – mais horrible par son arrogance et son orgueil.

Il y avait ensuite deux Mr Sterling et un Sir Charles de Vere, et encore un ou deux autres, et à la fin sont arrivés Lord et Lady Portmore, et avec eux une demoiselle Forrester, une grande amie d'Helen. Tu te rappelles comme Mrs Duncombe nous parlait d'elle ? Elle nous vantait son intelligence, et elle nous disait aussi qu'elle devait se marier à quelqu'un, j'ai oublié qui, qui préférerait quelqu'un d'autre... Je n'aime pas du tout Lady Portmore. Elle est arrivée en terrain conquis, comme si c'était elle la maîtresse de la maison, et comme si cela lui incombait d'accueillir les invités; et elle appelait chacun par son nom, sans son titre. « Oh ! Teviot, pourquoi n'avez-vous pas demandé à Melmoth de venir ? Alors, Beaufort, vous êtes ici, c'est très bien. Ernest (il s'agit du Colonel Beaufort), vous auriez dû passer chez moi avant de partir; je voulais que vous commandiez des chevaux pour moi, sur la route.

Eh bien, maintenant il est l'heure d'aller s'habiller, c'est presque l'heure du diner. J'ai ma chambre habituelle, je suppose, Teviot ; ainsi, chère Helen, vous n'avez pas besoin de m'accompagner, je suis comme chez moi, restez donc où vous êtes. Et qui est-ce là, avec votre mère ?” “Miss Douglas”, dit Helen. “Oh, Miss Douglas, elle est plutôt jolie, non ?”

Oh, tu sais bien, Sarah, que je ne suis pas vaniteuse, et que je ne suis peut-être même pas jolie, mais j'avais envie de dire : “Oui, je suis très belle”, juste pour rabaisser le caquet de Lady Portmore, qui s'est retirée en disant “Eh bien, bonnes gens, voulez-vous aller vous habiller ? J'ai horreur d'attendre pour diner.” J'aurais aimé retarder le repas d'une demi-heure, pour le plaisir de la contrarier, même si j'avais très faim moi-même.

Ma chambre est si jolie, avec un dressing, et il y a des miroirs et des sofas et des fauteuils, Maman serait choquée. Lady Eskdale a été assez bonne pour m'envoyer chercher lorsqu'elle même s'apprêtait à descendre, et Lord Beaufort m'a donné le bras pour aller dîner, de sorte que cela a été moins effrayant que je ne le craignais. Il est d'une nature si aimable, il ne me fait pas peur du tout. J'ai porté ma robe bleue. C'est une demeure magnifique... Comme j'aimerais me marier à un homme très riche, avec une très belle maison !

Ta sœur affectionnée,

E. Douglas

Helen fut très heureuse au dîner, car elle avait son père à son côté, et Mary Forrester juste à côté de lui, et sa mère presque en face d'elle. Elle avait préparé tout le jour l'arrivée de sa famille, surveillant les chambres encore et encore, les ornant de fleurs, plaçant sur les tables les livres dont elle pensait qu'ils amuseraient ses parents. Le vin de Bordeaux que Lord Eskdale but après le dîner avait été commandé et goûté par elle; et elle avait même jeté un œil à la note de frais - d'ordinaire soumise à l'attention exclusive de Lord Teviot - de peur que le poulet bouilli pour Lady Eskdale, et le potage que Beaufort aimait tant, ne soient oubliés. Et maintenant ils étaient tous là, les invités et leurs plats, et elle se sentait chez elle à nouveau. Elle avait trop de questions à poser à son père au sujet d'Eskdale Castle pour qu'il pût y répondre dans le temps d'un dîner, car elle était obligée de faire honneur aussi au reste de la compagnie; mais cela ne l'ennuyait pas. Son œil était brillant, et ses joues étaient roses de bonheur. Elle était d'humeur à rire à toutes les plaisanteries, et à rompre tous les silences, car elle avait conscience non seulement que toutes les bonnes choses de la vie étaient joliment rassemblées autour d'elle, mais aussi que toutes les personnes qu'elle aimait le plus étaient là pour les partager avec elle.

"Sur ma foi, Lady Teviot", dit son père avec un sourire satisfait, lorsque les dames se levèrent pour se retirer, vous me paraissez être un spécimen tout à fait parfait de maîtresse de maison; mais attention, cette petite tête va vous tourner, et ma petite Helen va finir par être trop gâtée !"

Elle embrassa la main de son père et partit. Mais le vieil homme aurait pu comprendre que sa crainte de voir sa fille traitée avec une indulgence excessive n'était pas entièrement fondée, s'il avait remarqué le regard sombre que posa sur elle Lord Teviot au moment où elle passa la porte.

CHAPITRE XVI

C'était une belle soirée d'août – une vraie soirée d'été – et les dames, au lieu de se retirer au salon, se promenaient sur la pelouse. Helen, prenant le bras de sa mère, s'arrangea pour la tirer à l'écart, et se dirigea vers les massifs, après avoir chuchoté à Miss Forrester de s'occuper des autres. Lady Portmore, qui détestait marcher, s'assit sur l'une de ces misérables grilles qu'on appelle communément « chaises de jardin », et invita Mary à en prendre une pour elle. Eliza pensa que sa présence les embarrasserait, et s'éloignait discrètement, quand Lady Portmore, qui avait vu Lord Beaufort parler et rire avec elle, et avait entendu Lady Eskdale l'appeler « chère Liz », pensa qu'il serait opportun de s'occuper d'elle.

« Ma chère Miss Douglas, vous ne devez pas nous quitter, je sens que vous et moi allons devenir de grandes amies. S'il vous plaît, asseyez-vous avec Mary et moi. Mary est une de mes plus chères amies, et vous ne devez pas avoir peur d'elle, bien qu'elle soit la créature la plus intelligente du monde. »

« Il y a ici l'une des plus jolies créatures du monde », dit Mary, renvoyant le compliment vers le visage de Lady Teviot qui s'éloignait. « Et là-dessus, je vois que Miss Douglas est d'accord avec moi. »

« Et moi aussi, bien sûr », dit Lady Portmore. « En fait, vous ne pouviez vous adresser à une personne qui fasse plus autorité sur le sujet de la beauté de Helen, car ce fut moi qui la découvris la première. Le soir de son entrée dans le monde au château des H., juste au moment où elle pénétra dans la pièce, alors que personne ne pouvait encore l'avoir vue, je dis au Duc, « Voici la plus belle jeune fille de l'année » ; et je me souviens m'être retournée et avoir dit aussitôt en français au Comte Czernischeffski, l'homme à la cicatrice, vous savez, le héros de la Princesse Saldovitch 'Voilà, M. le Comte, une jolie débutante', et après cela, tout le monde, les anglais comme les étrangers, a encensé sa beauté. J'ai vraiment lancé une mode. »

« Je suppose » dit Mary, « que lorsqu'elle apparaîtra l'an prochain en tant que Lady Teviot – enfin, si elle apparaît – »

« Que voulez-vous dire, ma chérie ? Qu'est-ce qui peut l'empêcher d'apparaître ? »

« Rien, si ce n'est sa propre volonté et son propre plaisir » dit Mary en riant. « C'est une expression idiote, mais je veux dire que j'espère qu'Helen ne va pas adopter la mode dominante des jeunes mariées, et mener une vie de bals et de fêtes. Je pense qu'elle sera une femme d'intérieur. »

« Je ne comprends pas » dit Lady Portmore, insistante. « Si elle reste chez elle, que deviennent sa position, et son rang, et Teviot House ? Et vous oubliez ses diamants. Mais c'est comme cela avec vous, les gens intelligents, vous oubliez les points essentiels, dont nous autres sots nous souvenons. Si elle s'enferme, à quoi cela lui sert-il d'avoir épousé Teviot ? »

« Mais elle l'aimait, n'est-ce pas ? » dit Eliza, horrifiée par le raisonnement de Lady Portmore – ou plutôt ses calculs, car le raisonnement n'était pas le point fort de Lady Portmore. « Je pense que si j'étais mariée à quelqu'un que j'aime, je préférerais rester à la maison avec lui que d'aller au bal. »

« Chère petite chose romantique, vous me ressemblez tellement ! Je prévoyais que nous nous conviendrions parfaitement. Il n'y a rien d'aussi agréable qu'une longue soirée à la maison pour un mari et sa femme, mais vous savez, d'autres personnes doivent être prises en considération – les personnes qui vous invitent chez elles – et vous devez y aller, de peur de ne plus être invitée à nouveau ; et voilà le roc sur lequel se brise mon bonheur domestique. »

Il y eut une pause, pendant laquelle Lady Portmore médita tristement sur les ruines de sa félicité domestique, puis la conversation reprit sur les Teviot.

« Le mariage de Helen vous a-t-il surprise, Mary ? »

« Aucun hommage rendu à Helen ne pouvait m'étonner, mais j'étais à la campagne à ce moment-là, et j'avais très peu entendu parler de Lord Teviot. C'était une courte romance, savez-vous ? »

« Ma chère Mary, personne n'en sait autant là-dessus que moi. Miss Douglas me trouvera très vaine, mais comme elle ne me connaît pas, je dois juste la laisser pénétrer quelque peu dans l'intimité de mon caractère. Elle dira que je suis franche, trop franche peut-être, mais le fait est, comme tout le monde le sait, qu'avant son mariage Teviot vivait pratiquement chez moi. Il y était chez lui, littéralement chez lui. Il est la créature la plus généreuse sur terre, et il a été pris d'une grande fantaisie pour moi. Pourquoi, je ne puis le deviner, mais il était dans ma maison sur le même pied qu'aurait pu l'être mon propre frère. C'était là une sorte de chose dont le monde aurait pu parler, et je ne sais pas comment j'ai fait pour échapper à toutes sortes de remarques malveillantes. En fait, mais cela soit dit entre nous, j'ai dit à Lord Portmore : 'Si vous pensez que Teviot ferait mieux de ne pas venir aussi souvent chez nous, vous n'avez qu'à me le dire, et je ferai en sorte qu'il ne dîne pas ici constamment – et pourtant il n'y aura ni scène, ni esclandre !'. Je trouvais que c'était juste, n'êtes-vous pas d'accord avec moi ? »

« Et qu'a dit Lord Portmore ? » dit Eliza, qui, ravie, écoutait en retenant son souffle ce qu'elle considérait comme une histoire très étrange et plutôt inconvenante.

« Oh, ce fut une réponse très gratifiante pour moi. Il dit qu'il n'avait pas la moindre objection à ce que Teviot dîne avec nous aussi souvent qu'il le désirait, et qu'il ne voyait aucune raison de faire la moindre scène, ni de nécessité de donner la moindre explication ; pour faire court, il avait évidemment la plus grande confiance en moi. C'était en juin, et il y avait constamment des fêtes à Teviot House et à la Villa, et j'étais plutôt ennuyée par l'idée que le monde pourrait penser qu'elles étaient données pour moi. Et un jour, je m'en souviens aussi bien qu'il est possible, c'était lors du petit déjeuner à la Villa, j'ai dit à mon amie, Mrs. Hanbury : 'Je vous charge, Cécilia, si vous entendez le moindre commentaire malveillant sur le fait que je sois présente à toutes ces fêtes, de me prévenir à temps. Je peux dire à Teviot qu'il ferait bien d'y mettre un terme.' Et elle me dit, à sa façon bizarre : 'Eh bien, ma chère, que voulez-vous dire ? Ne savez-vous pas qu'il est désespérément amoureux de Helen Beaufort ? Je crois qu'il s'est déclaré, mais sinon, pour l'amour de Dieu, ne lui dites rien, ou vous pourriez faire une bévue.' Une bévue ! Moi ! Qui suis la dernière personne au monde qui penserait à une chose pareille. Je suis allée directement voir Teviot, et je lui ai dit : 'Mon cher Teviot, dites-moi la vérité. Le monde dit que vous êtes amoureux de Helen. Etes-vous bien sûr de vos sentiments ? Vous conviendra-t-elle ? et ainsi de suite, exactement ce que sa propre sœur aurait pu lui dire. Et j'en suis aussi convaincue que si un ange du ciel me l'avait dit, c'est moi qui ai fait ce mariage, car il s'est déclaré le jour suivant, le lendemain même. Je suspecte qu'il a été quelque peu piqué par la façon très directe dont je lui ai parlé, car quand il est venu me dire que c'était fait, je n'avais jamais vu une créature dans un tel état d'agitation. C'était une journée très chaude, et il a demandé immédiatement un verre d'eau glacée, ce qui montre à quel point il était nerveux. Je m'empressai de le féliciter et de lui souhaiter beaucoup de bonheur, et lui dis que je rendrais visite à Helen, et que j'étais très flattée qu'il m'ait mise dans la confidence la veille, et alors il se calma. Mais il rit et parla beaucoup, et il était certainement très nerveux, et il s'enfuit à nouveau ; cela lui ressemble tellement peu. Après cela, je le vis peu ; à vrai dire, j'évitais de croiser son chemin, car je pensais que les Eskdale voudraient le garder pour eux, mais dès qu'il fut marié, j'étais tellement désireuse, pour lui et pour Helen, qu'il n'y ait pas de gêne ou de froid entre nous, que j'ai proposé de venir ici – je me le suis proposé à vrai dire à moi-même – et vous avez vu ces retrouvailles se sont bien passées. »

« Parfaitement, dit Mary, « rien ne pourrait être plus banal – plus simple, je veux dire. »

Lady Portmore ne sembla pas apprécier beaucoup la réponse, et était sur le point de se tourner vers Eliza pour tirer d'elle une opinion plus flatteuse, quand les gentlemen firent leur apparition, et ses pensées prirent une autre direction.

Lord Teviot promena son regard autour de lui quand il arriva sur la pelouse ; il semblait penser qu'il manquait quelqu'un, bien qu'il ne posât aucune question, mais Lord Beaufort dit immédiatement : « Où est Helen ? Miss Douglas, auriez-vous la bonté de venir la chercher ? Je l'ai vue remonter cette allée en compagnie de ma mère. »

« J'aimerais y aller » dit Eliza, mais – »

« Oh, ma chère, oui, il nous faut un chaperon, j'avais oublié » dit Lord Beaufort. « Peut-être mon respectable père aura-t-il la gentillesse de jouer les brigands dans la forêt avec nous autres enfants ? »

« Pas moi », dit Lord Eskdale, « Je ne puis supporter de faire un pas sans avoir pris mon café, mais voici votre mère et votre sœur là-bas, au bout de cette avenue, vous pouvez donc aller les rejoindre en toute sécurité. »

« Venez-vous, Miss Forrester ? » demanda Eliza.

« Miss Douglas » dit Lord Beaufort, « Venez, partons, ou ma mère et ma soeur vont finir par arriver, et notre zèle pour les chercher ne servira plus à rien . Ne demandez pas à cette Miss Forrester de venir », ajouta-t-il, tandis qu'ils s'éloignaient, « je ne puis la supporter. »

« Oh, pourquoi pas, Lord Beaufort ? Je la trouve tellement belle. »

« Alors sa beauté est trompeuse plus que toute chose. Je n'ajouterai pas qu'elle est désespérément mauvaise, mais elle affecte d'être désespérément bonne, ce qui est presque aussi grave. »

« J'affirme que ce n'est pas de l'affectation. Pourquoi ne serait-elle pas réellement bonne ? Mais dites-moi, Lord Beaufort, de quel droit vous permettez-vous de juger si la bonté est réelle ou affectée ? » ajouta-t-elle en riant.

« Du droit, Miss Douglas, des observateurs qui ont une parfaite connaissance du jeu. Et quant au jeu de Miss Forrester, je ne l'admire pas, ni la façon dont elle l'a joué. Et je ne l'admire pas elle non plus, et laissez-moi vous avertir de ne pas vous y laisser prendre, comme Helen s'y est laissée prendre. »

« J'ai peur de ne pas suivre votre conseil. Je me sens terriblement tentée de l'aimer. J'aime tout le monde, à l'exception de Lady Portmore, d'ailleurs. Je suis très tentée de la détester, elle, si cela peut vous satisfaire. »

« Ah, pauvre Lady Portmore, toutes les femmes la détestent. Je me demande pourquoi ? Mais nous n'avons pas le temps de parler d'elle pour le moment. Ah, Helen, ma beauté,

nous sommes venus afin de vous ramener prendre le café, vous et votre mère bien-aimée. Avez-vous terminé votre conversation confidentielle ? Et pouvez-vous écouter quelques remarques originales et bien senties, que Miss Douglas et moi préparons sur St. Mary ? »

« N'est-ce pas charmant, Eliza ? » dit Beaufort.

« Plus que charmant, c'est beau ! Oh ! Helen, comme vous devez être heureuse ici ! »

« C'est ce que j'ai dit à maman » répondit Helen, avec un faible sourire, « et elle m'a rendue jalouse de vous, Eliza. Vous prenez ma place. Elle me dit que vous prenez très bien soin d'elle. »

« Je serais très ingrate si je ne le faisais pas », répondit Eliza, se glissant aux côtés de Lady Eskdale pour lui presser la main.

« Pas de sentiment, ma chère Liz » dit Lady Eskdale, « car nous devons maintenant toutes reprendre nos attitudes et nos visages mondains ».

Elles se joignirent au reste du cercle, et trouvèrent Lady Portmore en train de prouver à Lord Eskdale que c'était elle qui avait amené la plupart des changements politiques de l'année écoulée, et qu'elle savait d'avance ce qui était susceptible d'arriver dans l'année à venir.

CHAPITRE XVII

“Qu’aimeriez-vous faire aujourd’hui, tous autant que vous êtes ? ”dit Helen un matin après le petit déjeuner. “Vous promener ? Ou monter à cheval ? Ou rester à la maison ? Ou bien aller aux ruines de Langley ? Lady Portmore, quel serait votre bon plaisir ?”

“Je ne le sais pas très bien”, répondit celle-ci d’un air de mystère. J’aimerais deux mots avec vous, dans votre cabinet de toilette; une vraie conversation bien confortable, avant que je ne me décide.”

“Juste ciel, c’est inhumain !” dit Ernest Beaufort, qui se prélassait sur un sofa, soutenu par d’innombrables coussins, en lisant son journal. “Vous n’allez pas mettre cette innocente Helen à l’agonie avec une conversation en bonne et due forme à cette heure matinale, en ce jour brûlant ? Et de plus, de quoi voulez-vous donc parler ?”

“D’un millier de choses. Je n’ai pas vu Helen depuis des siècles; et nous avons beaucoup à nous dire l’une à l’autre.”

“Et vous, Lady Portmore”, dit-il, en poussant paresseusement le coussin qui soutenait son dos, “vous continuez à croire à cette ancienne fumisterie qui consiste à prétendre se réjouir de voir du monde, et avoir quelque chose à leur dire ? Est-ce que tout n’a pas été dit quarante fois, déjà ? Et est-ce qu’un individu n’en vaut pas un autre pour ce qui est de la conversation ?”

“Cela est si typique de vous, Ernest. Comme vos théories sont étranges; et pourtant elles sont vraies. Je me disais l’autre jour qu’on n’entendait jamais les choses nouvelles que quand elles étaient déjà éventées; et Cracroft le poète, qui était avec moi, a beaucoup ri de l’originalité de cette idée. Vous et moi, nous pensons exactement la même chose, Ernest.”

“Alors sans doute, Lady Portmore, êtes-vous en train de penser à ramasser le supplément du Times, que j’ai eu la malchance de faire tomber. Dans la similitude de nos dispositions, nous pensons probablement qu’il devrait être ramassé par l’un de nous.”

“C’est bien regrettable. Oh, Miss Douglas”, dit-elle, comme Eliza se penchait pour le ramasser, “vous gâtez excessivement ce misérable !”

“Miss Douglas, le misérable vous remercie, vos attentions à l’égard du vieil homme que je suis vous honorent infiniment. Quand j’étais aussi jeune que vous, une période que ma mémoire affaiblie peut à peine se rappeler, je doute d’avoir jamais été aussi attentif aux infirmités de mes aînés.”

“Et quel peut donc être votre âge ?” dit Lady Portmore.

“C’est un sujet douloureux. Vous avez probablement remarqué ce matin que je suis grave, et enclin à une méditation qui ne m’est pas habituelle. Aujourd’hui est l’un de ces éternels anniversaires qui semblent revenir sans cesse, et avec honte j’avoue que cela fait maintenant vingt-six ans que j’existe dans ce monde épuisant, aussi ennuyeux qu’ennuyé. Et maintenant n’en profitez pas pour me souhaiter tous un joyeux anniversaire. J’en ai assez des bons vœux. Si vous voulez me faire des cadeaux, vous le pouvez, mais je suis également fatigué des objets – aussi, ne vous donnez pas cette peine. J’ai vingt-six ans, et je ne peux m’empêcher...”

“Oh, il faut prendre congé, Helen, il est vraiment trop bizarre. Venez et montrez-moi votre boudoir.”

“Tout de suite”, dit Helen. “Teviot, comme vous et Beaufort vous rendez aux écuries, pourriez-vous commander la calèche ouverte pour Maman ? Et on aura aussi besoin du phaéton. Voudriez-vous que je vous accompagne pour votre promenade à cheval ?” dit-elle timidement.

“Je vous remercie, ma chère, de votre attention, mais comme vous savez déjà que les Smiths, Beaufort et moi, sommes convenus de taquiner les perdrix aujourd’hui, votre offre si obligeante a été faite sans aucun risque que je l’accepte.”

“Je suis heureuse que votre emploi du temps soit si agréablement chargé”, répondit Helen, en parlant du ton le plus dégagé qu’elle put, car elle vit que Mary la fixait d’un œil inquisiteur.

“Eh bien, puisque vous me livrez à moi-même, je vais faire mes propres arrangements. Mary, vous avez apporté votre habit, bien sûr, et il y a un cheval charmant que Teviot m’a donné; mais Papa m’a donné mon vieux cheval préféré, aussi, nous pourrons monter après le déjeuner. Et maintenant, au tour de Lady Portmore. Vais-je devoir subir une heure de confidences ?”

Mary secoua la tête, et la compagnie se dispersa dans diverses directions.

CHAPITRE XVIII

La bibliothèque de St. Mary était très haute de plafond, à la manière ancienne, et comprenait un petit escalier qui menait à une galerie légère qui parcourait trois côtés de la pièce, pour permettre un accès aisé aux plus hautes étagères de livres. La pièce elle-même était pleine d'alcôves profondes et bizarres, et c'était assurément un agencement plutôt dangereux, car les occupants de la galerie n'étaient pas forcément visibles des occupants de la pièce, et en conséquence, si deux personnes engagées dans une conversation en venaient à évoquer le caractère d'une troisième, il y avait une probabilité raisonnable que leur conversation pût être entendue par la personne la plus directement concernée. Mary Forrester avait accédé à la galerie par une porte située en haut, et se tenait debout dans l'une des alcôves, avec sous le bras un livre qu'elle entendait ramener dans sa chambre, et à la main, le livre qu'elle lisait. Et tandis qu'elle était ainsi occupée, Lord Beaufort et son cousin entrèrent dans la pièce en-dessous. « Nous pouvons ressortir par cette porte-fenêtre », dit Lord Beaufort.

« Oh ! Alors je n'ai pas besoin de m'annoncer » pensa Mary.

« Eh bien oui, nous pouvons, mais est-ce que cela ne va pas faire beaucoup de dérangement ? J'aimerais, Beaufort, que vous me disiez pourquoi vous la détestez, avant que vous ne m'entraîniez plus avant ».

A nouveau, Miss Forrester fut sur le point de dire « Je suis là », lorsqu'un nom qui avait le pouvoir de l'arrêter à tout moment la retint.

« Mais, à propos de ce pauvre Reginald Stuart : elle a fait en sorte qu'il s'attache à elle à l'époque où il était prospère, et l'a abandonné dès le moment où ses petits ennuis d'argent ont été connus. »

« Ce n'est pas bien », dit Ernest, « mais je dirais qu'ils étaient surtout tout à fait lassés l'un de l'autre. C'est si difficile de continuer toujours à aimer la même personne à jamais, et de plus, puisque Reginald était ruiné, ils ne pouvaient vivre d'amour et d'eau fraîche. »

« Non, mais elle avait eu une grande fortune qui lui était revenue, et elle a rompu justement au moment où elle aurait dû l'aider. Et voilà ce que les gens appellent une Sainte. Et voilà ce malheureux Stuart dans des ennuis sans fin, car il est devenu très imprudent, et risque de se perdre complètement. »

Mary ne pouvait rester plus longtemps. Elle se glissa jusqu'à la porte de la galerie, en faisant aussi peu de bruit que possible, puis, certaine qu'elle ne pourrait être reconnue, elle s'autorisa spontanément, pour se soulager, à refermer la porte d'une manière qui se rapprochait beaucoup du claquement. Puis elle courut le long du passage jusqu'à sa

propre chambre. Le bruit de la porte fit sursauter les deux hommes. « Qui est là ? » dit Lord Beaufort, de la voix d'un homme qui se sent coupable. « Quelqu'un vient-il d'entrer dans la galerie ? » ajouta-t-il, tandis que le silence s'éternisait.

« Personne ne vient d'entrer, mais quelqu'un vient de sortir », dit Ernest d'un ton sec. « S'il s'agissait de Miss Forrester, vous êtes aussi perdu que Stuart. Mon principal mérite, heureusement, c'est que je sais écouter ! », et il se dirigea tranquillement vers l'antichambre.

Lord Beaufort monta les marches quatre à quatre, avec encore le vague espoir de trouver un bibliothécaire sourd, ou une femme de chambre occupée à faire les poussières, mais non, il n'y avait rien là sinon un mouchoir, où l'on pouvait voir, sur l'un des coins, un arrangement complexe de myosotis et de roses, dans lequel un observateur attentif pouvait lire le mot « Mary ». Lord Beaufort le laissa retomber comme s'il lui brûlait les mains, puis redescendit l'escalier comme s'il marchait sur des œufs, et retrouvant Ernest, il lui murmura : « Nous ne devons plus jamais ouvrir les lèvres dans cette maudite pièce. »

Mary, pour sa part, se fit la promesse de ne plus jamais aller chercher de livre dans cette malencontreuse bibliothèque. Elle ne pénétrerait plus jamais dans cette galerie. Elle n'adresserait plus jamais la parole à Lord Beaufort tant qu'elle vivrait ; ou peut-être ferait-elle mieux de l'ennuyer en lui parlant constamment, encore qu'elle ne sache pas bien si elle ne ferait pas mieux de quitter St. Mary sur-le-champ. Mais elle dirait à Helen de raconter à Lord Beaufort toute l'histoire de Stuart, puis elle l'écraserait de son plus souverain mépris – non pas qu'elle se souciât de ce qu'il pouvait dire ou faire ; en fait, la malveillance de Lord Beaufort lui facilitait plutôt les choses ; puis soudain, elle eut une violente crise de larmes, et se rendit compte qu'elle avait laissé tomber son mouchoir. Il n'y a rien de tel qu'un bon vieux torrent de larmes lorsque nous réalisons que des attaques aussi monstrueuses sont portées contre notre nom ou notre apparence. Le tourbillon des pensées amères, les résolutions prises sous le coup de la colère, les joues écarlates, les yeux brûlants, le cœur gros et les doigts tremblants – tous ces symptômes physiques et moraux de l'innocence outragée, sont aussitôt allégés par un bon gros sanglot. Mary se sentit tout de suite mieux, et alors elle commença à analyser sa mortification avec sa raison, et non plus avec ses sentiments. Elle trouvait toujours Lord Beaufort très injuste, car elle s'était toujours particulièrement bien comportée ; elle s'était donné beaucoup de mal pour faire ce qui était juste dans cette affaire ; mais elle commençait à comprendre que sa conduite pouvait apparaître comme égoïste ; et ensuite, le souvenir de Lord Beaufort fustigeant sa sainteté alors qu'elle venait juste de s'abandonner à un accès

d'humeur, la fit sourire. « Oh, si seulement j'étais une sainte », dit-elle, « dans la véritable acception du mot ! ». Et, tandis qu'elle poursuivait cette pensée, la mortification momentanée dont elle avait souffert se réduisit à ses véritables proportions. De meilleurs sentiments se firent jour en elle, et bien qu'elle finît par se dire que c'était un grand malheur qu'Helen eût un frère aussi détestable, et dût vivre dans une maison contenant une pièce aussi absurde qu'une bibliothèque dotée d'une galerie, pourtant, elle pensait qu'il n'y avait aucune nécessité à quitter St. Mary ; que Lord Beaufort pouvait avoir quelques belles qualités, même si elle ne voyait pas bien lesquelles ; et qu'Ernest, qui avait été d'abord entraîné dans la disgrâce de son cousin, ne devait pas du tout être traité comme un criminel. Par degrés, elle commença à réaliser que c'était pour son bien que sa vanité avait subi une telle épreuve. La combinaison de son bon tempérament naturel et de son humilité récemment acquise lui permit, lorsqu'elle rejoignit les autres à table, d'être presque aussi joyeuse et bienveillante que lorsqu'elle les avait quittés après le petit déjeuner.

Helen n'avait pas passé une matinée beaucoup plus satisfaisante. Lady Portmore avait parlé sans discontinuer pendant une heure et demie, et, bien que l'imprécision des mots qu'elle employait, ainsi que son étroitesse d'esprit désespérante, fassent qu'il était difficile d'être certain du sujet précis dont elle parlait, Helen sentit que la tonalité générale était irritante, même si elle ne savait guère pourquoi. Ainsi elle n'avait pas la moindre idée de ce que Lady Portmore voulait dire quand elle disait :

« Ma très chère Helen, soyez franche avec moi. Vous devez me comprendre quand je vous implore de me dire sincèrement si vous pensez que ma visite peut faire du mal. Helen, vous connaissez mon cœur, vous pouvez me faire confiance – dites-moi, suis-je la bienvenue ? »

« Chère Lady Portmore, pourquoi en douteriez-vous ? Bien sûr, je suis ravie de vous voir, et Teviot également, et comme vous avez amené également vos propres invités, j'espère que vous vous amuserez. »

« Helen, vous êtes une noble créature ; je vois que vous me comprenez. »

Helen était tout à fait perplexe, mais s'efforça de lui adresser un regard d'intelligence, afin d'échapper à une longue explication.

« Nous serons amies – nous sommes amies ; et comme preuve de confiance, avant que je ne dise quoi que ce soit sur le sujet qui en ce moment occupe entièrement nos cœurs (« Je me demande ce que c'est », pensa Helen), je vous demanderai un conseil sur un point

qui me concerne plus particulièrement. C'est un cas difficile à expliquer, Helen ; ne devinez-vous pas à quoi je fais allusion ? »

« Vraiment, non ; je ne puis imaginer une question sur laquelle je puisse vous donner des conseils. »

« Oh, quel soulagement ! Je craignais que vous me condamnerez tout à fait cette fois-là, que vous trouviez tellement étrange que je l'aie fait venir ! »

« Fait venir qui, et où ça ? » dit Helen. « Veuillez vous souvenir dans quelle réclusion nous avons vécu, et ayez pitié de mon ignorance. »

« Oh, oui, j'avais oublié, vous avez manqué toute la fin de la dernière saison, mais vous devez avoir entendu – en fait, vous devez même l'avoir vu hier – Ernest ! Helen, pensez-vous que j'aie eu tort de lui demander de venir ici ? »

« Certainement pas, nous l'avons toujours attendu cette semaine. Il avait promis de venir quand – »

« Oui, oui ; mais, ma chère, vous devez savoir (ceci bien sûr sous le sceau de la plus stricte confidence), mais vous devez voir qu'Ernest est désespérément épris de moi. C'est presque ridicule, car il n'est pas le genre de personne chez laquelle je chercherais du sentiment. Mais il a été trop absurde. J'étais vraiment complètement aveugle à tout cela, jusqu'à ce qu'un jour, chez moi, votre frère me dise d'un air entendu : « Si je veux trouver Ernest, Lady Portmore, je viens toujours ici. » J'ai surpris son regard, et je me suis sentie rougir jusqu'au bout des doigts, et j'ai immédiatement compris ce que disait le monde, et quel avertissement Beaufort essayer de me donner, et je lui serai toujours reconnaissante pour la franchise et le courage avec lesquels il m'a mise sur mes gardes. Comment il a pu faire preuve d'une telle clairvoyance, ce n'est pas à moi de le deviner. J'étais plutôt hésitante sur ce que je devais faire, car, Helen, vous et moi avons je le sais les mêmes idées élevées sur les devoirs d'une épouse – et je déteste vraiment les scènes, mais il est difficile de faire comprendre des allusions à cette étrange créature qu'est Ernest. Il a invoqué les excuses les plus absurdes pour ses visites : il faisait tellement chaud dans les rues, ou il voulait déjeuner, ou dîner, et si je prenais un air grave, il affectait de s'ennuyer ou de s'endormir. A la fin, j'ai pensé à venir ici, et je lui ai dit honnêtement : 'Eh bien, Ernest, je vous interdis formellement de me suivre à St. Mary'. Et que pensez-vous qu'il ait répondu ? 'Ma chère Lady, rien ne pourrait me déplaire plus que de vous suivre ; les routes sont si poussiéreuses, j'étoufferais ; et donc, j'irai devant vous.' »

« Comme c'est bien d'Ernest ! » dit Helen. « Toutefois, cette répartie ne me semble pas très sentimentale. »

« Mais, ma chère, si vous aviez vu de quoi il avait l'air – je le connais si bien. Vous ne comprenez pas votre cousin, Helen, mais je dois vous apprendre à bien vous connaître l'un l'autre. Vous l'aimerez. »

« Aimer Ernest ! Mais, chère Lady Portmore, je l'ai connu et aimé toute ma vie. Il a été élevé à Eskdale Castle ! Je pensais vous l'avoir dit lorsque je vous ai présentée à lui à Londres. »

« Ah, c'est vrai ! Mais il est si réservé ; et pourtant, il y a tellement à découvrir sous ses manières sèches, que je suis sûre que vous l'aimerez » dit Lady Portmore, qui, invariablement, réclamait comme un droit le fait d'être la première et la seule amie de toutes ses connaissances. « C'aurait été une folie, ne trouvez-vous pas, d'annuler notre visite lorsque j'ai découvert qu'Ernest s'efforçait de s'inclure parmi les invités ? Il me semble qu'une apparente inconscience est l'attitude la plus digne à prendre, ne pensez-vous pas ? Vous voyez, Helen, quelle confiance j'ai en votre jugement. »

« Vous êtes bien bonne ; je suis sûre que vous ferez ce qu'il faut faire. »

« Pas de discours, ma chère. Merci pour votre attention et vos conseils ; vous m'avez mise tout à fait à l'aise, et vous ne devez pas penser de mal du pauvre Ernest à cause de ce que je vous ai dit ; c'est une excellente créature, vous pouvez m'en croire. Et maintenant, ma chère, parlez-moi de vous : êtes-vous tout à fait heureuse, Helen ? »

« Quelle question chère Lady Portmore ! » dit Helen, affectant de rire, « vous devez vraiment pouvoir trouver la réponse par vous-même. »

« Ma chère, pas de malentendu entre nous ; je vois » ajouta-t-elle, regardant autour d'elle d'un air plutôt vexé, « que vous avez à profusion tous les luxes de la vie, mais je suis certaine que vous êtes comme moi, et que vous ne vous souciez pas de ce genre de chose, et que les sentiments de Teviot – »

« Je vous demande pardon, je me soucie beaucoup des luxes de la vie », dit Helen, déterminée à poursuivre sur ce terrain sans danger. « C'est un véritable plaisir pour moi que de regarder autour de moi, et de voir l'absolue perfection de ma chambre, et de plus, la plupart des belles choses qui m'entourent sont des présents, et elles me sont rendues plus chères par ceux qui me les ont offertes. Regardez cette belle coiffeuse dorée, que Teviot m'a offerte le jour de notre mariage. »

« Ah, très élégant, ravissant ! Lord Portmore voulait m'offrir précisément la même, du moins, je lui avais dit que j'en avais vu une, et il me l'aurait offerte, seulement il pensait que cela ne servirait à rien, mais revenons à Lord Teviot. »

« Mais regardez d'abord mes saphirs ; je vous ai entendu dire que vous adoriez les saphirs. »

« Oui, en effet, dans le principe ; j'aime le bleu, et Lord Portmore m'en aurait offert une parure si je l'avais voulu, mais ne pensez-vous pas – ce n'est pas que je veuille déprécier vos pierres – mais ne pensez-vous pas qu'il sont moins seyants que des rubis ? »

« Vous croyez ? » dit Helen, en refermant le tiroir où reposaient les saphirs, « Je suppose que papa est d'accord avec vous, car il m'en a offert ; mais Teviot et moi préférons les saphirs. »

« Vous êtes donc d'accord là-dessus. Ah ! la similitude des goûts, même pour des vétilles, est une bénédiction, mais maintenant, ma chère, fermez cette boîte et parlons rationnellement. Je connais si bien Teviot que je suis sûre que je peux vous donner d'utiles indications. »

« Trouvez-vous que cette miniature sur ma montre lui ressemble ? »

« Oui, beaucoup, je l'ai déjà vue » dit Lady Portmore avec impatience. « Bien sûr, je n'ignore rien là-dessus, j'ai recommandé Holmes à Teviot. Mais c'est de lui-même, et non de son image, que je veux parler. Car bien que vous sembliez désireuse d'éviter le sujet, laissez-moi vous dire, Lady Teviot – »

« Rien sur mon époux, Lady Portmore » dit Helen fermement. « Maman m'a dit que des personnes mariées ne devaient jamais, en aucune circonstance, faire l'objet de discussions ou de commentaire l'un pour l'autre, alors ne me dites rien à propos de Lord Teviot. »

Lady Portmore était complètement abattue, et il lui semblait merveilleux qu'une enfant comme Helen puisse s'imaginer lui résister et lui clouer ainsi le bec.

Mais même elle ne pouvait pas reprendre une conversation interrompue aussi brutalement, et après avoir établi ses plans pour l'après-midi, et avoir conseillé à Helen de faire monter ses saphirs avec plus de diamants, elle quitta la pièce, disant en passant :

« Ma chère, ne soyez pas fâchée contre moi. Je suis d'accord avec vous que nous autres épouses ne devrions rien dire ni entendre au sujet de nos maris. Je m'enflammerais tout comme vous si qui que ce soit venait me parler de Portmore, mais je connais si bien Teviot, et je suis tellement au fait toutes les petites parts d'ombre de son caractère, dont tant de choses dépendent – »

« Oui, oui, mais je ne veux voir que la lumière – pas les ombres, et ainsi, au revoir, le repas sera prêt à deux heures. »

« Ah, vous êtes très discrète, mais je vous respecte pour cela. » Et elle s'éloigna, assez mortifiée, tandis que Helen allait se calmer en restant enfermée dans la chambre de sa mère pour le reste de la matinée, mais avant tout, elle ouvrit en grand les fenêtres, avec la

vague idée que rien d'autre qu'un courant d'air ne pouvait chasser complètement de la pièce la conversation de Lady Portmore.

CHAPITRE XIX

Les gentlemen passèrent tous dans la salle à manger, et, s'ils commencèrent par se demander comment on pouvait manger à cette heure du jour, ils finirent toutefois par s'attabler et par apprécier un bon diner chaud. Beaufort arriva le dernier, avec un air très contrit; mais Miss Forrester était en train de parler à Sir Charles Smith, et ne montra aucun signe de mortification ou de dépit. Il l'en détesta plus que jamais. La randonnée avec les garde-chasse était apparemment abandonnée, puisque Lady Portmore déclarait à Ernest, d'un ton emphatique, que Teviot insistait pour la conduire dans le phaéton.

"Et quel véhicule a-t-on commandé pour moi, et qui me conduira ?" dit Ernest avec langueur. "Helen, quand donc allez-vous vous occuper un peu du reste de vos invités ?"

"Vous pouvez monter à cheval avec nous tous – Mary, Papa, Beaufort et moi. Sir Charles va avec Maman et Eliza dans la britzska, et nous nous retrouverons dans les plus belles ruines que vous avez jamais vues."

"Ainsi soit-il", dit-il. "Je serai une belle ruine moi-même lorsque j'aurai monté pendant une heure par cette canicule ; mais je suis résigné".

Et ainsi, la compagnie se mit en route.

"Je serai horriblement effrayée si nous sommes obligés de nous mêler à cette horde de gens et de chevaux", dit Lady Portmore, comme elle prenait place dans le phaeton de Lord Teviot. "Ne pouvons-nous emprunter une autre route ?"

"Sans doute, si vous avez peur, mais mes chevaux sont très tranquilles; et si vous désirez un joli itinéraire -"

"Mais les itinéraires sont tous très jolis. Descendons cette route, et je vous donnerai mon avis sur les améliorations qui pourraient me venir à l'esprit. Nesfield dit que j'ai l'œil pour le pittoresque; mais surtout, je veux une conversation tranquille avec vous, et nous serions sans cesse interrompus si nous allions avec les autres. Est-ce le nouveau cheval, qu'Helen est en train de monter ?"

"Non. C'est Miss Forrester qui est sur Selim."

"Eh bien, je me demande pourquoi Helen n'a pas choisi votre cadeau. Je suis sûre que, par sentimentalisme, je ne laisserais jamais aucun être humain à part moi monter un cheval qui m'aurait été donné par la personne que j'aime le plus au monde."

"C'est une idée intéressante et romantique; mais comme j'aurai probablement l'occasion de remplir d'étalons l'écurie de Lady Teviot jusqu'à la fin de nos jours, il est très peu probable qu'elle refuse de prêter un cheval à ses amis quand ils sont en visite."

“Oh, non, mon cher, cela serait égoïste; et vous savez combien je déteste l'égoïsme. Je dis souvent que peu de gens font aussi peu de cas d'eux-mêmes que moi. Mais cela ne m'empêche pas de me demander pourquoi Helen ne monte pas Selim.”

Lord Teviot demeura silencieux.

“Vous vous sentez bien, Teviot ?” dit Lady Portmore avec un air de grand intérêt.

“Très bien, merci.”

“Mon cher Teviot, vous savez que je me fais du souci pour vous. Vous n'êtes certainement pas dans votre humeur habituelle. Dites-moi ce qu'il y a, je vous en conjure.”

“Que pourrait-il y avoir, Lady Portmore ? Je vous serais reconnaissant de ne pas m'affubler de maladies imaginaires, et d'autoriser un homme aujourd'hui marié et respectable à se montrer un peu plus sérieux qu'auparavant.”

“Oui, tout ceci est bien beau, mon cher ami, mais je vous connais trop bien pour me satisfaire de pareils prétextes. Allez, Teviot, voulez-vous que je vous mette à l'aise tout de suite ? Cette jolie petite épouse que vous avez n'est pas le moins du monde amoureuse de vous, et votre vanité - les hommes sont si vaniteux - est un peu froissée. N'ai-je pas raison ?”

“Si c'était le cas, voilà une nouvelle preuve que “toute vérité n'est pas bonne à dire”, dit Lord Teviot en français, et avec hâte, car il était piqué par cette remarque sarcastique. Comment se faisait-il que les imbéciles aient toujours un instinct pour dévoiler les déplaisants secrets de l'existence, et la hardiesse de les mentionner ?

“Mais je parle uniquement dans votre intérêt, et vous ne devez pas vous fâcher contre moi. Vous savez quelle chaude amitié je nourris à votre égard, et l'intérêt que je prends à votre bonheur; et je considère réellement Helen comme ma propre sœur. Alors je veux savoir pourquoi vous n'êtes pas aussi heureux ensemble que j'aimerais le voir. Peut-être attendez-vous trop d'Helen. C'est une enfant, vous savez, et une enfant gâtée; elle a été idolâtrée à la maison, aussi, il est naturel qu'elle aime sa propre famille. Je vois bien que vous trouvez qu'elle leur est trop dévouée, et aussi, qu'elle a un peu peur de vous.”

Lord Teviot donna un coup de rênes, dans l'espoir d'infliger une frayeur à Lady Portmore, mais elle continua.

“Peut-être avez-vous raison actuellement, mais vous devez lui donner du temps. Sa petite tête a été tournée par votre rang et votre position dans le monde, et elle s'est mariée sans éprouver l'attachement qu'une fille plus âgée et plus expérimentée aurait ressenti. Mais faites-moi confiance, Teviot, elle tombera amoureuse de vous un de ces jours. Il est impossible qu'il en soit autrement; et ce jour-là, vous oublierez qu'aujourd'hui, son père sa mère et tout le clan Eskdale représentent plus pour elle que vous-même.”

Ceci était le point d'orgue de la harangue de Lady Portmore. Lord Teviot avait horreur d'entendre ce qu'elle lui disait; il la détestait de le lui dire, et se détestait lui-même de l'écouter; et pourtant, parce qu'elle alimentait les idées fausses qui le faisaient souffrir , parce qu'elle lui parlait de lui-même, et parce qu'elle était agréable et insensée, il lui permit de continuer à l'empoisonner, à confirmer tous les doutes douloureux dans lesquels il s'était débattu, et à lui arracher des aveux qu'il regrettait déjà au moment où ils sortaient de ses lèvres. Lady Portmore, par ses longs discours, empêcha Lord Teviot de retrouver sa femme et ses invités aux ruines. Elle traduisit en mots les pensées qui répugnaient le plus à ses généreux sentiments. Elle lui dit tout ce qu'il aurait préféré ne pas entendre; et il rentra à la maison démoralisé et irrité, mais convaincu que Lady Portmore était une amie excellente, et qu'elle lui témoignait beaucoup de gentillesse en le persuadant que sa femme se souciait de lui comme d'une guigne.

CHAPITRE XX

« Mon Dieu, Mrs. Nelson et Mrs. Hunt » dit Mrs. Tomkinson, quand l'équipée à cheval fut sur le départ, « hâtons-nous de jeter un oeil à notre compagnie - voilà, vous pouvez sortir vos têtes par la fenêtre, mais pour l'amour du ciel, que personne ne les voie !

« Eh bien, quel peuple ! » dit Mrs. Hunt, qui était bien la Betsy des jeunes demoiselles Douglas, mais se faisait appeler Hunt lorsqu'elle était en voyage. Ses manières n'étaient pas en rapport avec sa position. « Eh bien, quel spectacle, et quelle démonstration de chevaux ! »

« Mrs. Hunt », dit Mrs. Nelson, qui était un peu collet monté, et que les autres domestiques trouvaient prétentieuse, « Je vous prierais de bien vouloir ne pas passer la raclette à vitres sur ma manche. »

« Il y a une autre fenêtre » dit Mrs. Tomkinson, « allez-y, Mrs. Hunt, vous verrez tout aussi bien. Elle est incroyablement grossière, Mrs. Nelson » ajouta-t-elle, tandis que Betsy se précipitait vers une autre fenêtre.

« Elle râcle, elle pousse, certainement ; mais elle n'a pas eu le temps d'apprendre les bonnes manières. Rome ne s'est pas construite en un jour. Il y a votre Lady qui monte sur son cheval, Mrs. Tomkinson. »

« Oui, et votre jeune Lord qui l'aide ; et voici le vieux Lord qui aide Miss Forrester, et voici ces Smith ! »

« Qui sont-ils, Mrs. Tomkinson ? »

« Dieu seul le sait, Mrs. Nelson ; il y a une telle horde de Smith dans ce monde. Je vois Miss Douglas qui monte avec votre jeune Lady dans la voiture. Entre nous, Mrs. Nelson, que signifie cette fantaisie pour les Douglas ? »

« Je n'ai pas été consultée, Mrs. Tomkinson, mais Milady déborde d'idées fantaisistes. Je ne peux vraiment pas me l'expliquer, si ce n'est qu'elle est maintenant bien seule depuis que toutes les jeunes ladies sont parties. Toutefois, cette jeune fille est jolie, et plutôt bien élevée. »

« Eh bien eh bien, voilà Milord et Lady Portmore qui conduisent eux-mêmes ! Je déclare que si j'étais Milady, je ne tolérerais pas ça. Savez-vous, Mrs. Nelson, maintenant que Betsy ne peut plus nous entendre – voyez-vous, je ne sais pas trop sur quel pied danser avec Milord. Il n'est pas dans mes petits papiers. »

« Je suis désolée de vous entendre dire cela », dit Mrs. Nelson de la façon la plus guindée, « car bien sûr les serviteurs d'une personne en sont les meilleurs juges ; mais je suis bien certaine que Milady ne se doute pas que quelque chose cloche. »

« Oh, Milady ne se plaint pas ; mais cependant, vous savez, quand on a des yeux, on voit bien ce qui est sous notre nez, et Milady n'est plus aussi enjouée qu'avant. »

« Elle se sent bizarre, la pauvre petite jeune femme, je dirais. »

« Oui, mais, Ma'ame, je suis sûre qu'il y a plus que cela. Milord a l'un des caractères les plus casse-pieds qu'on puisse trouver ; et je crois bien qu'il embête et tracasse tellement sa Seigneurie qu'elle va finir par se décider à retourner dans son ancien chez-elle. Et quant à lady Portmore, si tout ce que j'entends est vrai, ce n'est pas elle que je choisirais pour conduire un cabriolet avec mon mari. »

« Que dit-on d'elle ? » dit Mrs. Nelson ; « je n'ai pas beaucoup rencontré ces Portmore sur mon chemin. »

« Oh, j'en ai assez entendu sur elle lorsque j'étais femme de chambre chez les Stuart, ils disaient qu'elle n'avait pas plus de respect pour Lord Portmore que pour le garçon qui allume le feu, et que tout ce qu'elle fait du matin au soir, c'est essayer de gagner de nouveaux admirateurs, et elle ne se soucie pas que les maris des autres soient les maris des autres, mais ce qu'elle préfère, c'est qu'ils la courtisent. Et c'est juste le genre de Lady qui dit que les pauvres servantes n'ont pas besoin d'avoir d'admirateurs du tout, même pour leur tenir compagnie. Je n'ai aucune patience avec elle, et si j'étais Milady, je la surveillerais de près quand elle est avec Milord. »

« Il est bien tôt pour avoir des soupçons, Mrs. Tomkinson » répondit dogmatiquement Mrs. Nelson, « et j'espère que votre Lady n'aura jamais de raison de s'en faire. »

« Je l'espère également, Ma'ame. Mais je n'aime pas trop Milord ». Et sur ce, elles se séparèrent.

L'une des curieuses manies induites par l'insatiable vanité de Lady Portmore, c'était qu'elle était persuadée d'être la confidente universelle du monde entier ; et elle entrait dans de longues argumentations pour démontrer qu'elle connaissait déjà toute information ou ragot qui parvenait jusqu'à elle. Comme toutes les personnes très vaines, elle se contredisait, ce qui, ajouté à sa prétention de tout savoir, faisait de sa conversation une ahurissante succession incohérences.

« J'ai des tas de nouvelles » dit-elle un matin, tandis qu'elle descendait pour prendre le petit déjeuner. « J'adore les lettres ; particulièrement celles de personnes avisées, même

si c'est triste pour moi, qui dois entretenir ma réputation d'excellente rédactrice. Vous savez qu'il n'y a là aucune vanité de ma part, car mes lettres sont très originales. »

« C'est particulièrement vrai » dit Ernest, car elles me semblent toujours consister en lignes tortueuses, dépourvues de voyelles ou de consonnes. »

Lady Portmore lui adressa un regard qui semblait indiquer à toute l'assistance qu'Ernest commettait une petite indiscretion en laissant entendre qu'elle correspondait avec lui. Elle prit un air de charmante confusion, et dit : « Et que savez-vous, s'il vous plaît, de mes lettres ? », puis elle continua :

« Et maintenant, mes nouvelles. Un de mes grands favoris va se marier – Charles Wyndham. »

« Oui, voici un article sur le mariage dans le journal » dit Lady Teviot.

« Quoi, déjà ! Eh bien, j'ai montré que je savais être discrète. Je vous prends tout à témoin que je n'ai jamais dit qu'il allait se marier. »

« Le saviez-vous ? » dit Ernest.

« Bien sûr que oui, car les Wyndham sont mes cousins issus de germain – en tout cas, nous sommes liés d'une façon ou d'une autre ; mais maintenant, j'ai d'autres nouvelles de Reginald Stuart. »

Lord Beaufort ne put réprimer un regard vers Mary. Elle semblait assez calme.

« Je suis très contrariée au sujet de Stuart, comme vous pouvez le deviner. C'est une si chère créature, et en fait il est parti en Ecosse avec cette danseuse, Pauline Le Gay. J'en suis désolée pour lui, et plus encore pour moi-même. Cela me mettra dans une position tellement embarrassante quand je rendrai visite à cette jeune femme. Il doit être effectivement marié à l'heure qu'il est. »

« J'en doute fort » dit Lord Teviot, calmement.

« J'aimerais pouvoir en douter » dit Lady Portmore, avec un profond soupir, « mais il n'y a aucune raison de garder son secret plus longtemps. »

« Pas le moins du monde en effet, à moins que vous ne souhaitiez avoir le plaisir de le lui révéler vous-même. Il sera ici aujourd'hui. »

« Stuart ici ! Alors il vient finalement. Je le pensais bien – j'en étais certaine. Mais il finira par épouser cette horrible fille, vous verrez. »

« Il y a une bonne raison pour qu'il ne le fasse pas. »

« Vous ne diriez pas cela si vous étiez dans ses confidences », dit Lady Portmore, avec des airs mystérieux.

« Dans une certaine mesure, j'y suis » dit Lord Teviot, « car il m'a dit ici même : “Cet idiot de Reid a véritablement emmené la Pauline en Ecosse, et il a pris la précaution de

changer son nom de crainte d'être poursuivi ! Et pourtant, qui pourrait bien leur courir après, à part le maître de danse ? de la jeune personne, c'est là un mystère. Toutefois, il m'a libéré de la honte d'être soupçonné de courtiser la belle Pauline." Maintenant, Lady Portmore, êtes-vous satisfaite ? »

« Oui, mais pas le moins du monde surprise. Je revois Reid l'applaudir avec tellement d'enthousiasme pendant ce stupide ballet, 'Rose d'Amour', que j'avais dit qu'il devait être amoureux d'elle. Mary, vous étiez avec moi ce soir-là, vous devez vous en souvenir. »

« Moi ? » dit Mary, avec un air de doute. « Je ne me souviens pas... »

« Oh, mais si voyons. Je prévois toujours ces choses-là. Je suis si heureuse d'avoir réussi à persuader Reginald Stuart de venir ici, hors de portée de cette fille. Mary, ma chère » dit-elle, baissant la voix, et affectant une grande compassion : « Avez-vous la migraine ? Vous êtes pâle ce matin. »

« Oh, non, pas de migraine, Mary » dit Helen, indignée par cette démonstration du manque de tact de Lady Portmore. « Il faut que mes deux jeunes demoiselles » ajouta-t-elle en souriant à Eliza, « soient au mieux de leur forme, car nous aurons suffisamment de convives à divertir, pour éviter de parler du Colonel Stuart. »

« Je puis vous promettre de vous alléger de certains de ces soucis, mes jeunes ladies » dit Lady Portmore, d'un ton piquant. « Le Colonel Stuart vient sur mon invitation. »

C'était une malheureuse matinée pour elle. Elle était vexée par la complète déconfiture de ses lettres et de ses nouvelles, et lorsque sa vanité était dans un état de mortification, elle manquait encore plus de tact qu'à l'habitude. Elle complimenta Helen sur sa robe, et demanda si c'étaient là les goûts de Teviot. « Mais je suis certaine que c'est le cas, car il se plaignait de la trop grande simplicité de vos vêtements avant de bien vous connaître, alors je ne peux que vous féliciter des améliorations qu'il a su introduire. Vous êtes tirée à quatre épingles, ce matin, comme disent les français. »

Cette plaisante (sortie) mit trois personnes mal à l'aise. Helen n'aimait pas entendre que Lord Teviot l'avait prise en faute, - Lady Eskdale fut blessée qu'on pût penser qu'elle habillait mal sa fille, - et Lord Teviot n'aimait pas qu'on pût penser qu'il avait fait de Lady Portmore sa confidente, et en plus sur le sujet particulièrement important de la toilette de sa femme. Puis elle essaya une petite remarque condescendante : une plaisanterie sur les attentions de Lord Beaufort envers Eliza, ce qui fit rougir cette dernière jusqu'à lui amener les larmes aux yeux, car, dans la simplicité et l'innocence de son éducation domestique, elle tenait le sujet de l'amour et des amoureux pour un mystère sacré qui ne devait jamais être profané, et de plus, elle estimait qu'Eskdale Castle s'écroulerait à la simple idée que Lord Beaufort puisse condescendre à avoir de l'admiration pour elle. Lady Portmore

termina par ce qu'elle pensait être un noble signe de magnanimité. Prenant la main de Mary, elle lui dit, avec un soupir très perceptible, « Vous devez me pardonner, ma chère, si je vous ai troublée par ce que j'ai dit sur le Colonel Stuart. Vous savez comme je manque de délicatesse, mais nous ne ferons plus allusion à cette histoire. Dites-moi que vous me pardonnez. »

Quelle femme ! Et quelle subtile qualité, quelle absolue vertu que le Tact ! Lady Portmore en était totalement dépourvue – une infortune qui pesait plus lourdement sur ses amis que sur elle-même.

CHAPITRE XXI

Le Colonel Stuart arriva; mais ce ne fut pas le seul changement dans la société de St Mary. Lord et Lady Eskdale furent appelés à Waldegrave par Lady Sophia, qui s'était soudain trouvée mal; et Sir Waldergrave demandait à Lady Eskdale de venir soigner sa fille. Il y eut une consultation, des hésitations et beaucoup d'agitation autour du sort réservé à Eliza. Lady Eskdale pensait que Mrs Douglas n'aimerait pas savoir sa fille aussi loin de chez elle, aussi la jeune fille fut-elle laissée aux bons soins de Helen jusqu'à ce que Mr et Mrs Douglas viennent la récupérer. Les lettres d'Eliza à sa sœur donnent un bon aperçu de St Mary à cette période.

“Ma très chère Sarah,

Je donnerais n'importe quoi pour une heure de bonne conversation avec toi. Tu ne m'as pas raconté la moitié de ce que j'espérais à propos de Mr Wentworth, et de cette promenade au Moulin, et de ton explosion de dignité au sujet du livre de musique. C'est si intéressant, et presque aussi amusant qu'un roman de Miss Austen; et tout est vrai, et cela concerne ton bonheur, aussi tu peux imaginer combien je suis attentive à tes lettres. S'il ne fait pas sa déclaration bientôt, je dirais qu'il se comporte très mal, et je le haïrai; mais je sais qu'il va le faire. Nous allons très bien ici; tout du moins, j'espère que cette chère Helen est heureuse; mais je n'en suis pas absolument sûre. Lord Teviot est très agréable, je dois dire, et très intelligent, mais il est parfois plutôt aigri, et il semble tourmenter Helen. Je regrette toujours, quand cela se produit, de ne pas être quelque grande dame d'importance, de sorte que je pourrais lui dire à haute voix ce que j'en pense. En parlant de grandes dames, cette Lady Portmore est pire que jamais. Je suis sûre qu'Helen ne l'aime pas. Elle accapare sans cesse l'attention de Lord Teviot; et cependant cela ne lui suffit pas. Hier soir quand le Colonel Beaufort est venu s'asseoir près de moi, elle l'a littéralement appelé à venir auprès d'elle, et bien que, évidemment, il me fût parfaitement indifférent qu'il y aille ou pas, j'ai trouvé cela très incivil de sa part. Il est très amusant. Il essaie sans cesse de me persuader que je vais m'ennuyer, et que la vie n'apporte que des ennuis; or, tu le sais, je ne me suis jamais ennuyée de toute ma vie, et je trouve que la vie est très amusante. Il y a un Colonel Stuart ici, qui a été autrefois fiancé à Miss Forrester, à ce qu'on dit; mais cela ne peut être vrai, elle ne le regarde même pas; et lui fait moins attention à elle qu'à Helen. Il est un grand ami de Lord Beaufort, et Lady Portmore affirme qu'il est aussi l'un de ses grands amis, mais elle dit la même chose de tout le monde. Elle le dit du Colonel Beaufort, et pourtant un jour, après qu'elle eut quitté la pièce, il a dit : « Bénie soit cette belle dame ! Elle raconte plus de fadaises que jamais.

Elle a parlé d'économie rurale aux voisins de la campagne. Je donnerais volontiers 100 livres pour l'entendre expliquer les lois sur la pauvreté à Harriet Martineau; elle en est bien capable. Elle ne cesse de m'étonner."

Tu ne trouves pas que cela semble vouloir dire qu'il ne l'aime pas ? Si Maman vient me chercher pour me ramener à la maison, j'aimerais que tu lui confies mon autre bonnet blanc. Je suppose qu'il n'y a aucun espoir que Maman me laisse rester ici jusqu'au retour de Lady Eskdale. Je serai très contente de rentrer; mais nous sortons si peu que j'aimerais bien rester encore un peu plus longtemps. Quand j'ai dit que le Colonel Beaufort était amusant, je ne voulais pas dire qu'il faisait des plaisanteries, et riait beaucoup; mais il dit des choses curieuses d'une manière grave et caustique, ce qui fait rire les gens, bien que cela ne semble pas l'affecter lui-même. J'ai bien peur que Maman ne le trouve affecté, non que cela ait beaucoup d'importance, mais je ne trouve pas qu'il le soit.

Ta sœur Affectionnée,
Eliza Douglas.

L'histoire du Colonel Stuart, que Miss Douglas ne pouvait expliquer, était simplement qu'il s'était attaché à Mary Forrester aussi puissamment que le lui permettait sa nature, et que ses talents particuliers pour plaire avaient réussi aussi bien sur elle que dans beaucoup d'autres cas dont elle ne savait rien. Il cacha d'abord ses fautes, et quand Mary découvrit qu'il était extravagant, qu'il jouait, et qu'il était absolument sans principe religieux, elle se détermina bientôt à rompre, non sans d'amers sentiments de regret. Mais Lord Beaufort avait tort quand il affirmait qu'elle avait quitté le Colonel Stuart quand elle était devenue riche. Leurs fiançailles étaient rompues depuis plusieurs semaines lorsque la mort inattendue d'un lointain parent avait donné à Miss Forrester sa fortune. Cette circonstance ajouta à la mortification ressentie par le Colonel Stuart; et s'il n'avait pas explicitement dit que sa soudaine prospérité l'avait induite à changer d'avis, il avait permis que ses amis le dissent à sa place. Il était très aimé par les hommes, et nombreux furent ses partisans qui firent leur affaire de prétendre à cette occasion que Miss Forrester était un cœur de marbre capricieux; et qui l'accusèrent même, quand ils poussaient leurs vitupérations à l'extrême, d'être une sainte. Mais cette affreuse affirmation était bien sûr prononcée dans un murmure d'épouvante, dans la plus stricte intimité. Le Colonel Stuart conserva pendant un moment les dehors de l'attachement et du regret. Peut-être trouvait-il impossible qu'aucune femme, à laquelle il avait condescendu à accorder son amour, fût capable de rompre avec lui et de l'oublier. Mais quand la constance de la conduite de Miss Forrester

le convainquit qu'elle était sérieuse, il retourna à ses premières manières, joua plus gros, paria davantage, et flirta avec plus de détermination avec des femmes mariées; et, que son amour pour Mary fût ou non réellement oublié dans le fond de son coeur, il la rencontra dorénavant en société avec une apparente indifférence, et sembla même oublier, de manière générale, qu'ils s'étaient trouvés un jour plus intimes. Il ignorait qu'elle se trouvait à St Mary lorsqu'il avait accepté l'invitation de Lord Teviot; mais sa présence, quand il la vit dans le salon, parut ne lui faire ni plaisir ni peine.

Lady Portmore lui parla, dans la soirée, pendant deux heures et demie, d'un ton de voix bas et confidentiel, et le mit au comble du malaise en lui assurant qu'elle était son amie fidèle dans son affaire avec Mary Forrester.

"Mon cher Stuart, je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je me sens parfaitement en capacité de persuader Mary qu'elle devrait enfin revenir sur sa décision. Elle fera une épouse modèle; et je sais que vous avez trop de goût pour ne pas abandonner le jeu, et autres petites incartades, lorsque vous vous marierez."

"Ma chère Lady Portmore, par respect pour les convenances, ne parlez pas de mes petites incartades avec cet air entendu; et par respect pour moi, n'allez pas faire en mon nom une nouvelle demande en mariage à Miss Forrester. Elle serait capable de l'accepter."

« Eh bien, vous savez bien que vous mourez d'envie de l'épouser. Vous ne devez pas jouer la comédie avec moi, Stuart; nous nous connaissons trop bien. Vous êtes un peu mortifié - mais oui, avouez-le - par l'obstination de Mary. Allez, avouez-le tout de suite, et ensuite faites-moi confiance pour plaider chaleureusement votre cause. »

"Juste ciel, Lady Portmore, quelle étrange façon vous avez de prouver votre amitié ! Je vais devoir exiger que vous cessiez de présumer que j'ai envie de faire ma cour à votre riche amie, ou, si j'en avais envie, que je ne suis pas capable de faire avancer ma cause tout seul. Mais je vois ce qu'il en est. Vous voulez écarter Miss Forrester de votre chemin. Elle a bien sûr pris de l'empire sur l'une de vos victimes. Est-ce que l'allégeance d'Ernest aurait flanché ?"

Le Colonel Stuart avait souvent constaté qu'il n'y avait pas d'autre moyen de répondre aux remarques de Lady Portmore que de lui adresser une grossière impertinence. Elle n'avait pas assez d'esprit pour y répondre, ni assez de discrétion pour feindre de ne pas la comprendre. Ainsi, cela la jetait dans de longues explications verbeuses, pendant lesquelles elle perdait de vue son premier sujet. Et maintenant son rôle de femme la plus vertueuse du monde l'obligeait à repousser, avec sècheresse, l'idée qu'Ernest pût faire partie de ses admirateurs, tandis que son rôle de femme la plus séduisante du monde

l'obligeait, en même temps, à expliquer pour quelles raisons il l'admirait autant. Conduire cette dispute avec elle-même jusqu'à une conclusion satisfaisante lui prit au moins vingt minutes, pendant lesquelles le Colonel jeta un œil au reste de la compagnie, et à la fin il coupa court avec cette question abrupte : "Et qu'en est-il de notre hôte et de notre hôtesse ? Sont-ils toujours bêtement amoureux ? Ou bien sont-ils à nouveau de bonne compagnie ?"

"Teviot est un grand ami à moi", dit Lady Portmore, avec un air de profonde discrétion.

"Aussi, il est inutile d'essayer de me soutirer mon opinion sur lui, le pauvre diable."

"Quoi ! Vous en êtes déjà arrivée à le "pauvrediahliser" ? C'est gênant. Crachez le morceau; vous savez bien que vous brûlez de tout me raconter par le menu - est-ce qu'il s'ennuie ? Est-il jaloux ? Ou quoi ? S'il n'est pas désespérément amoureux de ce petit bijou de femme, je suis surpris par son manque de goût, voilà tout; mais ces chiens fortunés ne sont jamais satisfaits, et je sais bien pourquoi. La richesse ne jouit pas de tous ses droits, dans ce pays corseté. Il est monstrueusement dur qu'un homme assez riche pour donner une pension à sa vieille épouse quand il se lasse d'elle, et pour en épouser une nouvelle, soit obligé de subir sa vieille et pénible routine, avec la même femme éternellement assise en face de lui à sa propre table. Mais Teviot ne peut pas déjà s'être lassé, si ? Je suis moi-même à moitié amoureux de sa femme."

"Je ne ferai certes aucune remarque aussi choquante – et d'autant plus choquante que vous me l'adressez - et, de plus, Stuart, je me dois d'insister pour que vous n'alliez pas raconter de bêtises à ma petite amie Helen. Elle ne vous connaît pas aussi bien que moi, et cela pourrait mettre des idées ridicules dans sa tête - et ensuite mettre Teviot en colère - mais de cela je ne dirai rien, laissez-moi seulement vous dire que Mary Forrester ne prendra pas très bien que vous donniez des marques d'attention à Helen."

"Vous croyez ? Eh bien, essayons", dit le Colonel Stuart, et, se levant, il rejoignit Lady Teviot, et se dévoua à elle pour le reste de la soirée.

CHAPITRE XXII

Mr. et Mrs. Douglas arrivèrent à St. Mary, amenant à Eliza des rapports satisfaisants sur l'affaire Wentworth. Mrs. Douglas, bien entendu, savait qu'on ne pouvait avoir la moindre confiance en aucun homme sur la terre ; ils étaient tous aussi durs que le bois et aussi volages que le vent, et tous plus égoïstes les uns que les autres. En conséquence, si Mr. Wentworth finissait par quitter Sarah, elle n'en serait pas un instant surprise, mais sinon, elle aurait dit que rien ne permettait de douter de ses intentions.

« Et, maman » dit Eliza, qui avait retrouvé ses parents avec un plaisir non dissimulé, « Sarah elle-même semble certaine que Mr. Wentworth l'aime, et j'en suis certaine moi-même d'après ce qu'elle dit. Alors, je dirais qu'il n'est pas aussi insensible que vous le pensez. Je l'aime beaucoup. »

« Oh, ma chère, je ne dis pas qu'il y ait quoi que ce soit de mal en lui. En fait, je préférerais l'avoir lui comme gendre qu'un empoté comme Sir William, une oie comme Lord Walden, ou un pacha comme Lord Teviot ; mais même s'il est réellement attaché à Sarah, cela ne me donnera pas une meilleure opinion des hommes en général. Et dites-moi, Eliza, comment Lord Teviot se comporte-t-il envers Helen, et à quelle heure dînent-ils ? Il doit être presque l'heure de s'habiller. »

« Vous entendrez la cloche, maman. Elle sonne une demi-heure avant le dîner. Helen semble très heureuse, et Lord Beaufort et le Colonel Beaufort et Miss Forrester semblent tellement l'adorer, qu'elle doit être ravie qu'ils soient là. »

Il y avait une intonation dans la voix d'Eliza, lorsqu'elle prononça le nom du Colonel Beaufort, qui frappa Mrs. Douglas. Aucune femme, fût-elle la plus experte dans les manières du monde, ne peut prononcer avec une intonation indifférente le nom de celui qui est l'objet de son intérêt. C'est en vain qu'elle tente toutes les manières possibles de le dissimuler : si elle le prononce d'une voix lente et traînante, il ne sera pas rendu assez insignifiant... ; si en revanche elle passe dessus rapidement, ce nom-ci se détachera malgré tout des autres. Si elle le place pour le cacher entre deux noms sans importance, il sera toujours la pièce d'une guinée entre deux demi-pence. Et il sera toujours prononcé d'un ton qui ne s'applique qu'à lui.

« La dernière fois que j'ai vu le Colonel Beaufort, il n'était qu'un enfant » dit Mrs. Douglas. « Je suppose qu'il est comme le reste de la famille, un beau jeune homme parfaitement imposant. Je crois que vous m'aviez écrit qu'il était très arrogant. »

« Non, maman, affecté. Je l'ai cru au début, et peut-être est-il réellement un peu affecté. Je ne pense pas que vous l'aimerez, maman. »

« Je pense que non, ma chère. Il est très rare que j'aime vraiment quelqu'un, mais certainement, il n'est pas pire que Lord Teviot ou que Lord Beaufort. J'ai l'idée que je préférerai le Colonel Beaufort à ces deux hommes. »

De telles louanges à son héros enchantaient tout à fait Eliza, mais elle défendit vaillamment Lord Beaufort, déclara qu'il était l'homme le plus aimable du monde, et qu'il n'était pas le moins beau ou le moins imposant.

« En somme, le meilleur des deux cousins ? » demanda Mrs. Douglas. « Mais, ma chère, il est l'heure de nous habiller, et maintenant que j'ai vu tous vos beaux amis, je sais mieux ce que je dois penser d'eux. Sonnez Hunt. Comme je déteste ces grandes chambres, où les cloches sont toujours à un mile ! »

Mrs. Douglas trouva dans les invités de St. Mary de quoi nourrir considérablement son goût pour l'observation, et après une période de deux ou trois jours, elle avait tiré des événements qui s'étaient déroulés devant ses yeux les conclusions réconfortantes suivantes : que le ménage Teviot n'était pas heureux ; que Lady Portmore, une beauté et une personne de qualité, était parfaitement insupportable, et que ce serait une bonne action que de se montrer aussi désagréable que possible envers elle ; que le Colonel Stuart était à sa manière presque aussi détestable, qu'il n'y avait aucune chance que Lord Beaufort puisse épouser Miss Forrester, et que le Colonel Beaufort était un peu moins langoureux quand Eliza parlait avec lui, qu'en n'importe quelle autre circonstance.

La maison était pleine de visiteurs, car la première semaine de septembre était arrivée, et les amis de Lord Teviot semblaient unanimement possédés d'un empressement inhabituel à lui rendre visite. La table du petit déjeuner était couverte tous les matins de lettres de voyageurs entreprenants, qui se rendaient évidemment à l'autre bout de l'Angleterre, mais qui pouvaient faire un détour par St. Mary si on le leur demandait, et ajoutaient dans un post-scriptum qu'ils seraient là avant qu'une réponse ne puisse arriver pour les arrêter. Certains, qui ne connaissaient pas Lady Teviot, écrivaient pour faire part de leur impatience de faire sa connaissance ; et tous ceux qui la connaissaient étaient particulièrement désireux de renouveler cette amitié. Personne ne disait un mot à propos des perdrix ; mais il était remarquable de constater que l'on sortait de chaque voiture qui arrivait une longue boîte d'acajou, suivie d'une boîte d'étain et d'un flacon de poudre ; et il était remarquable également que chaque nouvel arrivant, dans le courant de la première soirée, demandait si les récoltes avaient bien été rentrées, et si les oiseaux étaient suffisamment forts et nombreux.

La foule au milieu de laquelle vivaient les Teviot n'était pas favorable au bon développement de leur entente conjugale. Dans neuf cas sur dix, de jeunes mariés

devraient être laissés tout à fait à eux-mêmes durant les premiers mois de leur vie commune. Cette complète dépendance de l'un envers l'autre qui permet à des habitudes de confiance et de tolérance de se mettre en place, est ainsi plus facile à acquérir lorsque les premiers rêves de l'amour s'envolent ; et les goûts et les caractères finissent par mieux s'harmoniser, lorsqu'il n'y a aucun témoin pour remarquer qu'ils ne s'accordent pas forcément dès le début.

Lord et Lady Teviot, même s'ils l'avaient voulu, auraient trouvé impossible de passer beaucoup de temps ensemble dans le mode de vie qui était alors le leur. Il partait chasser toute la matinée avec ses amis, et l'après-midi, c'était elle qui sortait à cheval ou en voiture avec ses amies. Pendant le dîner, ils étaient assis aux bouts opposés d'une grande table, et le soir, il y avait à s'occuper des invités et à les amuser. Helen ne se l'avouait pas, peut-être même ne le savait-elle pas, mais c'était une délivrance pour elle de pouvoir éviter ces têtes-à-têtes avec son époux, qu'elle avait trouvé si terribles au début de sa vie de femme mariée. Sa jeunesse d'esprit était suffisante, plus que suffisante même, pour lui faire traverser les nombreuses heures d'amusement qui se succédaient de jour en jour. Joignant une grande capacité à s'amuser, à un fort désir de plaire, et aidée par des circonstances fortuites, elle se mouvait parmi ses invités comme la reine d'un joyeux cercle, et si d'aventure elle interceptait le regard de Lord Teviot fixé sur elle parfois avec sévérité, parfois avec admiration, elle se disait simplement, dans le premier cas, que c'était pitié qu'il ne soit pas comme tout le monde, et dans le second cas, que c'était bien dommage qu'elle n'ait pas le temps de lui parler alors qu'il était de bonne humeur. Mais dans l'intervalle, son impulsion était de se tourner vers son frère ou son cousin pour qu'ils l'aident dans ses plans, et qu'ils participent à l'organisation des festivités.

Une maîtresse de maison si jeune et si belle devait forcément attirer l'attention, et Lady Portmore commençait à éprouver de terribles appréhensions – non pas qu'Helen finisse par la surpasser dans l'admiration générale – non, elle était convaincue qu'il n'y avait jamais eu, et ne pourrait jamais y avoir, une favorite aussi universellement reconnue qu'elle-même, mais elle considérait qu'elle était maintenant dans une fausse position, et qu'elle avait mis en compétition l'authentique, la véritable, la très reconnue Lady Portmore avec une petite poupée puérile, frivole, pimpante, qui obtenait un succès momentané à la faveur de circonstances particulières. Elle commença à penser qu'il était temps pour elle de s'affirmer, et de renverser l'usurpatrice. Elle essaya, un soir, de paraître s'ennuyer, et s'excusa auprès de la compagnie pour la morne soirée qui devrait nécessairement s'ensuivre. Mais elle se rendit compte qu'on la laisserait soigner elle-même le « léger mal de tête » qu'elle avait annoncé, tandis que le reste des convives allaient danser dans une

autre pièce, et Mrs. Douglas saisit l'opportunité de dire qu'elle allait venir s'asseoir tranquillement avec elle tandis que les jeunes gens s'amusaient.

Alors, le jour suivant, elle trouva plus opportun d'annoncer qu'elle allait préparer une soirée vraiment amusante, et organiser des mimes.

« Venez, Teviot, Ernest, vous tous, vous devez tous participer. »

« Qui, moi ? » dit le Colonel Beaufort, la regardant d'un air étonné depuis les profondeurs de son fauteuil, où il était très satisfait d'être assis aux côtés d'Eliza. « Ma chère Lady, vous pourriez tout aussi bien me demander d'aller casser des pierres pour la nouvelle route de Teviot, ce serait tout autant dans mes cordes, et peut-être moins dérangeant. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vécu l'année dernière à Kirwood Hall. J'y avais été invité, et j'avais été assez follement aimable pour y aller. Le premier soir, j'eus l'impression que quelque chose ne tournait pas rond – qu'il y avait quelque chose de sinistre dans les desseins de tous ces gens. Il y eut deux ou trois tentatives de jeux assommants, questions et réponses, qui obligeaient à se donner la peine de réfléchir, et des gages infiniment pénibles pour ceux qui avaient réfléchi de travers.. Bien, je supportai ces atrocités avec un ou deux sourires dédaigneux ; mais le soir suivant, je fus battu lorsque ce fut à moi de jouer, et je vous jure sur l'honneur, que moi, qui suis par nature pacifique et inoffensif, et qui n'avais jamais fait le moindre mal à aucun être humain dans cette maison, je fus pendant trois heures persécuté et obligé de mimer Lucius Junius Brutus, une institutrice de village, la patte arrière d'un caméopard, et une horloge en bois qui fait tic, tac. Tôt le matin suivant, je reprenais la forme du Colonel Beaufort dans sa voiture de voyage, mais je doute que ma santé se soit tout à fait remise de l'épreuve de Kirwood Hall. Non, pas de mimes, pour l'amour de Dieu. »

« Eh bien » dit Eliza, « j'espérais que vous n'y verriez pas d'objections. Je pense que cela peut être très amusant, et vous les interpréteriez si bien ; j'aimerais que Lady Portmore en organise. »

« Comme c'est étrange, que vous soyez toujours prête à vous amuser ! Je suis vraiment désolé d'avoir ruiné votre amusement pour ce soir. Que faire ? Lady Portmore va et vient si vite, qu'il serait vain pour moi d'essayer de la rattraper. Lui écrirai-je une note, lui demandant de faire ce qui doit être fait pour votre divertissement ? »

« Oh, non ! A vrai dire, rien ne me divertit mieux que d'écouter votre conversation. Veuillez continuer, et dites-m'en plus sur Kirwood Hall et ses mimes. »

Et ce fut par ce naïf et sincère intérêt pour sa conversation, et le plaisir évident qu'elle prenait en sa compagnie, que la candide et juvénile Eliza attira le blasé et languide Colonel Beaufort. La vérité simple et touchante était qu'elle était tombée amoureuse de lui,

d'une façon excessive, qui lui faisait oublier toute dignité. Si elle avait eu ne serait-ce qu'un an d'expérience dans le monde, elle aurait soigneusement dissimulé la préférence qu'elle ressentait, mais, en l'occurrence, elle trouvait seulement qu'il était très agréable, et elle était très heureuse lorsqu'il venait s'asseoir à ses côtés, et elle ne s'en cachait pas. C'était quelque chose de si nouveau, qu'Ernest en était flatté. Il n'y faisait pas tellement attention pour le moment, mais si le fauteuil qui était à côté d'elle était aussi confortable que tous les autres dans la pièce, alors il s'y laissait tomber de préférence. Peut-être même quand il y avait un coussin de moins.

Lady Portmore n'aimait guère la façon qu'il avait de passer ses soirées, et lorsque son plan concernant les mimes échoua, elle n'eut rien de plus pressant que d'essayer de déranger la bonne harmonie de la société. « Venez, Miss Douglas », dit-elle, bougeant les mains comme si elle jouait du piano, « N'aurons-nous pas de musique ce soir ? Je suis d'humeur à écouter quelques accords. »

« Je ne pense pas que Lady Teviot le souhaite » dit Eliza, qui alliait à un puissant désir de contredire Lady Portmore, un manque d'envie de bouger.

« Oh, Lady Teviot m'a laissé tout pouvoir pour ce soir. Je pense, Teviot, que votre femme a abdiqué, et est redevenue Helen Beaufort. Elle et son frère ont lu des lettres et chuchoté pendant la dernière demi-heure. Etes-vous exclu de leurs conseils ? »

« Lady Teviot n'a pas reçu de très bonnes nouvelles de sa sœur » dit-il froidement, « et Beaufort était naturellement impatient de voir les lettres. »

« Cher, je suis vraiment désolée, j'aurais aimé qu'ils me consultent, je suis une grande homéopathe, je crois bien que Helen aimerait nous voir tous partir, afin qu'elle puisse se rendre chez les Waldegrave, mais vraiment, nous avons réuni ici une telle assemblée, qu'il sera difficile de disperser nos forces. S'il vous plaît, qui est cet étranger qui joue au whist ? »

« Ne le connaissez-vous pas ? M. de la Grange ; il vient en Angleterre une fois l'an, et s' imagine être un Anglais parfaitement accompli pour ce qui est de la langue, des loisirs et des habitudes, mais sans la moindre aptitude ni pour l'une, ni pour les autres. L'hiver, il se rend dans n'importe quelle maison de campagne, quelle qu'elle soit, où il parvient à se faire inviter, sans aucune discrimination sur la société qu'il y fréquente. 'C'est cela' dit-il, 'la charmante vie de château', et entre cela et Melton, où il passe un mois misérable de pluies et de gel, il mène une existence qu'il imagine être la perfection. C'est un animal aimable, et je ne lui ai jamais refusé quinze jours de chasse. »

« Vous devez me le présenter ; je pense qu'il a entendu parler de moi, à Paris et à Londres, tous les étrangers me considèrent comme leur dame patronnesse, bien sûr. Mais

venez, le colloque de Helen touche à sa fin. Beaufort, venez ici, je suis tellement désolée que votre sœur soit souffrante, mais je veux que vous chantiez. Miss Douglas est têtue, mais Mary vous accompagnera. »

« Pardonnez-moi, Lady Portmore, mais je dois finir ce travail ce soir » dit Miss Forrester.

« Oh, absurde, seulement une chanson ! Venez, Beaufort. », mais, regardant autour d'elle, elle constata que Lord Beaufort avait disparu, et cette tentative échoua elle aussi, et la soirée joyeuse de Lady Portmore fut un plus cuisant échec encore que sa morne soirée.

CHAPITRE XXIII

“Mrs Douglas”, dit Lady Portmore, “je vais me permettre avec vous les libertés qu’on ne s’autorise qu’avec de vieux amis – mais j’ai l’impression de vous avoir connue toute ma vie, et je suis sur le point de vous dire quelque chose de très impertinent.”

Mrs Douglas hocha la tête, apparemment pour acquiescer à la dernière proposition.

“Cette chère petite Eliza que vous avez, je suis entichée d’elle; vraiment, je le suis. Je ne vous le dirais pas si je ne l’étais pas; mais si vous voulez mon avis, vous ne permettrez pas au Colonel Beaufort autant d’assiduité auprès d’elle.”

“Je crois qu’il me serait bien difficile de l’éviter”, dit Mrs Douglas, avec une rudesse calculée. “Le Colonel Beaufort semble avoir, comme la plupart des hommes, une fâcheuse tendance à agir à sa guise.”

“Oui, mais ma chère Mrs Douglas, je crains que votre Eliza si gaie, si innocente, et qui n’a pas conscience de tout ce à quoi peuvent encourager ses manières franches, ne s’imagine que les attentions d’Ernest signifient plus que ce qu’elles signifient réellement; je le connais si bien. C’est un amour, il a un bon cœur, mais c’est un homme assez dangereux. Il ne le fait pas exprès, mais il a toujours cet air de faire sa cour à toutes les femmes auxquelles il s’adresse.”

“Cela peut être plutôt lassant, et c’est sûrement incorrect”, dit Mrs Douglas; “mais cela ne peut être très dangereux. Ces séducteurs de pacotille n’attrapent jamais personne.”

“Eliza est si jeune”, continua Lady Portmore, qui avait un grand désir de ramener la conversation à elle, “et il suffit d’une petite attention pour tourner les jeunes têtes; et ce qui m’a décidée à vous mettre en garde, Mrs Douglas, c’est que je sais – bien sûr, cela reste absolument entre nous – mais il se trouve que je sais qu’Ernest est très attaché à une autre personne, un amour d’ailleurs sans espoir, mais c’est ainsi; il est très amoureux de – d’une femme mariée.”

“Quelle honte pour cette dame. Il est bien dommage qu’elle ne puisse le voir à l’œuvre maintenant”, répondit Mrs Douglas, conservant toute sa froideur. “Elle serait complètement mortifiée, et cela lui ferait le plus grand bien. Je n’ai aucune indulgence pour les femmes mariées et leurs amants.”

“Oh, mais vous m’avez mal comprise, chère Mrs Douglas; je ne voudrais pas que vous supposiez un seul instant que cette personne dont nous parlons a encouragé de la moindre façon l’amour d’Ernest.”

“C’est pourtant ce que je suppose, assurément, et ce que je continuerai à croire, Lady Portmore. Je ne parle pas du cas particulier du Colonel Beaufort. Je ne l’ai jamais

rencontré auparavant, et il me serait bien indifférent de ne plus jamais le rencontrer par la suite; mais je pars toujours du principe que quand un homme fait la cour à une femme mariée, cela est entièrement de sa faute à elle, et cela me donne d'elle la pire opinion possible.”

“Ma chère Mrs Douglas”, dit Lady Portmore, qui s'échauffait un peu dans la dispute, “je pense très sincèrement que votre sévérité est excessive. Je suis certaine de connaître quelques exemples de femmes mariées, entourées de nombreux admirateurs, et qui se sont pourtant conduites de la plus merveilleuse façon.”

“J'ose dire que vous avez raison.”, dit Mrs Douglas d'un air entendu. “J'en connais quelques exemplaires moi-même, des femmes tout à fait merveilleuses, que je ne peux pas souffrir.”

“Ah! Mais je voulais dire : de la manière la plus exemplaire. Par exemple, Mrs Douglas, il n'y a pas un an, je connaissais une personne, une femme mariée, très admirée (sa voix baissa d'un ton, par modestie), qui se savait follement aimée d'un homme qu'elle rencontrait constamment en société. Il était dans sa loge d'opéra tous les soirs, la retrouvait à toutes les soirées dans lesquelles elle se rendait, et passait la moitié de ses matinées chez elle. Elle voyait bien la folie de tout ceci, comprenait qu'on allait murmurer sur elle, et sans la moindre hésitation, sans égard pour l'inconfort et les problèmes que cela lui causerait, elle partit pour la Cornouaille, et passa là-bas une semaine entière, avec la vieille tante la plus ennuyeuse du monde. Cela eut pour effet de prouver à l'homme qu'il n'avait aucune chance, et il se retira immédiatement, affectant une passion pour quelqu'un d'autre. Alors, que dites-vous de cela ?”

“Eh bien, je pense qu'il n'y eut jamais rien d'à moitié aussi absurde. Si votre amie avait déserté sa loge d'opéra, envoyé des excuses à ses bals, et fait dire qu'elle n'était pas là pendant une semaine, la passion du gentleman se serait vite tarie; sans parler du fait que si elle était demeurée, dès le début, à la maison avec son mari et ses enfants, cette affaire n'aurait même pas commencé. Cette action théâtrale de se précipiter en Cornouaille a dû flatter la vanité de l'homme; cela a montré qu'elle était obligée d'aller au bout du monde pour s'en préserver. Non, à chaque fois que j'entends ces sornettes à propos de la position difficile d'une femme mariée avec ses amants, je sais exactement ce que je dois penser d'elle : je la considère comme une bonne-à-rien.”

“Vraiment, Mrs Douglas, je trouve que “bonne-à-rien” est un terme plutôt fort. Je dois dire que je n'irais pas aussi loin; “bonne-à-rien” est une curieuse expression quand on l'applique à une femme bien intentionnée.

“Mais, à quoi est-elle bonne, Lady Portmore ? Elle n’est pas une bonne épouse, ni probablement une bonne mère, et certainement pas une bonne chrétienne; ainsi pardonnez-moi de m’en tenir à mon expression : elle n’est bonne à rien.”

“Si vous viviez à Londres, vous penseriez différemment, Mrs Douglas – quoi qu’il en soit, nous ne nous disputerons pas, car, en fait, je suis exactement comme vous, l’une des personnes les plus strictes qui soient, extrêmement collet monté sur toutes les questions de principe; et, de plus, nous avons dévié de notre sujet initial. Je souhaitais simplement vous mettre en garde à propos d’Ernest. Il est exactement le genre d’hommes à qui je ne permettrais pas de témoigner d’attentions à ma propre fille.”

“J’ai oublié si vous aviez ou non des grandes filles ?” demanda Mrs Douglas, avec un innocent intérêt.

“Ma chère Mrs Douglas, cela fait à peine neuf ans que je suis mariée - ou dix au plus.”

“Vrai-ment !” dit Mrs Douglas, qu’une surprise emphatique avait figée. “Eh bien, je vous remercie, Lady Portmore, de me mettre en garde à propos du Colonel Beaufort, mais on doit tenter sa chance dans ces sortes d’affaires. Peut-être ne montrerait-il pas de préférence si marquée pour la société d’Eliza s’il y avait quelque chose d’autre pour l’amuser; mais Miss Forrester ne semble pas décidée à remarquer son existence; et Lady Teviot est si entourée par tous les autres gentlemen qu’elle n’a guère de temps à consacrer à son cousin. Ainsi, il ne reste que vous et moi, Lady Portmore, et il semblerait qu’il n’ait pas le moindre goût pour notre compagnie.”

Et, disant ces mots, Mrs Douglas, qui avait déplié ses canevas, et déroulé ses bouts de laine peignée, se saisit calmement de sa corbeille à ouvrage et s’en alla, laissant Lady Portmore en complète déconfiture après les nombreuses insinuations offensantes qu’elle avait cousues dans son discours final.

Lady Portmore était on ne peut plus abattue, dans cet état d’esprit amer où l’envie de commettre un petit méfait est une idée consolante. Elle avait à-demi envie de quitter St Mary’s, où sa vanité ne trouvait pas assez d’aliments ; mais sa confiance en son pouvoir sur Lord Teviot demeurait intacte, et son désir d’éprouver ce pouvoir était grandissant. De plus, elle ne pouvait pas partir maintenant, alors qu’on attendait un grand homme.

CHAPITRE XXIV

Mr. G. était ce qu'on appelle communément un grand homme. Aux avantages d'être Secrétaire d'Etat et Président de la Chambre des Communes, il ajoutait ceux d'être un brillant orateur, et un homme du monde très agréable. Il s'était proposé de se rendre à St. Mary, qui se trouvait à portée de la grande ville commerçante qu'il représentait, et dans laquelle Lord Teviot possédait de considérables propriétés. Il devait y avoir une réunion publique, et l'inauguration d'un nouveau pont, et le baptême d'un grand navire, et beaucoup de bons repas, et des conversations encore plus agréables, auxquels Mr. G. et Lord Teviot devaient assister.

Mr. G. avait été un ami d'enfance de Feu Lord Teviot, et la bonté qu'il avait reçue du père, il la rendait maintenant au fils. Il avait une haute opinion des talents de Lord Teviot, opinion qui était plus fondée sur ses qualités de perspicacité et de franchise, qu'il avait appris à connaître dans son intimité, que sur les deux ou trois discours réussis que le jeune homme avait pu faire à la Chambre des Lords. Mr. G. était impatient de pouvoir, grâce à l'excitation de la vie publique, le débarrasser de cette timidité et de cette sensibilité qui voilaient ses autres qualités.

« Venez, Teviot » dit Lord Beaufort au petit déjeuner, « Je vous parie ce que vous voulez que vous serez en poste avant trois mois. »

« Et que serai-je ? Clerc au Foreign Office ? Je ne vois pas d'autre possibilité. »

« Oh, ils vous ménageront des opportunités bien assez vite, si vous êtes partant. Ils peuvent envoyer le vieux Lisle en Inde, ou arranger une ambassade pour Chaffont. Vous y serez, d'une façon ou d'une autre, avant Noël. »

« Pas avant Noël, en tout cas. Personne n'a de temps à perdre pendant les vacances. »

« Combien drôle cela est ! » s'exclama La Grange. « Mais c'est une vérité qui tape que nous, en Angleterre, sommes si occupés de pourchasse et de sport, et avec la vie de château en hiver, que nous oublions totalement nos politiques. Je suis grand bonheur de penser que je vais rencontrer Mr G. dans la calme campagne. C'est un mien héros. Voyage-t-il seul, Mylord ? »

« Ah qui vient avec lui, Teviot ? »

« Seulement son secrétaire particulier, le fidèle Fisherwick. »

« Fisherwick ! » répéta le Colonel Stuart. « Par le ciel, je n'y crois pas. »

« Mais pourquoi, que savez-vous de mal à son propos, Colonel Stuart ? » dit Lady Teviot.

« Les Dieux fassent que je n'en sache pas plus sur lui que cet extraordinaire nom de famille, mais imaginez, voyager avec un si curieux spécimen ! Rester enfermé tout seul dans une voiture avec un dénommé Fisherwick ! Mon sang se glace à cette idée. »

« Fisherveke ! répéta La Grange avec son fort accent français. « C'est un difficile mot, mais je connais autrui qui a même nom – du moins, j'ai bonne connaissance d'une Mrs. Fisher, qui vit à Hampton Veke, alors je suppose qu'elle lui est relatée. Elle est très charmante, et fabriquée pour être peinte. Votre Seigneurie connaît-elle Mrs. Fisher ? » demanda-t-il à Lady Portmore.

« Oh, mon cher, non, je n'ai jamais entendu parler d'elle », répondit-elle sèchement. Elle commençait à penser que La Grange n'était pas digne d'une réponse aimable. « Mais, Teviot, pour en revenir à votre idée d'entrer dans les cabinets ministériels ; c'est ce que j'ai toujours désiré pour vous ; et je vais insister pour que G. fasse le nécessaire pour vous y faire entrer. Je puis vous promettre le soutien de Lord Portmore, il a une très bonne opinion de G. »

« Pauvre G. ! » murmura Ernest à sa cousine. « J'espère qu'elle n'en parlera pas à tout le monde, cela pourrait lui nuire dans l'estime que lui porte le public. »

« Et alors, Helen » continua Lady Portmore, « une fois que Teviot sera aux affaires, vous et moi devons nous efforcer d'être populaires, pour le bien de nos amis. Nos demeures doivent être grandes ouvertes pour ceux qui soutiennent le gouvernement. Je vous enverrai ma liste, et si je vous aide un peu, vous ferez de Teviot House une maison d'importance pour notre parti. »

« Je suis sûre » dit Helen en riant, « que je serais bien embarrassée de vous dire quel est mon parti, car pour l'instant, je suis très ignorante en matière de politique. Mais si Lord Teviot est aux affaires, je suppose que je deviendrai aussi passionnée que la plupart des gens. »

« Aimeriez-vous que j'entre dans un cabinet ministériel, ma chère ? » dit Lord Teviot, qui était heureux de l'aveu qu'il venait d'entendre.

« Oui, je pense bien ! Et pourtant – »

« Oh, oui, certainement vous aimeriez cela » l'interrompt Lady Portmore. « Tout le monde aime les distinctions, et vous comme les autres, Helen, et alors vous pourriez être utile à tous les Beaufort et Pelham à venir, ce qui serait un plaisir pour vous. »

« Je n'ai pas besoin de penser à eux ; Lord Teviot... »

« Non, Helen, et comme vous semblez si bien disposée à une vie politique, je suis désolé de vous dire que tout ceci n'est qu'une idée de Lady Portmore, et que G. n'a pas plus l'idée de m'offrir une place que je n'en ai de lui en demander une. »

« Je me demande » dit Lady Portmore, « Si rien d'autre n'est disponible, quelle ambassade étrangère vous pourriez avoir ? »

« Oh, non, pas une ambassade » dit Helen avec ardeur. « Je ne pourrais pas supporter de vivre à l'étranger, - et de quitter papa et maman », était-elle sur le point d'ajouter, mais pour une raison mal définie, elle s'arrêta et dit : « et de quitter l'Angleterre et ma demeure. »

« Non, je crois bien que je vous demanderais cela en vain » dit Lord Teviot froidement, car il avait parfaitement bien interprété la pause dans la phrase. « Je n'aurais pas une compagne bien enthousiaste dans mon exil. »

« Oh, vilaine fille ! » dit Lady Portmore, d'un ton affecté, « hésiter à suivre votre époux où qu'il aille – et un époux comme celui-ci, de plus. Je suis choquée par la dureté de votre cœur. »

« Je ne pense pas que la dureté du cœur d'Helen puisse être comparée à la dureté du vôtre », dit Mary Forrester. « Vous avez soudain envoyé Lord et Lady Teviot à l'étranger, sans le moindre avertissement. Je n'ai aucun doute sur le fait que Lord Teviot serait tout aussi triste de quitter ses amis que le serait Helen de quitter les siens. Et des amis comme ceux-ci, de plus ! » ajouta-t-elle en riant, en faisant du regard le tour de la table. « En hôtes polis qu'ils sont, ni lui ni Helen ne peuvent dire qu'ils pourraient se consoler l'un l'autre de nous avoir perdus. »

« Tout à fait exact » dit Ernest, qui voyait clair dans le jeu de Lady Portmore ; et « Très vrai » ajouta Lord Beaufort, qui était frappé par l'énergie et la chaleur de Miss Forrester. Mais le rouge qui envahit les joues de Mary, ainsi que la légère courbe de ses lèvres lorsqu'elle entendit qu'il l'approuvait, lui rappelèrent qu'il n'avait pas ici le privilège de donner son opinion. Depuis la malheureuse conversation dans la bibliothèque, ils n'avaient échangé aucun mot, pas même un regard ; elle semblait ne jamais le voir. Une fois ou deux il s'était presque retrouvé en position de la conduire au dîner, mais sans préméditation apparente, sans une ombre de reproche dans ses manières, elle était parvenue soit à pousser Eliza en avant, soit à poursuivre négligemment la conversation dans laquelle elle était engagée, pour qu'inévitablement, ce soit Sir C. Smith, ou Mr. Douglas, ou le Colonel Beaufort, qui lui offrent leur bras afin de la faire entrer. Il n'aimait pas beaucoup cela ; il aurait préféré une guerre ouverte, une tentative d'explication, ou une réplique assassine – mais elle ne daignait pas même exprimer son inimitié par des mots.

CHAPITRE XXV

Mr G. arriva, bien entendu, en retard pour dîner ; mais comme cela faisait plusieurs années qu'il n'avait pas vu de soupe ou de poisson dans leur état de chaleur idéal, selon les canons de la gastronomie, il fut très satisfait – prodigua les plus légères excuses possibles pour paraître au dîner dans sa tenue de voyage, et conserva, malgré tout, l'air d'un gentleman fort bien élevé.

Fisherwick avait une mine affreuse : il était, par ses habitudes sédentaires, hostile aux attelages ouverts, même par temps de chien, et l'après-midi avait été pluvieuse et brumeuse, de sorte qu'il était frigorifié au dernier degré ; et, lorsque l'air frais de la campagne soufflait sur son corps fourbu tout droit sorti de Downing Street, il se colorait toujours d'un jaune vif, teinté de bleu. Ses cheveux trouvaient le moyen d'amasser plus de poussière que ne l'exigeaient les lois ordinaires de la gravitation capillaire. Son foulard noir avait bruni, et pendait plus mollement que les cravates noires ordinaires ; son manteau était d'un marron douteux – et tout ceci le faisait ressembler à une bouteille d'encre vide. S'il avait pu prendre un déjeuner en route, et utiliser quelques litres d'eau savonneuse à son arrivée, il aurait été un Fisherwick tout à fait différent ; mais, tel qu'il était, il ressemblait réellement à un artilleur tout crotté, et, avant qu'il eut atteint la troisième coupe de champagne, il semblait aussi dépenaillé et embarrassé que pouvait l'être un secrétaire particulier du Cabinet du Ministre, né Fisherwick. Après la troisième coupe, toutefois, il sembla ressusciter, et reprit ses anciens usages d'amabilité officielle et de froideur courtoise, et ses petites plaisanteries sèches se remirent à couler, cachant sa discrétion incorruptible sous des dehors joueurs.

“Des nouvelles de l'étranger, Fisherwick ?” dit Sir Charles. “Je n'aime qu'à moitié les derniers comptes-rendus d'Espagne.”

“Ah, faites confiance à vos gentlemen de province pour ronchonner, et découvrir ce qui n'est pas plaisant; vous n'êtes jamais content.”

“Les derniers détails publiés ne sont pas de nature à contenter qui que ce soit. Avez-vous des nouvelles plus fraîches ?”

“Je ne sais pas à quelle date vous vous êtes arrêté.”

“Les dernières nouvelles étaient datées du 23, vous devez avoir reçu d'autres nouvelles depuis.”

“Sans doute, nous devrions en avoir reçu. En ce qui me concerne, je ne demande rien d'autre à l'Espagne qu'un verre de cet excellent sherry.”

“Est-ce que vous vous enquerrez des nouvelles d’Espagne ?” dit Mr G de l’autre bout de la table. “Rien ne pourrait être pire; nos amis sont en train de se replier, et, en réalité, les jeux sont faits.”

“Et voilà, Mr G. tout craché ! ” s’exclama Fisherwick en extase. “Je dis toujours que rien n’égale sa franchise et son courage. Je ne lui connais pas d’égal.”

“ Et à quelle heure êtes-vous partis ce matin ?”

“A sept heures; il est toujours prêt, vous savez.”

“Cela a dû être pour vous bien glacial, ce matin, lorsque vous êtes partis dans la pluie et le brouillard à cette heure ?”

“Il n’a jamais froid”, dit Fisherwick, tout transi et souffreteux; “il a dit que c’était une matinée aussi belle qu’on pouvait l’espérer. Il a l’esprit le plus chaleureux, et une maîtrise de lui-même inégalable. Que pensez-vous qu’il fit à la dernière étape ? Il a dormi comme une souche, bien que je lui eusse fait part, quand nous avons changé de chevaux, de mes craintes d’être en retard pour le dîner. “Nous sommes toujours en retard, mon cher Fish”, m’a-t-il répondu, et il s’est rendormi avec le plus grand sang-froid. Il est d’une équanimité incroyable.”

“Il a l’air en forme”, dit Lord Beaufort, “compte tenu de l’ennui que la session a dû représenter.”

“N’est-ce pas? Dit Fisherwick, triomphal. “Je suis excessivement content que votre seigneurie l’ait remarqué; car c’est tout à fait remarquable. Je ne l’ai jamais vu en meilleure forme”, et ses bons yeux poussiéreux s’emplirent de larmes, car sa dévotion envers son chef était aussi authentique qu’il le disait, et il prenait toujours de façon très personnelle les commentaires, qu’ils fussent élogieux ou critiques, qui étaient faits au sujet de Mr G. Ainsi, que Mr G. parût en forme lui donnait, à lui, une réelle énergie.

Lady Portmore n’était pas contente de sa place au dîner. Elle était assise à côté de Lord Teviot, et comme la place auprès d’Helen avait été réservée pour Mr G, elle se trouvait aussi éloignée que possible du grand homme de pouvoir; et à sa grande surprise, elle vit que Helen et Mr G. bavardaient et riaient avec toute l’aisance d’une longue familiarité. Une fois ou deux elle essaya de s’immiscer dans leur conversation, mais la distance était trop grande, et ses remarques pétillantes se perdirent dans le flot des entrées, avant d’atteindre le bout de la table.

“Comme mon ami G. a l’air intelligent”, dit-elle à Lord Teviot. “Quel front il a ! Si je le rencontrais sans savoir qui il est, je dirais tout de suite : cela doit être un homme intelligent!”

“C’est bien dommage”, dit Mrs Douglas, qui était assise de l’autre côté de Lord Teviot, “mais je ne peux pas du tout vous suivre sur ce terrain. Je n’ai jamais été aussi déçue de ma vie par les apparences de quelqu’un; il est presque chauve, et les cheveux qui lui restent sont gris – il fait au moins dix ans de plus que ce à quoi je m’attendais - sans compter qu’il est très commun. Mais c’est toujours ainsi. Je n’ai encore jamais rencontré quelqu’un dont tout le monde chante les louanges, qui ne me semble pas, à moi, particulièrement banal.”

“Attendez de l’entendre parler”, dit Lord Teviot. “Peut-être qu’alors vous nous accorderez qu’il est plutôt au-dessus du commun.”

“Oui, dit Lady Portmore, vous verrez ce soir, il est sans doute plus à l’aise avec moi qu’avec toute autre personne, et je l’amènerai à parler de sujets qui l’intéressent : vous serez frappée de son talent.”

“Pour le moment, je suis plutôt frappée par ses dents. Mon dieu, est-ce qu’il rit toujours autant ? chez des hommes du commun, cette façon de rire sans cesse pourrait être considérée comme une marque d’idiotie.

“Peut-être que G. s’avérera être un idiot, à la fin”, dit Lord Teviot.

“ Oh non! Interrompt Lady Portmore, qui n’avait pas en elle le moindre principe d’humour, “vous pouvez me croire, G. n’est pas un idiot. J’en réponds, je le connais depuis une éternité, et je puis m’aventurer à dire que c’est un homme tout à fait hors pair.”

“Eh bien, dans ce cas, son rire ne prouve rien d’autre que le fait que Lady Teviot l’amuse; car ils sont certainement très gais au bout de la table.”

“Oui, ils font un vrai raffut”, dit Lady Portmore avec dépit. “Mais, mon cher Teviot”, ajouta-t-elle, en baissant la voix, “cela vous montre à quel point j’avais raison, quand je vous avais dit que Helen avait besoin d’une société mélangée pour être de bonne humeur. Remplissez seulement votre maison, et elle sera heureuse; et, peut-être, quand elle sera un peu plus âgée et plus sage, se contentera-t-elle d’une vie plus domestique.”

Et elle le laissa là, avec cet os à ronger, tandis qu’elle obéissait au signal de Helen qui l’invitait à se retirer.

CHAPITRE XXVI

« Ne trouvez-vous pas que Reginald Stuart est très morose ? » dit Lady Portmore. Elle s'attardait à la table du petit déjeuner ; les autres dames venaient de se retirer, et Lord Teviot et Stuart étaient sortis chasser.

« Oui, je le crois bien » dit Ernest, « vraiment morose, et très à court d'argent, je le suspecte ; la vieille histoire des causes et des effets. »

« Pauvre diable ! » continua Lady Portmore, « c'est un cas bien malheureux, car je ne crois pas que Lord Weybridge, son frère mou et fatigant, l'aidera. Entre nous, en fait, je n'aime pas Lord Weybridge ; il est si hypocrite, il prétend toujours être en bons termes avec notre ami Reginald, et pourtant il le laisse aller son chemin, avec ses horribles ennuis d'argent. »

« Il a déjà payé ses dettes une fois, vous savez, 16.000 livres. »

« Oui, mais c'était il y a des années de cela, quand Stuart était si jeune qu'il ne savait pas ce qu'il dépensait. Je l'ai entendu dire deux fois que la façon dont il avait dépensé cet argent restait pour lui un mystère complet. Mais maintenant qu'il est plus âgé et plus sage, je suis certaine que si Lord Weybridge payait tout ce qu'il doit, et lui donnait de quoi vivre raisonnablement, il serait très sérieux. »

« Weybridge a six garçons à lui, vous devez y penser » dit Lord Beaufort.

« Allons, mon cher Beaufort, ne vous mettez pas vous aussi à dénigrer le pauvre Stuart ; vous ne pouvez avoir aucune idée de sa position. Vous voilà, fils unique, avec une confortable pension, et Lord Eskdale prêt à payer vos dettes à tout moment. »

« Vraiment ? Je suis charmé de l'entendre, mais je vous prie d'observer qu'il n'a pas eu à payer pour moi 16.000 livres, pas même 1.600. Et je ne dénigre pas Stuart autrement qu'en faisant remarquer que Lord Weybridge doit pourvoir aux besoins de ses six garçons.

»

« Quoi, ces bébés ? Mais le plus vieux n'a pas huit ans ; ils ne peuvent pas lui coûter plus que quelques yards de tissu pour leurs vêtements. On habille et on nourrit les enfants pour rien de nos jours, et tout ce que je lui demande, c'est de relancer Stuart dans le monde, et alors il pourra économiser pour ses enfants, et tout sera parfait. »

« J'espère » dit La Grange, « que Colonel Stuart n'a pas trop beaucoup dettes. Il a un cheval qui va courir à Doncaster, et il a pris une maison à Melton. »

« Oui, un simple cottage. Je sais qu'il a laissé la grande maison qu'il avait l'année dernière sans un murmure, et quant à son cheval à Doncaster, il m'a dit lui-même qu'il était lassé

des courses de chevaux, mais qu'il pensait qu'il était de son absolu devoir d'essayer de récupérer un peu d'argent à Doncaster. »

« Ah, alors il fait courir ce cheval pour ses affaires, comme un avocat monnayerait sa plaidoirie »

« Tout à fait, c'est ainsi qu'il voit les choses. Et pour tout le reste, je n'ai jamais vu une créature moins égoïste. Je sais qu'il n'est venu ici qu'avec une seule paire de chevaux ; il s'est retiré d'un club, sinon de plusieurs, et à part ses chevaux de course, il ne garde rien d'autre que son cabriolet. »

« Ah, ce cabriolet » dit Mr. G. ; « alors, voilà un mystère que je vous demanderai de résoudre pour moi, Lady Portmore. Il y a environ soixante clerks dans mon bureau, la plupart fils cadets de bonne famille, avec une pension de deux ou trois cents livres par an, mais en travaillant huit heures par jour, ils en gagnent une autre centaine. Et pourtant les deux tiers de ces jeunes gens conservent un cab avec un grand cheval et un petit groom. Je ne sais pas ce que cela coûte, car je ne me suis jamais quant à moi-même permis un tel luxe, mais je présume qu'à peu près la moitié de leur revenu est absorbé par ces bêtises. »

« Mais que faire ? Londres est si vaste ! »

« Oui » dit La Grange. « C'est si immense grandeur. Et sans un cab comment pouvoir faire ? Supposez vous-même avec une visite à fabriquer à l'autre côté de Portland Place, comment vous y rendrez-vous depuis les Travellers ? »

« Par Regent Street » dit Mr. G. en souriant.

« Mais comment ? Je vous demande un millier de pardons. »

« A pied. »

« Oh, impossible », dit Lady Portmore, « N'importe quel jeune homme de notre époque en mourrait s'il se risquait à entreprendre une telle marche. Cela doit faire au moins quatre miles, ou deux, ou en tout cas une immense distance. Non, je dirais qu'un cab est certes une extravagance, mais quant à moi je pense que c'est une nécessité absolue. »

« Oui » dit Lord Beaufort, « Je ne vois pas ce qu'un homme peut faire à Londres sans un cab. »

« Non, dit Ernest, je suis assez d'accord avec vous, c'est aussi indispensable qu'un manteau. »

« Exactement tout à fait » dit La Grange.

« J'en suis tout à fait convaincu au vu de votre unanimité » répondit Mr. G. « Je suis simplement heureux d'être né avant que cette fatale obligation des cabriolets ait été

inventée, et d'être capable de marcher tous les jours depuis Grosvenor Square jusqu'à Downing Street, et retour. »

« Mais s'il pleut ? »

« Je mets mon pardessus, et je prends mon parapluie. Et ce qui est curieux, c'est que je suis généralement accompagné par un homme de ma condition, et qu'à chaque carrefour, nous soyons soit éclaboussés, soit à moitié écrasés par une tribu de jeunes gens qui nous adressent des saluts depuis l'une de ces boîtes à marionnettes roulantes. Toutefois, si c'est nécessaire, je n'en dis pas plus, mais je ne suis pas surpris d'entendre dire que tant de jeunes gens croulent sous les dettes. » Et ce disant, il retourna vers ses dossiers et son Fisherwick.

« C'est certainement triste, et G. a peut-être partiellement raison » dit Lady Portmore.

« Mais dans le cas de Stuart son cabriolet est en fait une mesure d'économie ; car il a vendu ses magnifiques chevaux de carosse pour prendre le cabriolet à la place. Je dois répéter que je pense qu'il est dans une situation vraiment pitoyable. Il est prêt à se soumettre à n'importe quelle sorte de privation, mais, comme il dit, à quoi cela sert-il d'essayer, si sa famille ne l'aide pas ? »

« Je pensais que sa mère était très généreuse avec lui. »

« Oui, elle lui assure une sorte de pension, mais elle ne fait pas tout ce qu'on pourrait attendre d'elle. Et c'est là que je trouve que sa famille est tant à blâmer : ils ne l'aident que dans une certaine mesure. Et, comme il le dit, cela le met dans une fausse position ; il acquiert la réputation de voir ses dettes payées encore et encore, et pourtant il n'a jamais la joie de se sentir encouragé à vivre économiquement. Non, mon cœur saigne quand je vois tous ces Weybridge égoïstes, et Stuart qui n'est plus que l'ombre de lui-même. »

« Votre amie Miss Forrester » dit Lord Beaufort, « n'a-t-elle pas quelque responsabilité dans la déprime de Stuart ? »

« Si vous voulez dire qu'il se soucie d'elle » dit Lady Portmore, « c'est ce qu'il n'a jamais fait et ne fera jamais, à mon avis ; mais il fut un temps où il avait certainement de bonnes raisons d'espérer qu'elle l'épouserait, et c'est un grand malheur qu'elle ne l'ait pas fait. »

« Elle l'a éconduit de la manière la plus froide lorsqu'elle a hérité de cette fortune, n'est-ce pas ? » dit Lord Beaufort.

« Ne feriez-vous pas mieux fait de regarder derrière cet écran avant de continuer, Beaufort ? » chuchota Ernest.

« Fi ! Absurde » dit-il, mais il sursauta sur sa chaise tandis qu'il parlait, car, appuyée contre la porte du jardin d'hiver, où elle était allée ramasser des fleurs avec Eliza, se tenait Mary Forrester, et le faible espoir qu'il pouvait encore entretenir de n'avoir pas été entendu

s'évanouit lorsqu'il vit de quel pas décidé elle marcha droit à leur table, pour s'adresser à lui :

« C'est la seconde fois, Lord Beaufort, que par hasard je vous entends m'accuser de la plus odieuse conduite envers le Colonel Stuart. » Elle s'arrêta, apparemment vaincue par la violence de son émotion ; son visage était pâle, mais de chaudes larmes de honte et de colère pouvaient se voir au coin de ses yeux ardents. Après un moment de pause, que personne n'osa interrompre, à part La Grange, qui lui avança poliment d'un demi-pied un fauteuil, elle se passa rapidement les mains sur le visage, et reprit, d'un ton plus maîtrisé : « Mais c'est là une folie. Je parle comme si j'étais en colère, et peut-être était-ce le cas, il y a une minute. En tout cas, il est évident que je ne suis pas suffisamment calme, pas assez à mon aise pour offrir une bonne défense contre vos accusations. Mais Lady Portmore a déjà été témoin que je n'avais jamais été l'objet des affections de l'ami de Lord Beaufort, et si Lord Beaufort veut bien se donner la peine de demander à sa sœur comment et quand je pris conscience de ce fait, elle a ma permission de tout lui dire. Je pense qu'elle pourra me disculper du crime d'avoir éconduit le Colonel Stuart. »

« Je suis sûr » dit Lord Beaufort – « Je suis certain – c'est-à-dire, je n'ai aucun droit de le demander à Helen. »

« Peut-être en effet » dit-elle d'un ton vaincu. « Mais je vous le demande comme une faveur. Vous avez seulement entendu et répété les affirmations de votre ami. Ecoutez ce que mon amie à moi, et Helen est ma véritable et meilleure amie, a à dire sur moi. Peut-être trouverez-vous toujours que je suis à blâmer, mais je pense que vos persécutions » et elle eut un demi-sourire, « ne seront plus aussi constantes qu'elles me semblent l'être maintenant. » A nouveau, il y eut une brève pause, elle posa les deux mains sur la table pour se soutenir, car elle tremblait d'émotion, puis elle ajouta : « J'ai honte d'en dire tant sur moi-même, mais la fortune qui est supposée m'avoir influencée n'existe pas ; je veux dire, que je ne suis pas l'héritière que semble voir en moi Lord Beaufort. La fortune n'est pas à moi – j'aimerais que tout le monde le sache. Et maintenant, Eliza, allons-y. » Et leur retraite fut si rapide, que personne n'eut le temps de dire un mot avant qu'elles ne soient tout à fait dans la pièce voisine, et Eliza avait entouré de ses bras le cou de son amie, et donné libre cours aux sanglots qu'elle avait refoulés pendant toute la scène, et elle dit : « Ne faites pas attention à eux, chère Miss Forrester, ce n'est que de la méchanceté gratuite, et au final, ce sont eux qui en sont sortis perdants. »

Et c'était bien le cas : jamais on ne vit un groupe de personnes aussi déconfit. A part La Grange, qui se trouvait chanceux d'avoir pu être témoin d'une telle scène ; c'était un incident jamais vu dans son expérience anglaise, et il était seulement impatient de pouvoir

s'éclipser, et de pouvoir écrire avant d'avoir oublié « les expressions idiomatiques » de Miss Forrester. Lord Beaufort était totalement décontenancé ; et même Lady Portmore était ennuyée, car bien qu'elle sût qu'elle ne pouvait jamais être dans son tort, elle pensait qu'elle aurait pu faire meilleure figure en prenant le parti de Mary d'une façon plus décidée ; mais elle fut la première à parler. « Eh bien, voilà qui est très malheureux. »

« Très » dit Ernest.

« Fichtrement malheureux » dit La Grange, qui était très lettré pour tout ce qui concernait les jurons anglais les plus vulgaires.

« Je déteste cette sorte de chose » dit Lady Portmore, « Parce que, bien que je n'aie rien dit, Mary pourrait penser que j'ai dit quelque chose à son sujet, et ce serait très ennuyeux. »

« Allez, Beaufort, parle » dit Ernest, lui tapotant l'épaule.

« Je ne puis » dit Lord Beaufort, se levant et appuyant sa tête contre le manteau de la cheminée. « C'est une mauvaise affaire. »

« Sans aucun doute » dit Lady Portmore, « et ces sortes de scènes vous enlèvent toute présence d'esprit, sinon j'aurais tout expliqué à Mary immédiatement. »

« C'était vraiment bien pourtant » ajouta La Grange, « Miss Forrester ressemblait à Giuditta Pasta, dans Médée, au grand moment où elle dit : 'regardez' ».

« Ne pouvez-vous le renvoyer ? » murmura Lord Beaufort à Lady Portmore.

« M. La Grange, si vous souhaitez aller chasser aujourd'hui, je vois les palefreniers là-bas sur la pelouse. »

« Ah ! Je vois, Lady Portmore, vous pensez ma pièce, je veux dire ma chambre, mieux que ma compagnie, comme nous disons en Angleterre, et je crois que je vais vous déranger si je demeure. Milord, ne soyez pas désolé, quand Miss Forster y pensera une fois à nouveau, elle pensera que c'est une bêtise de quereller pour quelques petits mots », et avec un rire de contentement au vu de la perfection de sa vulgarité anglaise, qui s'harmonisait mal avec les sentiments de ses auditeurs, La Grange s'éloigna.

« Je suis heureuse qu'il soit parti » dit Lady Portmore. « Fermez la porte, Ernest, de peur qu'il ne puisse m'entendre dire à quel point le je trouve détestable, et maintenant, qu'allons-nous faire ? »

« Nous en avons fait assez pour ce matin » dit Ernest.

« Mais que voulait vraiment dire Mary par 'seconde fois' ? »

« Beaufort l'a fait bénéficier de son opinion une fois déjà, dans la bibliothèque, alors qu'elle était dans la galerie. »

« Non, vraiment ? Vraiment, c'est imprudent, mon cher Beaufort, et ce qui me désole moi particulièrement, c'est que Mary soit arrivée juste à ce moment-là. Si elle avait attendu un instant, j'allais dire que ces fiançailles, ou cet attachement, ou quoi que ce soit, était terminé quinze jours avant que Mary n'entende parler de cette fortune, et qu'elle a abandonné Stuart lorsqu'elle a entendu parler de cette malheureuse Mrs. Neville. En fait, je pense que Mrs. Neville lui a envoyé certaines des lettres de Stuart, ou qu'elle lui a écrit, ou quelque chose comme ça. »

« Vous auriez dû me le dire plus tôt, Lady Portmore, et alors je n'aurais pas dit ce que j'ai dit. »

« Comment pouvais-je savoir que vous n'étiez pas au courant ? Je pense vraiment, Beaufort, que les torts sont entièrement de votre côté, et vous ne devez pas essayer de les rejeter sur moi. D'ailleurs, je serais bien la dernière personne au monde à dire quoi que ce soit au sujet de Mary, dont je suis certaine qu'elle m'aime plus que quiconque sur la terre, même si elle appelle Helen sa meilleure amie, mais à ce moment, elle était en colère. C'est que je l'ai amenée ici, voyez-vous, dans ma propre voiture. »

« Bien mal vous en a pris » dit Ernest, « vu comme les choses ont tourné. »

« Ne plaisantez pas à ce sujet, Ernest » dit Lord Beaufort, « car je suis profondément contrarié. Elle a raison. Cela ressemble à de la persécution, comme elle l'a dit. »

« Elle est venue au-devant de nous très vaillamment » dit Ernest. « Je ne soupçonnais pas qu'elle eût autant de cran. Nous nous sommes montrés sous notre jour le plus mesquin, si vous voulez mon avis. »

« Quant à cela » dit lady Portmore, « Je dois dire que je n'ai pas été le moins du monde affectée. »

« Ma chère Lady, j'aurais aimé que vous pussiez vous voir, un tel air de culpabilité ! Je m'attendais à vous voir vous évanouir. »

« Absurde, Ernest, et pourquoi cela ? Je prenais le parti de Mary, du moins, j'aurais dû le faire, dans la minute qui suivait, mais de peur qu'il n'y ait une confusion, je vais aller la rejoindre, et lui expliquer que j'étais tout à fait innocente durant toute cette conversation. »

« Et je vais aller voir Helen » dit Lord Beaufort.

« Et je vais partir à la recherche de ma chère petite Miss Douglas » dit Ernest. « Elle me semblait abasourdie par cette soudaine tempête. Le regard horrifié de l'amie de Miss Forrester m'a empêché de concentrer mon attention sur les principaux protagonistes. J'aimerais entendre ce qu'elle pense de tout cela. »

« Vous finirez réellement par vous persuader que vous vous souciez de cette fille Douglas si vous poussez la plaisanterie plus loin » dit Lady Portmore vexée. « Beaufort, je vous conseille d'attendre un peu, ou vous trouverez Mary avec votre sœur. »

« Peu m'importe. La rencontre sera embarrassante, de toute façon, et mieux vaut la provoquer au moment où je me sens disposé à faire preuve d'humilité. » Et il partit.

« Il n'est pas juste qu'il la voie le premier » dit Lady Portmore, « alors je vais aller sans sa chambre, voir si elle s'y trouve. »

« Et lorsque vous vous serez tous deux excusés pour en avoir trop dit » dit Ernest, « pourrez-vous ajouter que moi, fidèle à ma louable habitude, je n'ai rien dit du tout. »

CHAPITRE XXVII

Lord Beaufort attendit un moment dans la chambre de sa sœur avant de la voir arriver. Elle avait été avec Mary, qui lui avait conté l'incident du matin : elle se préparait donc à pacifier, expliquer, aplanir, et concilier, jusqu'à ce que tout soit à nouveau paisible. Tel est le fardeau quotidien de la maîtresse d'une vaste maison de campagne. Aucune blanchisseuse repassant les plis les plus rebelles; aucun charpentier aplanissant la planche la plus mal équarrie; aucun jardinier ratissant le sol le plus pierreux, ne rencontre la moitié seulement des difficultés que la maîtresse de maison a pour aplanir la surface de sa petite société mélangée. On ne lui en demande pas plus. Ils peuvent tous se montrer haineux, envieux, se jalouser les uns les autres; ils peuvent dire toutes les horreurs qu'ils veulent, et accomplir les pires méfaits, mais "l'effet d'ensemble", comme les peintres l'appelleraient, doit refléter l'harmonie; et celle-ci ne peut être obtenue que par le tact de l'hôtesse.

Une explosion comme celle de ce matin était une nouveauté très inhabituelle; et Helen devait régler cela avant que les protagonistes ne se rencontrent au diner. Elle trouva Lord Beaufort très désireux de faire tout ce qui était en son pouvoir pour apaiser le ressentiment de Miss Forrester : son appel à Helen l'avait touché, et comme il détestait voir une femme en larmes, la lutte de la jeune fille pour garder contenance avait excité à la fois son admiration et sa gratitude. Et quand il eut entendu toute son histoire, il trouva une raison supplémentaire pour regretter ce qu'il avait dit. Mary avait reçu les attentions du Colonel Stuart avec plaisir pendant la période où elle le croyait attaché à elle, et jusqu'à ce qu'elle eut reçu la visite d'une Mrs Neville, qui avait elle-même une bonne raison de présumer qu'elle était l'objet de la préférence du Colonel Stuart. Acculée au désespoir par la nouvelle du mariage de ce dernier avec Miss Forrester, Mrs Neville avait adopté l'expédient décisif de faire de sa rivale sa confidente. Elle lui raconta son histoire, et produisit les preuves matérielles, sous la forme de lettres du Colonel Stuart, et elle pleura sur ces lettres, et sur sa propre faute, et sur le manque de foi du Colonel, et sur les torts de Mr Neville; et dans la folie de sa passion et de sa jalousie, elle alla jusqu'à ternir sa propre réputation, son orgueil, sa délicatesse, tout, afin de prouver que l'homme qu'elle aimait était un scélérat. Elle réussit dans son entreprise, si tant est que le fait de contrecarrer le Colonel Stuart dans son espérance d'épouser Mary puisse être appelé une réussite. Elle ne s'était peut-être pas demandé si briser les plus chers rêves du Colonel était une méthode efficace pour regagner ses affections.

Miss Forrester se refusa à poursuivre ses relations avec le Colonel Stuart, et quand il la pressa de s'expliquer du changement survenu dans ses manières, elle avoua franchement qu'elle était au courant de son absence de principes, du fait qu'il avait séduit Mrs Neville, et du peu de cœur dont il avait fait preuve en l'abandonnant. Il se mit dans une rage violente contre Mrs Neville, et finit par être à peine moins furieux envers Miss Forrester. Deux semaines plus tard, quand elle devint une riche héritière, sa colère se tourna contre lui-même, pour la façon dont il avait rendu la querelle irrémédiable avec elle, et pour sauver au moins sa réputation, il modifia la date de leur rupture, et laissa ses amis croire que Miss Forrester l'avait rejeté à cause de sa récente fortune. Tout ceci, Helen le répéta à Lord Beaufort, et sa connaissance de tous les protagonistes lui donna l'intime conviction que cette histoire était vraie.

“Mais pourquoi dit-elle que cette fortune n'est pas à elle maintenant ?”

“C'est là un point qu'elle ne veut pas expliquer, mais elle tient à ce qu'il soit entendu qu'elle n'est pas une héritière; et elle craint que ce ne soit un malentendu sur ce sujet qui ait induit le Colonel à la suivre jusqu'ici. Il avait toujours été supposé que la fortune que la vieille Mrs Forrester lui avait laissée serait partagée entre elle et ses deux frères : l'un est aux Antilles avec sa femme, et l'autre est en mer. A cause de certains détails du testament, dans lesquels il ne vaut pas la peine de rentrer, elle s'est convaincue que les prétentions de ses frères sont aussi valables que les siennes; du moins, c'est ce qu'elle choisit de dire, et comme elle a atteint sa majorité il y a deux mois, elle leur a écrit, en leur donnant à chacun un tiers de la fortune. Je ne connais pas la somme exacte, mais je crois qu'elle aura pratiquement 30 000 livres pour elle, ce qui, selon elle, est largement suffisant.”

“A-t-elle véritablement l'intention d'en abandonner 60 000 ? Eh bien, quelle noble créature; je suis dans l'humeur, à présent, de la créditer de toutes les vertus possibles, mais je préférerais ne pas la revoir. Ne pouvez-vous, très chère Nell, lui présenter de ma part mes plus plates excuses, et couronner le tout en disant que je ne veux pas lui imposer ma présence, et que je suis parti à Londres pour l'en délivrer ?”

“Oh, non, cher Beaufort, vous ne voulez pas sérieusement partir ? Ce serait trop absurde.”

“Mais c'est la meilleure chose à faire. J'aurai l'air si stupide quand je la verrai; et il y a cet imbécile de La Grange, pour faire ses remarques sur nous, truffées de fautes, et, comme je l'ai déjà dit, je pense qu'elle déteste l'idée-même de ma présence.”

“Mais non, voyons, Elle ne vous déteste pas. Peut-être qu'en ce moment même, elle ne vous aime pas beaucoup, mais ce sera vite oublié. Elle m'attend, présentement, dans mon jardin, où elle s'est réfugiée pour échapper à la pauvre chère Lady Portmore.”

“Ah, mais tout ceci est plus qu'à moitié de la faute de Lady Portmore. Elle s'assied à la table du petit déjeuner pour médire pendant une heure; et je ne sais pas pourquoi, les gens sont toujours de mauvaise humeur à cette heure de la journée - ils répandent leur bile; et ces coquetiers vides et ces assiettes sales entendent raconter bien des scandales – et Lady Portmore adore dénigrer ses chers amis.”

“Eh bien, peu importe, maintenant. Venez avec moi au jardin, et présentez vous-même vos excuses.”

“Oh non, pas avec vous, Nell ! Je ne pourrai pas articuler un mot si vous êtes à côté.”

“Alors allez-y sans moi.”

“Mais c'est encore mille fois pire. Non, tout ceci est inextricable, au-delà de toute réconciliation, et ma seule option est de m'en aller.”

“Mais c'est si dur pour moi !” dit Helen, avec des larmes dans les yeux. « Vous devez rester, mon cher”, et elle se pencha pour l'embrasser sur le front.

A cet instant, Lord Teviot entra, mais, voyant qu'il dérangeait une conversation très animée, il fit demi-tour.

“Oh, venez Teviot, entrez !”

“Je reviens plus tard, si vous êtes occupés”.

“Non, je ne suis pas occupée, mais Beaufort insiste pour partir aujourd'hui, et il m'est impossible de le laisser faire. Beaufort, puis-je raconter à Teviot toute l'histoire ?”

“Certainement, ma chère, si cela vous plaît de répéter une affaire aussi stupide.”

“Si c'est un secret de famille, je peux dompter ma curiosité. Je ne savais pas du tout que vous vous étiez retirés au sujet d'une mystérieuse histoire, et si je l'avais su, je ne vous aurais pas interrompus.”

“Mais il ne s'agit pas d'un secret”, dit Helen; et elle lui raconta tout ce qui s'était passé, ce qui le plongea dans une telle crise d'hilarité que Beaufort commença à penser que cette affaire n'était peut-être pas aussi sérieuse que ce qu'il avait supposé.

“Alors, vous lui conseillez de rester?” demanda Helen.

“A sa place, je partirais, mais -”

“Ah, vous voyez Helen, vous entendez ce que dit Teviot !”

“Vous ne m'avez pas laissé finir ma phrase”, dit Lord Teviot. “J'allais ajouter que vous ne pouvez absolument pas partir aujourd'hui, parce que vous avez promis de dîner avec le

maire de N_ demain soir, et votre défection serait un affront envers lui, envers G., envers moi, etc.”

“Mais oui, c’est évident”, dit Helen. “Vive le maire de N_____ ! Et maintenant, Beaufort, je vais vous expliquer comment cela va se passer. Mary et moi, nous ferons une promenade à cheval avec Ernest, et vous allez vous joindre à nous par hasard, et vous réconcilier pendant que Ernest et moi nous partirons les premiers au galop; et puis vous nous rejoindrez. Vous et Mary, bien sûr, vous vous détesterez pour le reste de vos vies, mais cela ne fait rien. Ainsi, tout est réglé. Vous allez conduire Lady Portmore, n’est-ce pas, Teviot ?”

“Bien sûr”, répondit-il, bien qu’il fût un peu agacé que Helen le tînt pour assuré.

“Et les Douglas vont faire une visite dans le voisinage. Mr G. pourrait venir avec nous pour la promenade à cheval, s’il le souhaite; il ne verra jamais les petits traités de paix qui seront signés sous ses yeux. Les autres vont faire du tir, je crois. Mais il y a ce pauvre Mr Fisherwick, nous devrions vraiment faire quelque chose pour lui.”

“Il va très bien ; il y a eu des dépêches à la fois de Lisbonne et de Madrid; c’est assez pour le satisfaire pleinement jusqu’à l’heure du diner.”

“Alors, c’est parfait, tout le monde a de quoi faire”, dit-elle, et elle partit auprès de Mary.

Tout se déroula comme prévu. Ceux qui devaient partir à cheval, partirent. Lord Beaufort les surprit par une embuscade ingénieuse derrière le mur des écuries; il dit à Mary qu’il s’était mépris et avait eu les plus grands torts dans ce qu’il avait dit, et qu’il était profondément désolé qu’elle l’eût entendu. Mary fut entièrement d’accord sur ces deux points, et promit de ne plus y penser, ce qui était un peu présomptueux. Il la supplia de lui pardonner, pour l’amour de Helen, et espérait qu’elle accepterait de lui serrer la main en signe d’amitié. Elle suggéra que leur poignée de mains pourrait mettre à rude épreuve les nerfs des grooms qui montaient à cheval juste derrière eux, mais elle lui offrit son pardon de bon cœur; puis elle réussit à donner à Selim un très léger coup de cravache, moyen qui se révéla efficace pour semer le reste de la compagnie, et ainsi, l’affaire fut close, non sans un surcroît d’antipathie pour elle, et des souvenirs irritants pour lui.

Lady Portmore avait déjà vu Mary, et lui avait déjà prouvé qu’elle ne possédait pas de meilleure amie qu’elle-même; que lorsqu’elle avait dit que Mary était sans cœur, elle voulait en fait dire exactement le contraire, etc. La Grange laissa fuser quelques moqueries mal à propos quand ils se rencontrèrent au diner, et qui furent méprisées par tous, et la seule personne qui réussit à éprouver un plaisir sans mélange de cette circonstance fut Mrs Douglas. Eliza lui raconta toute l’histoire, dont elle fut charmée, car elle lui permettait de taper un peu sur tous les protagonistes. Elle espérait que cela

guérirait Lady Portmore de cette habitude excessivement inappropriée de s'asseoir pour médire, pendant la moitié de la matinée, avec les gentlemen. Elle savait que la vérité était que Mary n'avait pas quitté le Colonel Stuart, mais toutefois elle, Mrs Douglas, n'arriverait jamais à se départir de l'impression qu'elle l'avait fait; et elle n'avait jamais éprouvé autant de surprise que lorsqu'elle apprit que Mary venait juste d'atteindre sa majorité. Elle paraissait au moins 26 ans, et si le Colonel Stuart était son unique amant, son succès dans sa vie future ne partait pas sous les meilleurs auspices. Elle s'étonnait grandement que Lord Beaufort se sorte avec si peu de conséquences de son imprudence dans la conversation; et elle supposa que si Lady Teviot était un jour capable de lui imputer la moindre faute, elle serait probablement ravie d'apprendre qu'il passait ses matinées à salir la réputation des amis de sa sœur.

Le Colonel Stuart et Fisherwick étaient les deux seules personnes qui n'étaient pas dans le secret; le premier, parce que Lady Portmore n'avait pas encore eu l'opportunité de lui parler, et Fisherwick, parce qu'il n'avait cessé d'écrire son courrier, depuis dix heures du matin jusqu'au moment où la cloche invita les convives à s'habiller pour le dîner. Il courut dans le noir, à travers le jardinet, et descendit pour dîner plus jaune et plus étroit de poitrine que jamais; mais déclarant que rien ne valait, aux "hommes publics tels que lui", le grand air et l'exercice.

"Je crains que vous n'ayez pas eu le temps de monter à cheval aujourd'hui, Mr Fisherwick, dit Lord Teviot avec civilité.

"Non, Monsieur, cela a été un jour d'immobilité pour moi; mais je me suis laissé tenter par une petite marche très plaisante, bien que le soleil fût assez bas (il s'était en réalité couché depuis une heure), mais lui a pu monter à cheval, comme j'ai été heureux de l'apprendre. L'exercice est si excellent pour lui que j'ai été très soulagé de découvrir que les dépêches n'étaient pas de nature à le retenir à la maison toute la journée."

"Créature exemplaire", murmura Ernest. "Pourquoi n'avons-nous pas chacun notre Fisherwick?"

Souhait tout à fait vain, étant donné qu'ils n'étaient pas tous ministres. Il y a des heures où l'amant dévoué manque d'assiduité envers sa maîtresse qui l'éloigne trop de Tattersall's; le mari dévoué s'attend à ce que sa femme ne s'occupe que de lui, et même les parents les plus dévoués ont des moments où l'envie de secouer l'enfant idolâtré se fait presque irrésistible. Tous ont leurs humeurs et leurs périodes de doutes et d'impatience. Mais le secrétaire particulier, lui, n'en a pas. Il croit fermement que son chef est parfait, que ses calculs sont infaillibles. Il s'identifie lui-même à l'homme et au système. Le ministre et le malles diplomatiques rouges, les traités et les projets de loi, le ruban bleu et la

paperasse, les membres et les messagers, font tous partie intégrante de ce qu'il appelle "la vie publique", ils se tiennent tous sur la même ligne, il les regarde tous comme les attributs de l'individu qui a fait de lui son secrétaire particulier; et il lui voue un culte, et il écrit.

"Souvenez-vous que vous êtes tous attendus tôt demain pour le petit déjeuner", dit Lord Teviot tandis que les dames se retiraient, le soir. "Nous devons partir assez tôt; il y a le nouveau pont à inaugurer, et la collation à ingurgiter, et le discours de G. à écouter, et nous sommes à six miles du théâtre des opérations. Surtout, je recommande une toilette soignée, en l'honneur de mon ami le Maire, à qui j'espère pouvoir présenter une compagnie élégante."

"Quelle affreuse perspective ! Pourrez-vous demander à mon valet de me réveiller après demain ?" dit Ernest, en s'adressant aux valets de chambre comme il allait se coucher.

Mr Philips était trop bien élevé pour se permettre un sourire; mais il songea que c'était là une excellente plaisanterie, et il la resservit, comme si elle venait de lui, au garçon de chambre, ce qui mit toutes les servantes en grand danger de mourir de rire.

CHAPITRE XXVIII

Le grand matin vint, et avec lui les quatre voitures. Lady Portmore, resplendissante de plumes et de soies, attira tous les regards, jusqu'à l'entrée de Helen. Celle-ci ressemblait à un véritable ange, toute douce, blanche et rayonnante. Il est difficile d'expliquer aux profanes ce qui peut constituer une robe seyante, mais certains dans l'assistance observèrent que la broderie de sa pelisse de soie devait venir de Lyon, ce à quoi Mrs. Douglas ajouta la remarque sibylline : « Il est dommage que ce soit blanc sur blanc. »

Autour d'Helen flottait aussi une quantité de dentelle brillante, qu'on appelle ordinairement, je crois, « dentelle blonde », qui formait un admirable nuage au milieu duquel flottait Helen, telle un ange.

« Eh bien, Helen, vous avez réussi votre coup » dit Ernest.

« Ne suis-je pas bien mise ? » dit-elle en français, rougissante. « Je me suis vraiment donné beaucoup de mal pour ma tenue, pour que les gens de N – apprécient les goûts de Lord Teviot. Vous savez que c'est ma première apparition ici. »

« Et à moi également » dit Lady Portmore.

« Et à moi » ajouta Mrs. Douglas, d'un ton qui fit rire tout le monde, sauf Lady Portmore, mais elle continua, n'en tenant pas compte. « Mais, ma chère Helen, nous ne devons pas nous attendre à attirer beaucoup l'attention aujourd'hui. Voilà le véritable lion du jour. »

« Mon importance en tant que lion ne comptera pas jusqu'à ce que je commence à rugir » dit Mr. G., « et mes électeurs seront heureux d'avoir quelque chose à regarder, si même ils daignent m'écouter. Vraiment, mon cher Teviot » chuchota-t-il tandis qu'Helen s'éloignait, « je n'ai jamais vu une telle perfection. Je ne puis en détacher le regard. »

Un tel discours prononcé par n'importe quel autre homme aurait déclenché chez Lord Teviot un accès de furieuse jalousie, mais venant de Mr. G., il en fut ravi. Mr. G. s'était octroyé le droit de se livrer à de petits flirts politiques solennels avec toutes les beautés distinguées de la journée, et ce n'était pas seulement par habitude ou par courtoisie. Il était occupé de ses petits flirts, et absorbé par ses petits sentiments, comme s'il avait été Lord Je-ne-sais-quoi, tout récemment admis dans les Gardes, et faisant sa première saison à Londres, et personne ne trouva cela déplacé. La moitié des femmes de Londres lui faisaient la cour sans rougir, et personne ne disait que c'était scandaleux. S'il s'échappait de la Chambre des Communes et assistait à une réception, il y avait une sorte d'agitation dans la salle, et deux ou trois de ses conquêtes en titre se levaient et venaient immédiatement faire cercle autour de lui, et rapprochaient leurs sièges du sien, et se

détestaient l'une l'autre, et étaient aussi passionnées dans ces rivalités que s'il avait eu trente ans de moins, et n'était pas absorbé par la politique onze heures sur douze.

Lady Teviot lui plaisait prodigieusement, et Mr. G. fit usage de ses grands pouvoirs de séduction sur cette jeune créature comme s'il était un jeune homme lui-même. A nouveau, Lady Portmore fut perplexe, et même à vrai dire tout à fait décontenancée. Elle voulait être dans la même voiture que le héros du jour, mais un Lord et une Lady Middlesex étaient arrivés le soir précédent, dans l'unique but d'assister à la cérémonie. C'était un couple remarquablement insipide – lui, une sorte de magistrat très calme, qui n'allait jamais en société, sauf lors de grandes occasions nationales, et elle, une petite femme courbée, avec des manières simples et un bonnet fort malvenu, mais malgré tous ces inconvénients, leurs armoiries avaient un siècle de plus que celles de Lord Portmore. Dans une telle occasion, les règles de préséance s'appliquaient de plein droit, et ainsi, Lady Middlesex alla avec Lady Teviot dans sa voiture, qui contenait aussi Mr. G. et Lord Teviot – le Lion et son gardien. Lady Portmore se retrouva quant à elle, condamnée à la seconde voiture, avec Mrs. Douglas à son côté, et Lord Middlesex en face d'elle, et La Grange s'apprêtant à sauter sur la quatrième place. Mais le désespoir lui donna de l'énergie, et elle appela Ernest pour qu'il prenne sa place.

« Merci » répondit-il, « mais je déteste être assis à l'envers, et Miss Douglas, pour qui cela n'a pas d'importance, m'a promis d'échanger nos places si je monte dans sa voiture. »

« A vrai dire, je n'ai jamais dit cela, Colonel Beaufort. »

« Eh bien, oui, mais je sais bien que vous le ferez ; sinon je serai si terriblement pâle, que cela gâtera la fête et empêchera le maire de se concentrer. Maintenant, allons-y. »

« Venez, alors, Stuart » dit Lady Portmore. « Je vous veux ici. »

Lord Beaufort et le Colonel Stuart, qui avaient chacun leur raison pour éviter la voiture où se trouverait Miss Forrester, se précipitèrent tous deux, et finalement, Lady Portmore eut la joie d'entendre dire à Mrs. Douglas qu'elle préférait aller dans la quatrième voiture, qui avait l'honneur de transporter son époux. Et ainsi, Lady Portmore eut l'honneur d'être escortée par trois gentlemen, et le plaisir de leur parler pendant tout le voyage.

Le délai occasionné par tous ces arrangements permit à la voiture des Teviot de prendre un peu d'avance, et les cris de bienvenue avec lesquels elle fut accueillie parvinrent aux oreilles de Lady Portmore alors qu'elle était en plein milieu d'un de ses discours confidentiels.

« Quel bruit ! » dit-elle. « Tout cela pour G., bien sûr, il est si populaire. Je lui dis souvent que cela va lui tourner la tête. Quels applaudissements ! Ce doit être pour lui. Mais qu'est-ce donc ? »

« Nous serons bientôt en plein milieu » dit Lord Beaufort. « Ils essayent de détacher les chevaux, et voilà Teviot qui implore et qui gesticule comme un fou, et Helen qui se lève et fait la révérence, et maintenant quel hurra ! »

Une foule s'approcha. « Où est la voiture de Milord – où est la jeune Lady ? »

« Là-bas, mes bons amis. Lady Teviot est la dame en blanc. »

« Mais, vous ne croyez quand même pas » dit le Colonel Stuart, « qu'il vont prendre cet estimable petit farfadet, Lady Middlesex, pour la mariée ? »

Un autre hurra, et, tandis que les voitures avançaient doucement, les murmures admiratifs sur la beauté de Milady et sur la chance de Milord atteignirent les oreilles de Lady Portmore, et ils étaient encouragés par Lord Beaufort, qui se penchait en dehors de la voiture et parlait et riait avec la foule, à la satisfaction de tous. Lady Portmore prit un air pincé – si elle avait su qu'il y aurait une telle foule, elle ne serait pas venue ; elle pensait qu'il valait mieux attendre un peu, que la poussière se dissipe, mais non, on décida d'y aller, alors que les bravos devenaient plus forts et la poussière plus opaque. Aucun roi des Huns vaincu, enchaîné au char d'un dictateur romain, n'aurait mieux ressenti sa dégradation que Lady Portmore, suivant Helen sans même qu'on la remarque.

Enfin, ils parvinrent à l'entrée du pont, et là se tenaient le maire, et les dignitaires de la municipalité, avec des bâtons blancs dans leurs mains, et des rubans blancs à leurs boutons, et des écharpes sur leurs épaules, et Mme la Maire, superbement habillée, portant un bouquet pour Lady Teviot, et les petites filles et petits garçons du maire, gloussant devant « la tête de papa avec ce châle blanc » et offrant des bouquets au reste de l'assistance.

Le pont était couvert de drapeaux, des arches de laurier y avaient été installées, ainsi qu'une barricade, afin d'empêcher tout pied non autorisé de profaner la chaussée avant le moment approprié. D'un côté, se trouvait un dîner prêt à être servi, et de l'autre, une montgolfière presque prête. Les voitures étaient toutes arrivées, et toute la compagnie était rassemblée. Lord Teviot quitta le maire et Mme la mairesse et toutes leurs bonnes gens, et leur présenta son épouse, et Mr. G. les aborda avec toute la franche cordialité dont un membre expérimenté de la Chambre sait donner l'impression – mais peut-être était-il réellement sincère, bien qu'on puisse en douter. Il avait le talent de retenir toutes leurs histoires et leurs relations familiales, et se souvenait de tous les prénoms.

« Ah, Dowbiggin, heureux de vous voir ; je ne m'attendais pas à vous voir après la chasse à la grouse. Charles Lloyd, on dirait que le projet a connu des difficultés, mais je suis content de voir que vous avez persévéré et que le pont est enfin terminé, je suis heureux de le voir. Taylor, votre père est-il là ? Quoi, mais voilà Nathaniel Curry ? Vous avez bien

profité du pays, depuis que je vous ai vu. William, voici le souverain que je vous dois – notre pari à propos du steamer. Mrs. Dowbiggin, voilà mon filleul, j'en suis sûr. Je suis extrêmement fier de George Dowbiggin, Lady Teviot, je vous prie d'admirer ces jolies boucles. Et maintenant, à notre pont, c'est une très belle structure, ma foi. Lady Teviot, vous serez la première à mettre le pied sur notre pont. Allons-y. »

La procession se mit en mouvement. Le maire en donna le signal à l'aide de son bâton, les drapeaux furent hissés, les armes reposées, et l'orchestre à l'autre bout du pont entama un air particulièrement original : « Voyez, voici le grand conquérant ! » Mais la barricade à l'entrée avait été si parfaitement mise en place qu'aucun membre du comité d'organisation ne put la bouger. On craignit de devoir organiser un siège en bonne et due forme pour ne pas faire mentir la chanson, et permettre au “conquérant” de “conquérir”.

Le maire, très nerveux, agitait son bâton frénétiquement, et en appelait à l'organisateur des travaux, mais celui-ci était parti assister au gonflement du ballon, et était occupé à tempêter contre le préposé au gaz à cause de l'insuffisance des réserves de gaz. Mais toujours, l'orchestre jouait, et la barricade tenait bon, et le ballon restait flasque. Le maire déchira son écharpe blanche en s'acharnant contre les poteaux du pont, le visage de la Mairesse devenait écarlate, mais régulièrement elle donnait de petits coups sur la balustrade du pont avec la poignée d'ivoire de son ombrelle ; initiative louable mais inefficace. La Grange proposa de recourir aux navires, et d'attaquer le pont par l'autre côté. « Impossible tout à fait impossible, mon cher Monsieur » dit le Maire, « Les navires sont stationnés ici afin de pouvoir emmener les invités au lancement du navire, et le programme, Sir, le programme, spécifie le côté sud du pont. »

Heureusement, avant que la scène ne devienne parfaitement ridicule, le charpentier arriva, les obstacles furent enlevés, et on put enfin avancer ; c'était vraiment beau à voir. La rivière était couverte de bateaux, et les quais, et les bâtiments voisins, de gens. Le pont était une structure très élégante, et aucune peine n'avait été épargnée pour que les décorations temporaires soient à la hauteur de l'évènement. Tandis que la procession faisait demi-tour, le ballon s'éleva juste au bon moment, portant vers les nuages, pour la cent-vingt-septième fois, l'intrépide Mr. Brown, qui fit atteindre à son ballon son altitude la plus remarquable pour dire adieu au vieux monde, et souhaiter la bienvenue au nouveau pont. La réserve de gaz avait été volontairement limitée pour préserver le crédit du jeune Mr. Théodore Dowbiggin, qui avait annoncé son intention de devenir un « intrépide aéronaute », mais y avait repensé à deux fois, alors que l'échéance approchait. Son intrépidité bien entendu était toujours là – étant par nature une qualité innée – mais le côté ‘aéronaute’ fut remis à plus tard. Brown fut bien payé pour déclarer qu'il n'y avait pas de

gaz pour plus d'une personne, tandis que l'ingénieur fut bien mandaté pour annoncer qu'il était impossible d'en fournir la moindre cuillerée supplémentaire. Théodore proclama haut et fort qu'il irait seul, mais Brown ne voulait pas lâcher son ballon, et pour finir, comme les journaux l'avaient annoncé, le joyeux jeune homme fut emmené de force, et le ballon s'éleva majestueusement vers le nord-nord-ouest, et se perdit dans les nuages. Pas vraiment perdu, il n'y avait pas de raison de s'alarmer ; on le retrouva deux heures plus tard, aux environs de Framlingham Downs ; Brown se livrant à toutes les manœuvres habituelles, larguer le lest, couper des cordes, larguer des ancres, etc., et se sortant de toutes sortes de périls, dont il fut finalement tiré par le Rev. Mr. Wilcox, qui faisait sa tranquille promenade de l'après-midi, et qui fut grandement surpris de voir une gigantesque toupie traverser son chemin à quarante yards de lui. Ceux qui ont le plaisir de connaître Mr. Wilcox ne douteront pas de la promptitude avec laquelle il vint au secours de Brown – d'abord pour l'aider à sortir de son ballon, ensuite pour retenir celui-ci – ni de l'hospitalité avec laquelle il l'invita ensuite à partager son repas. On se procura immédiatement un cabriolet, et Brown et son ballon furent soigneusement installés à l'intérieur et au-dessus, et renvoyés à N - , juste à temps pour les dernières acclamations de ce jour fertile en acclamations.

Beaucoup avait été fait dans l'intervalle : un navire avait été mis à la mer, et baptisé « La Helen » par Lady Teviot, les quais avaient été inspectés et toute la compagnie s'était assemblée pour dîner. Lady Portmore était parvenue à agripper le bras de Lord Teviot pour le voyage, ce qui lui donna l'opportunité d'écrire à ses amies le lendemain que tout le monde l'avait prise pour la mariée ; et pour la collation elle parvint très habilement à doubler Lady Middlesex et à prendre sa place aux côtés de Mr. G. Le dîner était servi dans une immense tente, et comme il s'agissait d'une fête matinale, il avait été convenu que les Dames resteraient pour écouter les discours.

Les toasts se déroulèrent selon la routine habituelle, et sans tentative particulière d'éloquence, jusqu'à ce que le maire prononce une magnifique allocution sur « le bonheur domestique des classes supérieures » et de la noblesse en général, et conclut en portant un toast à la santé de Lady Teviot, sur l'air de "Un couple heureux, heureux, heureux". Ce toast fut accueilli par d'intenses applaudissements, qui augmentèrent encore à la vue des larmes de Lady Teviot. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle devait faire, et bien sûr, elle se mit donc à pleurer, mais d'une façon simple et convenable, bien que sa nervosité s'accrût encore lorsque Lord Teviot se leva pour remercier. Elle n'avait jamais assisté à des discours en public, et elle s'attendait à ce qu'il ne soit pas capable d'aller au-delà de deux ou trois phrases inaudibles, et en conséquence, sa facilité à enchaîner les

remerciements, si propre à un gentleman, la frappa comme une merveilleuse démonstration de ses talents, et elle fut désolée lorsque le discours se termina, par un toast à la santé de Mr G sur l'air de "Glorieux Apollon". Intenses applaudissements, suivis de « Glorieux Apollon ». Enfin, avec une légère hésitation dans la voix et dans les manières, comme s'il n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire, ni de la façon dont il allait le dire, et avec un air d'extrême surprise et de gratitude qu'on ait bu à sa santé, Mr G. commença un brillant discours, qui dura trois quarts d'heure. Comme celui-ci avait moins pour objet l'édification de ses présents auditeurs, que de répondre aux dernières attaques des journaux d'opposition, et d'annoncer d'importants changements dans les relations commerciales du pays, chaque mot en avait été soigneusement pesé. Le discours avait été composé, puis revu, puis appris par cœur, et Fisherwick l'avait recopié cinq fois avec à chaque fois quelques variations, mais Mr. G. le prononça d'une façon spontanée et désinvolte, qui donna à chacun des sept cents amis intimes qui l'entouraient l'impression d'entendre de soudaines confidences. Et par d'habiles allusions au ballon, à l'infranchissable barricade, et à un ou deux événements mineurs du matin, il parvint à convaincre le digne maire et le conseil municipal, qui n'étaient pas de taille à percer les apparences, qu'il ne s'agissait là que de l'inspiration du moment. Innocentes créatures ! Leur cœur se consuma d'indignation, lorsque, la semaine suivante, les journaux publièrent des titres acerbes, disséquant, condamnant chaque mot du discours, et en donnant des interprétations erronées, et tous pensèrent qu'il était très injuste que Mr. G. fût attaqué pour des mots qui avaient été évidemment prononcés dans l'excitation du moment, et tout à fait en confidence.

Mais en attendant, c'était une magnifique démonstration d'éloquence, et les Dames de l'assistance, qui n'avaient pas l'habitude des discours publics, en furent toutes retournées. Même Mrs. Douglas reconnut qu'elle était heureuse de l'avoir entendu une fois ; elle n'avait aucun doute sur le fait qu'elle serait bientôt habituée à ce genre de chose, et saurait percevoir le côté fallacieux et absurde de ces longs discours, mais, pour cette fois, elle préférait avoir pu l'entendre, même si elle était assise sur le banc le plus inconfortable qu'elle eut connu de sa vie ; et même si elle était à moitié morte de faim, le domestique lui ayant repris sa soupe avant qu'elle ait pu y toucher. Lady Portmore prit elle aussi beaucoup de plaisir à cette occasion, parce qu'elle avait toujours prophétisé que G. ferait un orateur de premier plan, et elle pouvait même s'aventurer à dire que ses idées sur le commerce étaient saines, et devaient faire référence, et elle approuvait pleinement tout ce qui avait été dit. Mr. G., qui aimait plaisanter, parvint, par une allusion à la politique extérieure, à évoquer le nom de La Grange, qui brûlait d'impatience d'étonner les

indigènes par la pureté de son anglais, et fit un discours, qui, d'une certaine façon, était satisfaisant, bien qu'il dît que 'l'ouverture du pont était la plus belle imposition qu'il ait jamais vue', qu'il considèrerait toujours ce jour comme le plus élégant de sa vie, qu'il ne devait pas être pensé comme un étranger, même s'il ne les avait jamais vus auparavant, pour ça qu'il était parfaitement leur compatriote de cœur comme de langage, que c'était sa fierté d'être assimilé comme anglais où qu'il s'en va, et que depuis le fondement de son cœur il buvait à leur excellente santé'.

La journée se termina de façon aussi satisfaisante qu'elle avait commencé ; Fisherwick rentra chez lui légèrement éméché, et si heureux du dîner et du discours, qu'après avoir demandé à chaque convive individuellement s'il avait déjà entendu de sa vie quelque chose d'aussi subtil, il se sentit assez fort pour lire un demi-paragraphe d'un journal d'opposition, qui contenait une violente attaque contre son idole, puis il se frotta vivement les mains en chantonnant en français : « Ca m'est bien égal ! »

CHAPITRE XXIX

Le lendemain de cette fête, Helen reçut de sa mère une lettre qui l'alarma beaucoup. Lady Eskdale trouvait que la guérison de Sophia était loin d'être complète ; elle était faible et ne se sentait pas bien, avec une tendance à tousser. Elle avait hâte d'être transportée à Eskdale Castle, lieu, qui, selon elle, serait plus bénéfique pour elle que n'importe quel autre, et, par-dessus tout, elle voulait revoir Helen. "Je dois aller la voir", pensa Lady Teviot. "Cela ne peut faire de difficulté. Mr G. s'en va demain, et les Douglas le jour d'après, et je suis sûre que Lady Portmore a suffisamment profité de notre hospitalité, et, une fois qu'elle sera partie, il ne restera plus que quelques gentlemen; et Lord Teviot peut très bien se débrouiller sans moi."

Elle n'avait pas envie de creuser plus profondément son propre désir d'entendre certains invités insister pour rester à St Mary, ce qui retiendrait Lord Teviot à la maison; mais elle approfondit davantage l'idée que son mari s'ennuierait dans une demeure où régnait la maladie, et qu'elle serait plus utile à Sophia si elle venait sans lui.

Elle était en train de suivre le cours de ces pensées lorsqu'il entra dans la pièce si soudainement qu'elle sursauta. Elle cacha la lettre qu'elle était en train d'écrire à sa mère avec un mouchoir, sans bien savoir pourquoi, mais elle avait toujours, en la présence de Lord Teviot, la désagréable impression que ses sentiments envers sa famille lui seraient reprochés. Peut-être avait-elle tort, à ce sujet, peut-être est-ce lui qui avait tort, pour avoir permis à cette idée de se former, mais il en était ainsi, et cette différence de sentiments, par laquelle avait commencé leur vie conjugale, ne faisait que créer et développer, chaque jour, de nouveaux malentendus. Lord Teviot était si éperdument amoureux de sa femme que même la plus grande dévotion de celle-ci l'eût à peine satisfait; il n'avait jamais eu de frère ni de sœur, et il n'avait rien dans sa vie personnelle qui pût l'amener à comprendre la force des tendresses familiales développées dans l'enfance. Helen représentait absolument tout pour lui, et il s'attendait à ce qu'il en fût de même pour elle. Elle était trop jeune et naïve pour feindre ce qu'elle ne ressentait pas, et elle manquait trop d'expérience pour déceler la véritable origine des changements d'humeur de Lord Teviot. Elle avait, comme nous l'avons déjà vu, commencé à avoir peur de lui avant même leur mariage; et le comportement de son mari par la suite n'avait fait qu'augmenter cette peur. Elle voyait qu'il était courtois et attentif aux autres femmes; donc, elle attribuait les sarcasmes et les reproches qu'il lui adressait occasionnellement à son hostilité, et son manque de sympathie vis-à-vis de ses liens familiaux, au désir de la rendre malheureuse. Elle était parfaitement incapable d'imaginer qu'il pouvait être jaloux de sentiments si naturels et si

honnêtes en eux-mêmes; car Helen était encore presque une enfant, et les subtilités et les injustices des grandes passions lui étaient incompréhensibles. Elle eût été surprise de connaître les bagatelles, les riens du tout, qui, dans le cours d'une journée, faisaient naître ou excitaient la jalousie de son mari – et la façon dont il broyait du noir pour un mot pas assez tendre ou un regard indifférent – la façon dont une gentillesse de Helen pour un tiers devenait une torture pour lui-même – et dont un plaisir de sa femme, auquel il ne participait pas, se transformait en une blessure infligée volontairement par elle. Et, aussi nombreuses que fussent les petites scènes de remontrances qui avaient lieu entre eux, elle eût rendu grâce au ciel si elle avait su à combien d'autres elle échappait – si elle avait deviné la liste infinie des torts et des crimes dont il l'avait accusée, mais dont elle avait été acquittée à cause d'un mot gentil, insouciant, qu'elle avait eu, et qui avait modifié le cours de ses pensées à lui, et changé sa rage en amour.

Il venait, présentement, à elle, avec une proposition qui, quel que fût son intérêt intrinsèque, était importante pour lui car elle constituait une sorte de test pour éprouver les sentiments de sa femme : il s'agissait de l'une de ces mesures dont les hommes d'état disent qu'elles mèneront à la victoire ou à la ruine.

“Helen, j'ai passé toute la matinée avec G., à parler affaires, comme le diraient les journaux. Vous rappelez-vous la prophétie de Beaufort à mon propos ?”

“Quoi, que Mr G. vous ferait entrer au ministère ? Est-ce que cela est décidé ? J'en suis si heureuse. Et quel emploi vous réserve-t-il ?”

“Rien ne peut être absolument décidé avant la réunion du Parlement, mais je succéderai probablement à Lisle, qui deviendrait Lord du Sceau Privé. Entretemps toutefois, G. a un autre emploi pour moi – quelque chose qu'au départ, je n'étais pas du tout enclin à accepter. Je ne sais pas du tout ce que vous en direz.”

“Je suis si ignorante de ces sujets, que j'ai peur que vous ne trouviez pas de pire conseillère. Mais dites-moi de quoi il s'agit.”

“Il veut m'envoyer en mission spéciale à Lisbonne.”

Il la regarda intensément, tandis qu'il parlait, et son cœur flancha en attendant sa réponse. Il était déchiré entre le désir de l'entendre exprimer à quel point elle était fâchée de son départ, et l'espoir qu'elle insisterait pour l'accompagner.

“A Lisbonne ! Oh Teviot, quelle idée odieuse ! Qu'est-ce qui lui prend de vouloir vous envoyer dans cet endroit torride et poussiéreux ? Je n'aime pas du tout cette idée. Mais une mission spéciale, cela signifie un séjour assez court, non ? S'agit-il simplement de porter un message là-bas et de revenir ?”

“Quelque chose comme ça; l'affaire peut être conclue en quinze jours, mais il est possible que je sois retenu pour un mois, et il faut compter le voyage aller et retour qui prendra peut-être une semaine à chaque fois.”

“ Le voyage ! Oui, et cette affreuse Baie de Biscaye à traverser, aussi. Eh bien, c'est vraiment la pire affaire que vous auriez pu conclure. Et vous avez réellement accepté ?”

“Presque. J'ai dit que je vous consulterais d'abord; mais je ne vois pas très bien comment je pourrais refuser.”

“Et quand devez-vous partir ?”

“Immédiatement; je dois être parti avant une semaine si je veux être d'une quelconque utilité. Cela ne me laisse pas beaucoup de temps pour me préparer.”

Il la regarda pensivement, car ses mots avaient été très vagues, et il doutait encore de ses intentions.

“ Cela ne vous laisse aucun répit. Ce plan est mauvais à tous les égards, sauf, sans doute, sur un point” - et elle s'illumina en disant ces mots. “Si cela doit avoir lieu si vite, nos invités doivent partir tout de suite.”

“Bien sûr.”

“Eh bien, alors, comme je serais condamnée à m'ennuyer ici sans vous, je passerai naturellement les 6 semaines de votre absence chez mes parents. Maman m'a écrit que Sophia n'est pas bien du tout, et qu'elle me réclame; et, à dire le vrai, quand vous êtes entré, j'étais sur le point de vous faire chercher pour vous demander la permission d'aller la voir.”

“Allez-y – cet après-midi, si vous le souhaitez. Accordez-vous ce plaisir.”

Helen le regarda, et vit que son expression s'était assombrie comme cela lui était rarement arrivé. Elle se hâta d'ajouter :

“Non, pas maintenant. Si vous devez partir bientôt, j'aimerais rester avec vous jusqu'au dernier moment”, et elle prit sa main tout en lui disant ces mots.

“ Je peux partir avant la fin de la semaine si cela vous arrange”, dit-il en retirant froidement sa main. “

“J'avais plus ou moins prévu d'aller en ville, après-demain, avec Lady Portmore et Miss Forrester. Mais Mary viendrait avec moi à Eskdale – tout au moins, Maman la prie de m'y accompagner.”

“Eh bien, dans ce cas, j'accompagnerai Lady Portmore, elle sera plus qu'heureuse de ma compagnie”.

Il se leva, et déambula sombrement dans la pièce.

“Il faut que vous ayez eu une prescience surnaturelle de mes projets, car vous semblez avoir tout planifié avec la certitude que je ne serais pas là pour m’y opposer.”

“En vérité, je n’ai rien planifié du tout. Je n’ai même pas demandé à Mary si elle voulait venir avec moi, et je n’aurais jamais pu deviner ou seulement m’imaginer que vous partiriez pour Lisbonne de façon aussi soudaine.”

“J’ai surpassé vos plus grandes espérances, manifestement, et vous ai procuré là une bien agréable surprise; mais à l’avenir vous serez prévenue plus longtemps à l’avance de mon départ, afin de vous permettre de préparer le rôle de l’épouse attristée. Vous savez, c’est la coutume – on considère qu’il est de rigueur pour une épouse de feindre d’être triste quand son mari s’en va – seulement de le feindre – personne bien sûr ne serait assez insensé pour s’attendre à ce que vous ressentiez réellement quelque chose; mais vous devriez assurément exprimer un petit regret à la perspective que votre mari vous quitte.”

“Je n’ai pas besoin de le feindre”, dit-elle d’une voix basse, brisée. “Je suis tout à fait désolée de votre départ.”

“Comme c’est flatteur ! Il est regrettable que vous n’ayez pas pensé à mentionner ce sentiment plus tôt.”

“Je l’ai exprimé”, murmura-t-elle à travers ses larmes. “Je vous ai dit tout de suite que je n’aimais pas l’idée de votre départ.”

“Je n’ai malheureusement pas eu le bonheur de vous entendre; vous ne devez pas juger nécessaire de donner de la voix pour un point d’aussi peu d’importance que ma présence ou mon départ. De plus, j’aurais pu croire que vous voyiez mon départ d’un mauvais oeil parce qu’il vous causait personnellement quelque peine – mais je n’en ai rien fait. Je suis guéri de cette illusion, mais beaucoup d’époux se seraient attendus à ce que leur femme insiste pour les accompagner.”

“Voulez-vous que je vous accompagne ?” dit Helen, qui sentait qu’elle aurait dû le lui proposer. “Si vous le souhaitez, je peux être prête à temps.”

“Non, non, c’est trop tard. Je ne souhaite pas, Lady Teviot, que vous vous donniez la moindre peine pour moi. Je suis la dernière personne au monde à apprécier les sacrifices. J’ai toujours su que vous n’avez, ni n’avez jamais eu, le moindre égard pour moi : et si j’en voulais une nouvelle preuve, elle m’a été amplement fournie par cette conversation. Je vous en supplie, ne protestez pas, laissez-moi plutôt la conviction agréable qu’en m’en allant à l’étranger sans vous, je fais, pour une fois, ce que vous attendez de moi.”

“Vous êtes injuste, Teviot, vous le savez.”

“Je ne le SAIS pas. J’en appelle à votre jugement. N’êtes-vous pas, au fond de votre âme, enchantée de me voir partir ? Comment pourrait-il en être autrement ? Y a-t-il un seul Beaufort que vous n’aimiez pas mille fois plus que moi ? Je pourrais vous le demander : m’avez-vous jamais aimé le moins du monde ? Ne vous ai-je pas vue, dans cette pièce même, tomber presque à genoux aux pieds de votre frère, pour le persuader de rester quelques jours de plus ? Et quand moi, je viens vous annoncer que je pars pour six semaines, votre expression s’illumine positivement; vous avez quasiment dit que vous vous en réjouissiez.”

“Pas du fait que vous partiez – car en vérité je ne m’en réjouis pas – mais je me réjouis de pouvoir aller voir Sophia sans qu’il vous en coûte. Ma sœur, Teviot, est vraiment très malade. Si vous lisiez la lettre de Maman, vous verriez que j’avais de très bonnes raisons d’être pensive quand vous êtes entré.”

“Ce ne sont pas mes affaires, pourquoi lirais-je cette lettre ?”

“Afin que vous vous rendiez compte de l’état de faiblesse de Sophia.”

“Je ne veux rien en savoir”, dit Lord Teviot, qui était arrivé à un tel point de rage qu’il ne savait quasiment plus ce qu’il disait. “Je connais à peine Lady Sophia; qu’en ai-je à faire qu’elle soit malade ou bien-portante ?”

Les larmes de Helen s’arrêtèrent instantanément, et elle le regarda avec une expression d’indignation qui le figea. C’était la première fois qu’elle lui adressait un tel regard.

“Pourquoi, en effet ? Non, il était stupide de ma part de m’attendre à ce que vous en ayez quelque chose à faire.”

Elle déchira la lettre de sa mère tandis qu’elle parlait, puis, se penchant sur celle qu’elle avait commencé à écrire, elle s’employa avec un zèle affecté à la terminer; mais sa main tremblait, et bien que son visage fût dissimulé par sa posture penchée, sa gracieuse gorge ronde s’empourprait, et les battements de son coeur gros étaient presque audibles. Sa gentillesse naturelle et sa douceur de caractère lui permettaient de supporter, non sans douleur, mais sans ressentiment, les éclats de violence qu’il dirigeait contre elle, mais cette méchanceté gratuite envers sa sœur malade, elle ne pouvait la supporter.

Le mieux qu’elle pût faire était de garder le silence, mais peut-être avait-elle envie qu’il répât sa question : “M’avez-vous jamais aimé?”, afin qu’elle pût lui répondre : “Si je vous ai aimé jadis, ce n’est plus le cas aujourd’hui.” Mais il vit qu’il était allé trop loin, et un long silence s’ensuivit; elle termina sa lettre, la cacheta et inscrivit l’adresse sur l’enveloppe; lui continuait à faire les cent pas dans la pièce. Elle désirait qu’il s’en aille. Elle désirait que quelqu’un entrât, elle n’aurait eu aucune objection à entendre que la maison brûlait; un léger tremblement de terre lui eût semblé une diversion acceptable, pourvu que cette

scène prît fin. A la fin, lui vint l'idée lumineuse de sonner pour demander une chandelle, désireuse que le domestique restât sur place pendant qu'elle apposerait sa cire à cacheter; et Lord Teviot, qui cherchait tout autant qu'elle à clore cette scène, saisit cette opportunité pour se retirer, disant simplement : "Bien, je vais dire à G. que j'accepte, et je fixe mon départ à mardi.

"Comme il vous plaira", répondit-elle sans le regarder; et il sortit. Le domestique le suivit bientôt avec les lettres, et Helen se jeta sur le sofa, pour s'abandonner à la mélancolie et à la migraine. A l'heure de s'habiller, elle fut obligée d'expliquer sa mauvaise mine à Mrs Tomkinson, qui craignait que Madame fût souffrante, car elle "avait l'air patraque".

"Je suis très inquiète au sujet de Lady Sophia, qui est malade."

"Bonté divine ! Je suis désolée. J'espère qu'elle n'est pas dangereuse."

"Vous voulez dire : "pas en danger". Non, je ne crois pas, mais j'ai vraiment hâte de la voir, et je me rendrai à Eskdale mardi, aussi, vous pouvez tout préparer pour le matin de ce jour-là."

"Oui, Madame. Est-ce que Monsieur viendra avec nous ?"

Ceci avait été dit d'un ton raide et offensé. "J'ai entendu Mr Philips dire, à l'heure du thé, que Monsieur devait aller à Londres mardi, mais je suppose qu'il voulait dire : Eskdale Castle."

"Non. Mon mari a des affaires à Londres. Donnez-moi mes gants et de l'eau de Cologne, j'ai très mal à la tête."

"Je voudrais que Madame me laisse lui monter son diner ici, et qu'elle reste tranquille ce soir. Cte lumière et tout ce boucan, voilà qui va pas arranger votre tête, allongez-vous une heure, madame."

"C'est vrai, c'est peut-être ce que j'ai de mieux à faire."

"La porte de Monsieur est juste à côté. Est-ce que je l'appelle, pour que vous lui disiez, Madame, que vous vous sentez pas bien ?"

"Non, non, ne l'appellez-pas. Il n'y a aucune raison de faire toute une histoire à propos d'une simple migraine. Mon mouchoir, Tomkinson, je vais descendre."

Et elle descendit.

"Eh ben, que je sois pendue si Monsieur n'est pas devenu une vraie brute, au final. J'aurais préféré qu'on ne le rencontre jamais; et quand je pense, vraiment, qu'il tyrannise Madame, qui est beaucoup trop bien pour lui... Ca, je vais leur dire, à tous, ce qu'il est, à Eskdale; et puis à bien réfléchir non, j'en ferai rien, parce que la bonne de Lady Walden me rebat toujours les oreilles à se vanter du grand bonheur de ses maitres. Alors si c'est

pour la laisser triompher, je n'ai pas trop envie. C'est comme pour la maladie de Lady Sophia, je suis sûre que c'est pas grand chose. Elle a toujours été du genre à faire beaucoup de bruit pour rien. Quand je pense que la migraine de Madame est due à la monstrueuse irritabilité de Monsieur. Enfin, j'emmènerai les plus belles robes de Madame, histoire que tout le monde pense qu'ils sont heureux. Parbleu, Monsieur est vraiment riche, ça, personne ne peut le nier." Et, sur cette pensée consolante, Mrs Tomkinson descendit à l'office.

CHAPITRE XXX

Quand les convives se rassemblèrent pour le dîner, la nomination de Lord Teviot et son départ qui devait s'ensuivre pour Lisbonne semblaient connus de tous ; tellement connus à vrai dire que Fisherwick s'aventura à y faire d'obscurcs allusions. Mr. G. demanda à Lady Teviot de le remercier pour avoir confié à son époux cette intéressante petite expédition, et, ne réalisant pas qu'elle souffrait d'un mal de tête, pas plus qu'il ne semblait capable d'imaginer qu'elle fût déprimée, il fit plus pour son rétablissement que Lady Portmore avec toutes ses condoléances. Cette dernière était au faîte de sa gloire, et d'une puissance inusitée. Pendant le dîner, elle avait été pleinement occupée à admirer son propre respect des convenances en n'autorisant pas Teviot à prendre place dans sa voiture pour le voyage à Londres, ce qui, disait-elle, était une affaire bien différente que de sortir avec lui dans le phaéton à St. Mary. Elle passa aussi une partie du repas à lui donner des instructions pour sa conduite à Lisbonne, ainsi que son opinion sur l'état des affaires là-bas. Ses conseils étaient excellents, du moins après qu'on l'eut dessillée sur le fait que d'une part elle confondait l'Espagne et le Portugal, et que d'autre part, elle professait une prédilection pour le parti anti-britannique de Lisbonne – erreur dans laquelle l'avait induite une récente discussion qu'elle avait eue, à ce propos, avec un membre de l'opposition ; mais à cela près, ajouta-t-elle, elle en savait plus que qui que ce soit sur Lisbonne, et elle était à deux doigts de demander à Portmore de s'y rendre avec son yacht, afin qu'elle puisse assister Lord Teviot dans ses fonctions de représentation.

« Mais je vous en prie » dit-il, espérant qu'Helen pourrait l'entendre, « Vous ne pourriez faire un plus plaisant voyage, et cela sera un brillant début pour ma carrière diplomatique. »

« Eh bien alors, montons une expédition. Ernest, iriez-vous à Lisbonne pendant que Teviot y sera ? Portmore et moi allons nous y rendre avec notre yacht, et nous pouvons vous emmener si vous voulez. »

« Pas moi ; quoi ! Aller me balancer dans la Baie de Biscaye en octobre dans cette coquille de noix ! Je m'y vois déjà. Non, merci ; et d'ailleurs, mon âme noble se révolte à l'idée de n'être qu'un membre de la suite de Teviot. »

« Très excellent » dit La Grange, « mais plus amer que doux. Voyez, j'ai fait un jeu de mots. J'ai dit, Lady Portmore, 'Le colonel est plus amer que doux', cela fait même deux calembours. »

« Je me demande, Monsieur La Grange, si vous comprenez le Colonel mieux que je ne comprends les calembours. »

« Je trouve cet homme tout à fait détestable » dit Lady Portmore à Lord Teviot, « et je vois clairement que je ne suis pas en bons termes avec Ernest. La vérité, c'est que je l'ai assez honteusement négligé, surtout si on tient compte du fait qu'il est venu ici essentiellement pour me voir ; mais il sera bientôt de meilleure humeur. Beaufort, vous joindrez-vous à nous ? »

« Je m'y oppose » dit Helen, levant les yeux avec une soudaine animation. « Beaufort rentre à la maison avec moi. »

Ce seul mot, 'la maison', était suffisant pour faire comprendre aux oreilles exercées de tous ceux qui l'écoutaient, l'état des relations entre le mari et la femme. C'était le son de la discorde pour Lord Teviot, de la colère pour Lord Beaufort et Mary, mais c'était du miel pour les oreilles du Colonel Stuart, qui était assis à côté d'Helen, et qui à ce moment pensa : « Mon heure est venue. »

« Je crains que la santé de Lady Sophia ne permette qu'une visite de famille à Eskdale » répondit-il de son ton le plus doux, « ou alors j'accepterais une invitation que votre père a été assez bon pour me faire. Je n'osais vous demander quelles nouvelles vous aviez reçues cet après-midi ? »

« Elles ne sont certainement pas bonnes, mais peut-être vois-je les choses en noir aujourd'hui. En tout cas, moins nous en parlerons, mieux cela vaudra, mais vous seriez sage, Colonel Stuart, de repousser votre visite à Eskdale jusqu'à un moment où cette visite serait moins ennuyeuse. »

« Il est impossible qu'une visite à Eskdale soit ennuyeuse, mais serait-elle sage, c'est plus que je ne saurais dire... » Son regard était censé appuyer ces paroles sibyllines, mais Helen était trop innocente pour les comprendre. Il lui restait à apprendre que la première occasion où une femme laisse apparaître qu'elle et son mari sont en désaccord, est le dernier moment où elle est à l'abri de l'admiration impertinente des autres hommes, et les regards du Colonel Stuart, tout comme ses paroles, furent prodigués en pure perte. L'esprit d'Helen était tout emplí de ses torts et de ses chagrins entremêlés. Elle n'était pas certaine d'avoir eu raison de prononcer des mots dont elle savait déjà qu'ils allaient contrarier Lord Teviot, mais elle s'en sentit tout de même un peu mieux, et elle fut capable d'affronter le reste du dîner sans éclater en sanglots.

La conversation, malgré les efforts de Mr. G. pour lui donner une autre orientation, revint sur Lisbonne. Fisherwick haussa les épaules, fit des signes, et murmura à La Grange : « J'aimerais qu'ils soient un peu plus prudents devant les serviteurs. Je vois qu'il est plutôt secoué. Les journaux d'opposition s'empareront de la nomination de Lord Teviot avant sa publication au journal officiel, et nous paierons le prix fort. »

« Les journaux sont-ils si chéris à payer ? » demanda La Grange, qui espérait qu'il avait trouvé une nouvelle veine d'information. « Les payez-vous vous-même ? »

« Les payer ! » répondit Fisherwick. « Mon cher Monsieur, supposez-vous réellement que nous daignons payer l'une quelconque de ces viles publications diffamatoires ? Que nous importent-elles ? Les journaux qui ont quelque audience ne sont pas à vendre, et quant aux sottises de l'opposition, elles ne valent pas la peine d'être achetées. »

« J'admire vos journaux plus que tout ce que j'ai pu voir en Angleterre. Nous pensons beaucoup dans notre pays de votre liberté de presse, mais cela dépasse beaucoup mes espoirs. C'est plus grand avantage pour un étranger : cela lui autorise d'entrer tout de suite dans les secrets de société. Peut-être pouvez-vous me dire, Fisherwick, si c'est vrai ce qu'ils disent, que Mr. G. a fait tous ces changements dans vos lois commerciales parce que son frère, qui a possession de nombreux navires, y trouvera son bien. »

« Est-il possible, mon cher Monsieur » s'exclama Fisherwick, « que vous puissiez lire et croire des mensonges aussi détestables que ceux qui sont publiés dans ces infâmes journaux ? Non que je les lise moi-même, mais il m'a parlé de cet article. Il est magnanime sur ces questions à un point dont vous ne pouvez même pas avoir idée, mais s'il y a qui que ce soit qui peut croire à de telles calomnies, il faut punir ces gens-là. »

« Ah ! Ah ! Vous êtes fâché, mon onéreux Fisherwick. Quoi ! Mr. G. a donc bien un frère qui a possession d'une flotte de navires ? »

« Moi, fâché ! » dit Fisherwick, soufflant comme un dauphin en colère, « Si nous, hommes publics, nous énervions à cause de calomnies aussi évidentes, quels agréables moments nous passerions ! »

« Mais il a bien possession d'un frère qui fait du commerce », poursuivit La Grange, faisant feu à nouveau avec d'autant plus de plaisir qu'il sentait que Fisherwick était blessé.

« Il a trois frères, des hommes de grandes aptitudes et dotés de belles fortunes. » Ceci fut annoncé avec une grande majesté.

« Et l'un d'entre eux dans le commerce, ha, je vous ai eu ; mon journal disait bien le vrai ! »

Fisherwick se détourna de lui avec dégoût, et dut en conséquence subir une tape sur l'épaule, et un autre rire triomphant, comme La Grange continuait à répéter : « Je vous ai eu ! »

Après que les dames se furent retirées au salon, Helen dut supporter la bonne humeur et la pitié étouffante de Lady Portmore, mais à sa grande surprise, elle fut défendue et

protégée par Mrs. Douglas, qui, sympathisant avec son mal de tête, lui recommanda le repos, et parvient à rabrouer Lady Portmore avec grand succès.

Eliza était sincèrement peinée de ses propres perspectives. Elle n'avait plus devant elle qu' un seul jour de parfait bonheur, puis c'en serait fini du raffinement et du Colonel Beaufort, et le règne des Birkett et des Thompson recommencerait. Elle reconnaissait en elle-même que ses goûts avaient été singulièrement altérés, et qu'elle aurait aimé vivre pour toujours dans une société semblable à celle qu'elle avait fréquentée ces dernières semaines.

Lorsque les gentlemen rentrèrent, la soirée n'en devint pas plus gaie pour autant. Lady Portmore essaya de se réconcilier avec Ernest, qui nia énergiquement l'existence de la moindre querelle. Elle lui demanda pardon pour ce qu'elle avait dit au dîner, et il déclara ne pas s'en souvenir ; et elle conclut en lui assurant qu'il était une étrange créature, mais qu'elle voyait qu'il avait été piqué, et qu'elle était certaine qu'un jour ou l'autre, il lui rendrait justice. Mr. G. et Fisherwick, qui devaient partir au point du jour, prirent congé le soir même – Fisherwick espérant qu'il ne ferait pas trop froid au petit matin, et Mr. G., soupçonnant qu'il avait quelque peu troublé la paix du ménage Teviot... mais il pensait au fond de lui-même : « De toute façon, ils auraient été fatigués l'un de l'autre au bout de six mois, et alors, peut-être n'aurais-je pas pu nommer Teviot à un si bon poste. »

La Grange fit son discours d'adieu. Il annonça qu'il était désolé de partir, mais que leur excellente voisine, Mrs. Dowbiggin, cette charmante femme, lui avait fait l'honneur de l'inviter pour quelques jours à N --, où il entendait bien s'initier à tous les détails des affaires et du commerce. Lord et Lady Middlesex, et quelques membres mineurs de la compagnie partirent eux aussi, et dans ces tristes circonstances, la mélancolie de l'hôtesse, et la gaité forcée de l'hôte leur valurent le plus grand crédit. Cela donna l'impression qu'ils étaient réellement tristes de voir leurs amis partir, et certains de ceux-ci déclarèrent, dans l'innocence de leurs cœurs, qu'ils n'oublieraient jamais la peine sincère qu'avaient éprouvée ces aimables Teviot à leur départ.

CHAPITRE XXXI

Mais Mrs Douglas ne s'y trompait pas. Elle ne pouvait laisser se faner un tel bourgeon de malheur sans, comme le dit Othello, "le sentir dans l'arbre". Elle désirait empêcher Lady Portmore de persécuter Helen; mais elle ne pouvait envisager de se priver du plaisir de pointer du doigt les ombres au tableau des Teviot.

"Alors, Mr Douglas", dit-elle, dès qu'ils furent seuls.

"Eh bien, ma chère, qu'y a-t-il encore ?"

"Mais, qu'avez-vous pensé de tout ceci ?"

"De tout quoi, ma chère ?"

"Vous savez très bien de quoi je veux parler, mon amour, vous choisissez seulement de vous taire."

"Je suis tout prêt à parler, Anne; mais de quoi s'agit-il ?"

"De ce soir, bien sûr. Qu'en avez-vous pensé ?"

"Entre nous, je n'ai pas trouvé cette soirée aussi agréable que les autres que nous avons passées ici. C'était une soirée plutôt morne, non ?"

"Assez, Mr Douglas, ne me fatiguez pas, vous faites semblant de ne rien savoir; dites ce que vous pensez des Teviot, à présent."

"J'en pense ce que j'en ai toujours pensé, qu'ils sont des gens tout à fait charmants, que leur demeure est très agréable, et que je suis désolé de les quitter."

"Mais, pensez-vous qu'ils soient heureux en ménage ?"

"Oui, tout à fait – pas aujourd'hui, évidemment, puisqu'il s'en va pour quelques semaines, ce qui ennuie sa femme. Je ne sais pas si vous l'avez entendu dire, au diner, qu'il était envoyé en mission spéciale à Lisbonne. J'ai pensé que peut-être cela affectait Lady Teviot, qu'il s'en aille ainsi sans elle, et que cela devait être la cause du caractère peu enjoué de cette soirée. Je n'ai pas la moindre idée de comment vont se terminer ces affaires avec les Portugais et les Espagnols."

"Ah non, mon cher Mr Douglas, laissez tout de suite ces ennuyeuses affaires étrangères. En quoi cela peut-il nous intéresser, de savoir qui conquiert qui, ou qui détrône qui, à une telle distance ? Laissez-les se battre tranquillement. De plus, il est inutile de se targuer de comprendre les querelles entre nations, si vous n'avez même pas été capable de comprendre ce qui se passe sous vos yeux; mais je ne peux y croire, vous devez avoir vu à quel point ces pauvres Teviot sont malheureux ensemble."

"Malheureux, Anne, les Teviot !"

“Oui, c’est de loin le jeune couple le plus malheureux que je connaisse. En fait, j’ai essayé de me souvenir, mais je ne crois pas avoir jamais vu d’exemple de deux jeunes gens se séparant si tôt dans leur vie conjugale.”

“Mais, ma chère Anne, vous ne pouvez assurément pas appeler cela de bonne foi une séparation - un voyage officiel, qui doit durer six semaines à l’étranger.”

“Comme si quiconque pouvait se laisser prendre à cela ! Même un enfant ne s’y laisserait pas prendre. J’ai dit depuis le début, Mr Douglas, que Lord Teviot avait un caractère horrible, et que Helen se souciait de lui comme d’une guigne; mais Lady Eskdale était, je suppose, déterminée à mettre le grappin sur un bon parti, et maintenant voyez à quoi cela les mène ! Lui s’en va avec une femme mariée, l’une des personnes les plus dénuées de principes que j’aie jamais rencontrées, et qui de plus a l’air d’une vieille femme; quant à Helen, elle retourne chez ses proches, le cœur brisé. Je déclare que c’est absolument choquant, et que Lady Eskdale en porte l’entière responsabilité. Et puis il y a Sophia qui se meurt, d’après tout ce qu’on raconte. J’imagine qu’ils ont, dans cette famille, une constitution gâtée, bien qu’ils semblent en bonne santé pendant un moment; mais je réponds du fait que tous ces Beaufort, avant qu’ils n’atteignent trente ans, ne ressembleront plus à rien – et Helen est exactement le genre de personnes qui se précipitent vers leur propre déclin.

“Ma chère, comme vous allez vite en besogne, en invoquant un risque de malheur après l’autre ! Et je ne parviens pas à accorder à aucun de ces risques le moindre fondement.”

“Non, parce que vous choisissiez de n’en rien croire, Mr Douglas; mais je pensais que même vous deviez avoir remarqué l’air coupable de Lord Teviot lorsque Helen a annoncé qu’elle rentrait chez elle. Vous devez l’avoir remarqué, et aussi que cette peste de Lady Portmore avait proposé, oui, littéralement proposé de le suivre avec son propre yacht. J’étais très ennuyée qu’Eliza dût entendre une conversation aussi inappropriée. Toutefois, on ne m’ôtera pas de l’idée qu’elle et Lord Teviot n’iront pas plus loin que Londres, et que le voyage à Lisbonne sera abandonné, une fois que, sous ce fallacieux prétexte, il se sera débarrassé de sa femme.”

“Je ne puis croire que tout ceci soit vrai, Anne; c’est trop terrible pour être vrai.”

“Rien n’est trop terrible pour être vrai, Mr Douglas, et rien n’est vrai de ce qui n’est pas terrible. Voilà deux axiomes que je n’arrive pas à vous rentrer dans la tête, et je suis bien certaine que nous ne leur accordons que la moitié des vices qu’ils pratiquent effectivement. Nous pouvons, avec une nature généreuse, essayer de mettre cette histoire de Teviot sous le tapis” (Mr Douglas leva les yeux et secoua la tête), “mais imaginez un instant ce que vous auriez dit si les mêmes circonstances étaient survenues dans un rang

social plus bas. Eh bien, quand James Wheller est parti en Amérique, et que Sally Wheeler est retournée chez sa mère, vous vous rappelez quelle histoire vous avez faite, vous, le bedeau et le conseil paroissial ! Et James n'a fait que délaisser sa propre femme, il n'a pas en plus emmené la femme d'un autre !”

“Et Lord Teviot ne le fera pas non plus. Je dois dire, Anne, que vous n'avez pas le droit d'inventer de pareilles histoires; et encore moins de les colporter. C'est faire preuve de beaucoup d'ingratitude”, ajouta-t-il, avec un accent de fort mécontentement, “après la gentillesse que les Teviot nous ont témoignée; et s'il existe le moindre fondement à vos suppositions, il serait certainement bienséant, et, je l'espère, naturel, que vous agissiez envers cette jeune créature comme vous aimeriez que sa mère agisse avec l'une de vos propres filles dans de pareilles circonstances. Vous auriez pu l'aider, en lui donnant des conseils, si ce que vous dites est vrai. Lady Eskdale aurait agi de manière beaucoup plus bienveillante envers vous, Anne.”

Mr Douglas se mettait si rarement en colère qu'une réprimande de sa part avait un effet foudroyant sur sa femme; de surcroît, celle-ci avait déjà un cas de conscience à propos de Helen; aussi, elle assura Mr Douglas qu'elle n'avait fait part de ses observations qu'à lui seul, et qu'elle n'en ferait part à personne d'autre, et que si elle trouvait la moindre opportunité de se rendre utile à Helen le lendemain, elle ferait ce qu'elle pourrait; mais quant à ne pas penser de mal de Lord Teviot, de Lady Portmore et du Colonel Stuart, et pour être franche de la plupart des gens, elle ne pouvait vraiment pas pousser l'obligeance envers lui jusque là. Comme il s'agissait là d'une concession qu'il ne s'attendait guère à obtenir, ils se quittèrent de manière très amicale.

CHAPITRE XXXII

Le lundi, pas un mot ne fut échangé entre les Teviot, à part sur les sujets les plus triviaux. Helen espérait qu'ils n'allaient pas se séparer en aussi mauvais termes, et se demanda s'ils allaient s'écrire. Elle eût été heureuse de pardonner et d'oublier la rudesse qu'il avait témoignée envers sa sœur, si lui l'avait voulu, et s'il s'était décidé à revenir simplement à des sentiments de paix et d'amitié sans explication. Mais il n'adopta pas le moins du monde ce point de vue : parfois il avait, le temps d'un éclair, l'impression que c'était lui qui avait été l'agresseur dans leurs querelles, mais ce n'était jamais qu'une idée fugitive. En général, il voyait clairement qu'il était l'être le plus malheureux sur terre, que sa femme le haïssait, et que les membres de la famille de celle-ci étaient ses ennemis les plus acharnés ; qu'il était chassé de chez lui par le chagrin sans pareil qu'il éprouvait dans sa vie de tous les jours, et que c'était bien cela le plus choquant, parce qu'il avait été un époux modèle, et sans aucun doute avait aimé Helen, même si la préférence marquée de celle-ci pour n'importe quelle autre créature vivante, depuis son père jusqu'à son petit chien, justifiait pleinement qu'il cessât de se préoccuper d'elle. Au temps pour sa vie domestique.

Et quant à ses projets futurs, les perspectives étaient des plus sombres. Il connaissait beaucoup de monde de par son enviable position, et à vrai dire, son sort pouvait paraître enviable. Et il se trouvait qu'il avait les dispositions naturelles les plus marquées à s'amuser ; il n'en tirait nulle vanité, puisqu'il était né avec elles ; mais Helen avait tout détruit. C'était entièrement son œuvre. Si elle lui avait montré une étincelle d'affection, il serait resté à la maison, le plus heureux des hommes, mais les choses étant ce qu'elles étaient, il était absolument contraint à l'exil. C'était fort bien d'appeler cela une mission, mais pour lui, c'était un bannissement. Et quant à revenir dans six semaines, il était plus vraisemblable qu'il ne revienne jamais. Il se rendrait certainement en Grèce ou en Egypte. Tombouctou semblait un endroit intéressant, il irait bien, juste pour voir si Helen en serait surprise . Et quant à se réconcilier, il n'en était pas question ; en fait, il n'y avait même pas de querelle, ils n'étaient que deux personnes qui ne se convenaient pas, et seraient plus heureux séparés. Ceci étant dit, il fit la chose la moins judicieuse qu'il pouvait faire : il rechercha Lady Portmore, et en fit la confidente de ses problèmes imaginaires. Cette attention la charma. Elle le plaignit, lui dit qu'elle avait toujours craint qu'il ne découvre ce qu'elle, avait perçu dès le début, et qu'elle avait tenté de lui faire comprendre depuis par de subtiles allusions : qu'Helen se souciait peu de lui, et ne lui convenait pas.

« Elle est votre femme, mon cher Teviot, et donc je n'ai pas le droit de parler, mais du fond de mon cœur j'ai pitié de vous. Vous avez besoin d'une femme qui peut comprendre vos grandes qualités. Vous savez que je ne vous flatte jamais, mais vraiment, il n'existe pratiquement aucun homme de votre classe qui puisse se comparer à vous pour le talent, l'amabilité, et tout ce qui fait la distinction d'un homme ; et voir Helen si aveugle à toutes ces qualités, c'est choquant, et je m'échauffe toujours déraisonnablement lorsque mes amis sont concernés. Mon conseil, ce serait de partir : l'absence peut faire beaucoup. Vous lui manquerez, et l'importance de sa présente position également, car elle y attache de l'importance, et peut-être deviendra-t-elle plus sage au fur et à mesure des années. Et en attendant, mon cher Teviot, faites-moi confiance, consacrez-vous complètement à vos intérêts. Je ne devrais pas le dire, et surtout pas à vous, mais je sais ce que c'est que d'être lié à un être incapable de comprendre vos sentiments. Je ne pourrais faire confiance à personne d'autre que vous sur ce point, mais vous savez comment est Lord Portmore. »

Et alors, Lady Portmore se lança dans la description des innombrables petites stupidités de Lord Portmore, auxquelles s'adonnaient également tous les hommes de sa connaissance, et cela intéressa fort Teviot à ce moment, car il cherchait à savoir si tout le monde était aussi malheureux que lui.

Lady Portmore parvint à durcir le cœur de Teviot contre Helen, et ce jour – leur dernier jour – se termina sans un mot de gentillesse, de regret, ou de réconciliation. Tard dans la soirée, Helen, poussée à l'action par le désespoir, monta voir son mari et Lady Portmore, qui étaient assis à discuter sérieusement. Elle demanda à Lady Portmore si elle comptait partir tôt le lendemain matin, puis, se tournant vers Lord Teviot, elle lui posa la même question. Sur sa réponse affirmative, elle lui dit doucement : « Alors je puis vous parler cinq minutes maintenant, car vous n'aurez peut-être pas le temps demain matin de me donner vos dernières instructions ? »

« Je donnerai des instructions écrites dans mes lettres, et Griffiths sait ce qui doit être fait ici. »

« Il n'y a rien de tel que des instructions écrites pour éviter les bévues » dit Lady Portmore. « Je laisse toujours un carnet très précis à mon intendant. Mais pour en revenir à ce courrier que je vous demande d'emporter – » et ils reprirent leur conversation.

Helen semblait déçue, mais elle resta assise. Mary Forrester l'avait observée depuis la table à ouvrage où elle était assise, et vit qu'elle avait besoin d'assistance. Elle regarda autour d'elle, mais elle n'avait pas le cœur à déranger Ernest et Eliza, qui discutaient pour la dernière fois. Ces derniers instants de grands rassemblements sont toujours pleins de

sentiments et d'un profond pathos. Mary n'avait qu'une seule ressource, puisqu'elle ne comptait pas consulter le Colonel Stuart sur ce sujet, ou n'importe quel autre sujet, et elle marcha donc hardiment en direction de Lord Beaufort, qui écrivait des lettres à l'autre bout de la pièce, et lui dit : « Ne pourriez-vous montrer maintenant à Lady Portmore le tableau dont vous aviez parlé ? » Elle dirigea son regard vers le groupe de l'autre côté et ajouta : « Elle est vraiment très gênante pour votre sœur. »

Lord Beaufort n'eut pas besoin de plus d'explications. Il était tout aussi désireux que Miss Forrester que Lord et Lady Teviot en arrivent à une explication avant de se séparer, car leur brouille était palpable pour tous. Il alla donc immédiatement rejoindre Lady Portmore, et, lui offrant son bras, lui dit : « Venez, je vous emmène de force, vous ne devez pas quitter St.-Mary sans voir ce tableau, qui, je trouve, a vraiment un air de vous. » Elle ne put résister à cette flatterie, et le suivit. Lord Teviot se leva pour les suivre, mais Helen posa la main sur son bras, et lui dit : « Non, vous ne pouvez me refuser quelques minutes de notre dernière soirée. »

« Je suis à vos ordres » dit-il froidement.

« Teviot, nous n'allons certainement pas nous séparer en ces termes. Ne partez pas sans un mot ou un regard aimable – Je ne pourrais le supporter. »

« Je vous demande pardon, je crois que je ne comprends pas bien votre demande. Il n'y avait pas la moindre nécessité de nous séparer, mais vous avez décidé que nous le devions, et je ne puis imaginer deux personnes moins sujettes à en éprouver du chagrin . Puis-je faire quelque chose pour vous à Londres ? »

Elle devint très pâle, et dit : « Laissez-moi aller avec vous jusque-là, même si vous ne me laissez pas aller à Lisbonne. »

« Merci, non ; je serai très pressé, et vous, vous savez bien que vous rentrez à la maison. »

« J'avais tort de dire cela – je m'en suis rendue compte sur le moment, mais j'avais été blessée par ce que vous et Lady Portmore aviez dit, et je parlais sous le coup de la colère. Teviot, ma maison, c'est quand je suis avec vous. »

« Je pense que cela n'a pas été une maison très heureuse, mais tout cela est fini maintenant, et les discussions ne feront aucun bien. Je n'ai aucun doute sur le fait que vous serez très heureuse lorsque vous serez avec ceux que vous aimez, et quant à moi, permettez-moi de prendre soin de moi-même. N'importe quelle vie que je mènerai seul vaudra mieux que ce que j'ai vécu ces derniers temps. Avez-vous quelque chose d'autre à me dire ? »

Il n'y eut aucune réponse. Elle essaya de se lever, mais retomba sur son siège, et murmura faiblement : « Rien. »

Il la regarda pour la première fois, et fut choqué par son apparence épouvantable et par son regard fixe et affligé. « Êtes-vous malade, Helen ? »

« Ne me parlez plus ; je ne pourrai supporter plus de mots cruels. Je dois aller dans ma chambre ; je ne peux pas rester ici avec tous ces gens qui me regardent. Laissez-moi partir – », et à nouveau, elle tenta de se lever.

« Mais vous devez me laisser vous aider ; prenez mon bras, Helen. »

« Non, non, je dois être seule. »

« Vous devez être seule, mais vous ne pouvez partir toute seule, Helen. Je vous quitterai quand je vous aurai vue saine et sauve dans votre chambre. »

Elle n'avait pas assez d'énergie pour le contredire sur ce point ; tout ce qu'elle ressentait, c'était un profond désir d'être seule, mais aussi la certitude qu'elle ne pourrait pas atteindre sa chambre sans assistance. Il l'y conduisit, guidant ses pas tremblants en silence. Elle dégagea son bras et lui fit signe de la main de la laisser, se précipita vers son ottomane, et se jeta dessus en éclatant en un torrent de larmes. Elle sanglotait comme une enfant, et avec le ressentiment passionné d'un enfant dont la proposition « oublions tout ça et soyons amis » a été mal interprétée et repoussée. Et comme au fond de son cœur aucun ressentiment n'était suffisamment puissant pour lui permettre de se faire une idée des motivations de la violence de Lord Teviot, la terreur et l'impuissance, ainsi qu'un sentiment d'extrême injustice, étaient les principales conséquences des paroles inexplicables de Lord Teviot.

Dans sa courte vie ensoleillée, elle n'avait jamais expérimenté à un degré aussi extrême à quel point les larmes peuvent soulager. Elle s'en délectait littéralement, ignorant que son mari était témoin de son chagrin, jusqu'au moment où la vue de la tristesse de sa femme eut raison de lui, et tandis qu'il se jetait à ses côtés, elle l'entendit qui la suppliait de se calmer et de le pardonner, et d'oublier ce qu'il avait dit. « Dis que tu me pardonnes, ma pauvre Helen, je ne puis supporter de te voir pleurer, et de penser que c'est moi qui t'ai rendue aussi malheureuse. Je suis un misérable, violent et sans cœur, et je sais que je dis mille choses que je ne pense pas lorsque je suis en colère. » Et s'ensuivirent tous ces mots apaisants et inarticulés, toutes ces caresses qui sont si efficaces et si réconfortantes après une querelle. Puis il parvint à la persuader de le regarder, afin qu'elle pût voir à quel point il était désolé, et il lui apporta un verre d'eau, et la soutint tandis qu'elle buvait. Et bien que tous deux s'abstinrent de faire allusion à la cause initiale de leur querelle – et peut-être en vérité aucun des deux ne savait-il exactement quelle était sa cause – il avait

fait beaucoup de concessions, et elle fut réconfortée à l'idée qu'ils allaient maintenant se séparer bons amis. Il lui conseilla de ne pas retourner au salon ce soir-là, et tenta de toutes les façons possibles de calmer ses nerfs bouleversés. Il lui dit que St. Mary serait toujours prêt à la recevoir, et que Teviot House serait également préparé pour elle, au cas où elle souhaiterait séjourner à Londres, et qu'il espérait qu'elle le retrouverait là de toutes façons à son retour. Il lui donna les instructions les plus précises quant aux lettres qu'elle lui enverrait, et la pria d'écrire régulièrement ; « Et prenez soin de me donner des nouvelles de Sophia en particulier » ajouta-t-il, d'un ton profondément humble.

« Merci » dit-elle, l'air abattu, « Vous êtes très bon. » Elle pensait qu'il n'avait parlé ainsi que dans l'intention de la calmer, et que ces paroles ne venaient pas du fond de son cœur. Les larmes coulaient toujours doucement sur ses joues, et elle était si pâle que Lord Teviot finit par se résoudre à sonner pour faire venir Tomkinson, et remettre le cas entre ses mains. Elle trouva que c'était un spectacle charmant, qui mit passablement à mal son système « Milord Bon-à-rien ».

« Je n'avais jamais vu Milord aussi anéanti » dit Mrs Tomkinson plus tard à Mrs. Nelson. « Juste parce que Milady s'est un peu énervée parce que sa Seigneurie était obligée de partir pour cette histoire au Portugal ; et il m'a demandé les sels d'une façon assez tranchante, et j'avais égaré mes clés quelque part – c'est toujours ainsi avec les clés quand on en a besoin, et voilà Milord qui prenait les mains de Milady et les embrassait, ce qui était bien pénible pour moi, mais je n'ai pas regardé beaucoup de ce côté-là. En vérité, je fouillais partout à la recherche de ces clés, et lorsque j'ai amené les sels, Milord les lui a administrés lui-même, et Milord et moi sommes tombés d'accord sur le fait que la meilleure chose à faire, c'était de mettre Milady au lit, et Milord m'a dit : 'Vous feriez mieux de rester avec elle, Mrs. Tomkins'. Certainement, c'est bien étrange qu'il ne soit pas capable de retenir mon nom, mais quoi qu'il en soit, je suis contente de lui et de Milady, et je suppose qu'il finira pas comprendre que je m'appelle Tomkison, et alors tout sera bien. », ce qui, finalement, était une perspective réjouissante.

CHAPITRE XXXIII

Il y eut le lendemain une succession de petits déjeuners hâtifs, et de séparations plus ou moins douloureuses. Lady Portmore partit la première, et réconforta les amis qu'elle abandonnait en les assurant que sa visite avait été très plaisante. Elle affirma aux Douglas qu'elle ne serait pas pour eux le genre de grande dame odieuse qui leur battrait froid si d'aventure ils se rendaient à Londres – cette dernière touche de grandeur exaspéra d'ailleurs passablement Mrs Douglas. Le Colonel Beaufort, après avoir commandé ses chevaux pour se rendre d'abord chez lui dans le Lincolnshire, décida soudainement qu'il serait plus commode d'accompagner Lord Teviot en ville. Miss Forrester avait hésité à accepter l'invitation de Lady Eskdale, de crainte d'être un embarras pour la famille dans l'attente du rétablissement de Lady Sophia, et à sa grande surprise, elle fut pressée par Mrs Douglas de venir chez elle à Thornbank, le temps qu'elle puisse se rendre au château.

“J'étais vraiment obligée de le lui proposer”, dit Mrs Douglas, “bien que je n'aie pas la moindre idée de ce qu'elle compte faire. Tout ceci est l'oeuvre d'Eliza. Elle s'est prise, pour Miss Forrester, de l'un de ces engouements qui fondent sur mes filles en un instant. Je ne sais pas d'où elles tiennent cela. Pas de moi : je ne me suis jamais entichée de quiconque de toute ma vie. Si les gens sont dotés de caractéristiques frappantes, ce sont en général des défauts. Toutefois, Miss Forrester est moins désagréable que la plupart des gens de sa classe, et à partir du moment où j'ai vu que Lady Portmore faisait des difficultés pour la ramener chez elle, j'ai été déterminée à me montrer aussi civile que possible. De plus, pauvre créature ! Je la plaindrais de devoir supporter tout le tapage que Lady Eskdale va faire autour de Lady Sophia. Nous en entendrons bien assez parler à Thornbank, malgré mes efforts pour rester en retrait; et Miss Forrester est la bienvenue pour se réfugier là, le temps que cette grande tempête soit passée.”

Mary espérait que Lord Beaufort ne resterait pas longtemps chez ses parents, étant donné qu'elle avait, dans son for intérieur, décidé de différer sa propre visite à Eskdale jusqu'à son départ; et, entretemps, il lui plaisait d'être dans le voisinage de Helen; ainsi, elle partit avec les Douglas. Eliza était désespérément maussade, et regardait St Mary comme un paradis perdu; et une fois que la grande colonne, en haut de la colline eut disparu, le reste du voyage lui sembla se trainer sur une morne plaine, et elle ne pouvait comprendre ce que Miss Forrester voulait dire quand elle trouvait la campagne “jolie”.

Elle trouva toutefois une consolation à la pensée des interminables conversations qu'elle pourrait avoir avec Sarah, ainsi que dans l'espoir inconscient que le Colonel Beaufort

viendrait à un moment visiter sa famille. De toutes façons, il y en avait d'autres qui portaient son nom dans le voisinage; elle pourrait entendre parler de lui; ainsi, aussi noires que fussent ses perspectives, il y avait quand même quelques lueurs d'espoir, et, pour finir là où elle avait commencé, elle pourrait tout raconter à Sarah.

Pauvre fille ! Elle était loin de s'imaginer que, tandis qu'elle était sagement assise dans la voiture, à réfléchir sur les remarques les plus banales du Colonel Beaufort, à collecter comme des faits précieux qu'il aimait lire le journal, qu'il n'aimait pas la poésie, qu'il pensait que Londres était le meilleur endroit pour vivre, et que sa montre coûtait 90 guinées; elle était loin de s'imaginer que cette créature ingrate avait congédié de son esprit toutes les conversations qu'ils avaient eues ensemble, et s'adonnait à des discussions sur la politique étrangère avec Lord Teviot, à moitié disposé lui-même à partir à l'étranger pour quelques années; et qu'elle n'était pour lui qu'une gentille petite Miss Machin-Chose qu'il avait rencontrée à St Mary. Divergence choquante ! Mais ainsi en sera-t-il, tant que les jeunes filles ignorantes tomberont le plus souvent amoureuses, cela me coûte de le dire, d'hommes du monde blasés. Toutefois, laissez-leur un peu de temps et d'occasions, et il est impossible de dire si le cœur le plus chaud ne parviendra pas finalement à adoucir et à conquérir le cœur le plus froid.

Lord et Lady Teviot se séparèrent de la manière la plus édifiante. Il lui tendit la main pour l'aider à monter dans le carrosse, arrangea sa cape autour d'elle, et insista, avec pour témoins Mrs Tomkinson et les serviteurs, pour qu'elle lui écrive par le premier courrier, puis il fit le tour de la britzka pour voir si la capote était correctement attachée, et pour vérifier si Helen avait suffisamment de châles. Ce fut tout, pour les démonstrations publiques : leurs adieux privés avaient été parfaitement amicaux, même si ses incompréhensions à lui s'étaient ravivées, tandis que sa crise de nerfs à elle s'était apaisée; mais Helen était satisfaite. Elle avait son frère à côté d'elle, et Eskdale en vue; elle savait qu'elle et son mari étaient en bons termes à présent, et qu'il n'aurait pas l'occasion de se mettre à nouveau en colère contre elle. Pour toutes ces raisons, elle était heureuse, et c'était une vraie chance qu'il ne le sût pas.

CHAPITRE XXXIV

La respectable voiture des Douglas arriva à la porte de Thornbank. Mr. Douglas jeta un regard paternel sur ses moutons, qui secouaient leurs fatigantes petites cloches, et mangeaient leur herbe grasse en face de la maison, et il commença à penser que St. Mary n'était pas un endroit si agréable finalement, et que Thornbank avait ses propres charmes. Mrs. Douglas regardait Miss Forrester, pour voir si elle se montrait dédaigneuse à la vue de cette demeure banale et de taille moyenne, et Eliza se pressa pour être la première à voir Sarah. Celle-ci était à la porte, et semblait impatiente et heureuse à un degré inusité ; et l'instant d'après, l'importante nouvelle de la proposition de Mr. Wentworth fut connue de toute la famille, et une demi-heure plus tard, Eliza et Sarah étaient installées dans une petite pièce, perchées sur deux hautes chaises de rotin, avec leurs châles pour se protéger du froid, parlant toutes deux en même temps, écoutant toutes deux, et toutes deux heureuses, mais Sarah était la plus heureuse, car bien que la gaieté d'Eliza fût la plus brillante, elle était éphémère et sans conséquences, tandis que Sarah était convaincue qu'elle était assurée pour sa part d'un confortable petit lot de bonheur parfait..

« Dis-m'en plus, Sarah, dis-moi exactement ce qu'il a dit. »

« Non, vraiment, je ne puis, Eliza, cela semble tellement bête de répéter ce genre de chose. »

« Oh, pas pour moi, ta propre sœur. Tu le dois, car je n'ai jamais entendu une vraie proposition, et je suis tellement curieuse de savoir ce qu'ils disent. Reprends là où tu t'étais arrêtée dans ta lettre précédente, après qu'il est allé auprès de ma tante. Je suppose que tu étais très impatiente de savoir s'il reviendrait ? »

« Bien sûr. Je ne pouvais penser à rien d'autre ; et pourtant j'étais sûre qu'il reviendrait, parce qu'il l'avait dit. Je pense vraiment, Eliza, que c'est l'homme le meilleur dont j'aie jamais entendu parler. Bien. Et nous voilà donc à l'église le matin, et Mr. Briggs a prêché qu'il ne fallait pas penser au lendemain. Encore heureux qu'il n'ait rien dit sur le fait de penser au jour même, car je ne pouvais m'empêcher de me demander si Mr. Wentworth allait venir ; et tandis que nous mangions, la cloche sonna, et je sentis que je rougissais, et qui est-ce qui rentre, cet horrible Ape Brown. »

« Non, vraiment ? En passant, Sarah, il ne ressemble pas le moins du monde au Colonel Beaufort. »

« Non, je sais » dit Sarah en riant. « Je pense que cette prétendue ressemblance ne ferait pas long feu si nous les voyions ensemble. Eh bien je commençais à renoncer à espérer, lorsqu'il y eut une autre sonnerie, et cette fois, tout était bien. Je vis ma tante lancer un

regard à mon oncle, et mon oncle était tellement aimable avec Mr. Wentworth, et après le repas nous sommes sortis marcher, et ce terrible Ape Brown est venu à moi et m'a offert son bras. »

« Sa patte, tu veux dire. »

« Bon, sa patte, mais ma tante l'a rappelé, et Mr. Wentworth est venu instantanément, et m'a dit : « Je pensais que Mr. Brown allait usurper ma place », ce qui était tellement gentil de sa part, et alors, comme je te l'ai dit, il m'a fait sa proposition, et tout fut réglé. »

« Oh, mais Sarah, je ne sais toujours pas ce qu'il a dit, tu dois me le dire. »

« Non, non, pas maintenant, d'ailleurs nous avons tellement froid assises ici, ne trouves-tu pas ? »

« Non, pas tant que ça, bien que j'aie toujours eu un feu dans ma chambre à St. Mary. Quand tu seras Mrs. Wentworth, Sarah, tu auras un feu dans ton boudoir ; et je pense que deux fauteuils seraient aussi une grande amélioration, ne crois-tu pas, par rapport à ces meubles inconfortables ? »

« En effet. Tu devras venir me voir constamment, Eliza. Mr. Wentworth dit que Broom House est très laide, mais je suis sûre que je la trouverai jolie. J'aime les plaines. »

« Moi aussi. Le Colonel Beaufort dit que sa résidence dans le Lincolnshire est aussi ravissante que le pénitencier de Millbank, sans la rivière, et qu'il n'est pas aussi bien bâti. Mais je suis sûre que je ne pourrais pas détester un endroit qui appartient à une personne que j'aime. »

« Comme ce sera drôle lorsque j'aurai moi aussi une maison à moi, et que je pourrai commander des dîners, et tenir les comptes, comme maman ! Mr. Wentworth est vraiment exigeant pour son dîner, et j'ai découvert un autre de ses goûts, Eliza, un goût qui va te mettre en colère. »

« De quoi s'agit-il, Sarah ? Il n'aime pas les gens qui sont dans l'armée ? »

« Non, pas à ce point. Mais il déteste le rose, et donc, je ne devrai pas avoir de robes roses dans mon trousseau. Il sera ici demain. Eliza, j'aurais préféré que Miss Forrester ne vienne pas juste à ce moment, pas toi ? »

« Je ne suis pas sûre ; je pense que tu l'aimeras ; elle marchera avec moi quand toi et Mr. Wentworth sortirez, et elle pourra te donner d'excellents conseils pour ton trousseau. Le Colonel Beaufort dit que personne ne s'habille mieux qu'elle. »

« Oh, Eliza, j'aimerais que tu sois aussi heureuse que moi, mais ce sera pour bientôt. Je suis certaine que le Colonel Beaufort viendra à Eskdale, et viendra à cheval jusqu'ici pour le dîner, comme l'a fait Mr. Wentworth. Et maintenant, je dois aller voir maman. Pour sûr, il

est vraiment heureux que Mr. Wentworth se trouve être parfait, car s'il avait des défauts, maman est tellement intelligente, que je pense qu'elle les aurait tous découverts. »

Sarah, heureusement, ne pensait pas que la sécurité de Mr. Wentworth tienne à sa position, ou au fait qu'il soit sans défauts. Mrs. Douglas était beaucoup trop heureuse du simple fait d'avoir un gendre pour penser à se montrer critique. Mais s'il s'était engagé aussi précipitamment auprès d'une autre jeune fille, elle aurait fait remarquer avec la plus grande perspicacité que c'était là un Mr. Wentworth bien ordinaire – attaché à son dîner, porté à dormir et à prendre du poids, avec un teint, un manteau et des idées bien ternes. Il y avait en lui ce qu'un artiste aurait appelé « une bonne dose de couleurs ternes », mais c'était un homme de principes, aimable, raisonnablement riche, et attaché à Sarah, et donc, les choses étant ce qu'elles étaient, elle avait de bonnes raisons d'être reconnaissante. Quand la règle générale est que les hommes qui épousent nos filles ne sont ni bons, ni riches, ni attachés à quoi que ce soit d'autre qu'eux-mêmes, il est bon de mettre la main sur celui qui fait exception.

Miss Forrester était contrariée que sa première visite se déroule à un moment aussi importun, mais l'intérêt qu'elle exprima pour le bonheur de Sarah, et la gentillesse qu'elle témoigna en prenant part à tous les petits arrangements de la famille, firent d'elle une personne d'importance pour eux tous, et à la fin du deuxième jour, elle se sentait tout à fait chez elle, et était consultée par Mr. Wentworth à propos des bijoux, par Sarah à propos des vêtements, et par Mrs. Douglas pour résoudre la difficile question de savoir si le jeune couple pouvait être autorisé à sortir se promener sans chaperon. Elle avait vu tellement de mariages que son opinion à propos du déjeuner et des demoiselles d'honneur, etc. était considéré comme valable, et à tout prendre, Mrs. Douglas était en réalité satisfaite de son invitée, même si ç'eût été un triste changement dans ses habitudes que de le reconnaître. La maladie de Lady Sophia se révéla être la rougeole, et même si elle commençait à se sentir mieux, il n'avait pas été considéré comme prudent jusqu'ici de rendre une visite au château ; mais finalement, Mrs. Douglas jugea que cette visite devait avoir lieu.

« Je suppose, Miss Forrester, que vous désirerez venir à Eskdale Castle aujourd'hui ? Mrs. Birkett me dit que toute crainte d'infection est maintenant dissipée, mais Lady Sophia semble très malade, aussi, j'aimerais la voir. »

« Parce qu'elle est malade ? » demanda Mr. Douglas. Sa femme ne daigna pas lui répondre, et continua comme si elle ne l'avait pas entendu. « Elle se fait toujours tellement d'idées sur sa santé, qu'elle doit être ravie d'avoir une tangible, une véritable maladie. Mais nous devons le vérifier par nous-mêmes, , et je suppose que je dois annoncer le

mariage de Sarah dans les formes. Ce n'est pas que Lady Eskdale s'en soucie le moins du monde ; néanmoins, cela doit être fait, alors, autant en finir aujourd'hui. »

« Les Walden y sont également, je crois » dit Miss Forrester.

« Ce n'est pas très bon pour nous ; toute la famille est là en force, et l'Eskdalophilie n'est pas un sentiment très développé en moi. Mais s'il y a quelqu'un parmi eux que je trouve encore plus impossible à aimer que les autres, c'est bien Lady Sophia. Mais oui, Mr. Douglas, vous dites toujours que je suis critique, mais je vous le demande : est-ce que Lady Sophia n'est pas la plus désagréable jeune femme que vous ayez jamais rencontrée ? »

« Pas à ce point, Anne, mais elle n'est pas aussi charmante que les deux autres ; un peu gâtée et fantasque, et elle rabroue Waldegrave ; mais il aime ça ; de plus, elle deviendra plus sage en grandissant. »

« Cela fait quelque temps que Lady Sophia a terminé sa croissance » dit Mrs. Douglas.

« Nous irons donc à trois, ma chère, si cela vous convient. »

« Et pourrez-vous essayer de savoir s'ils attendent de la visite à Eskdale ? » murmura Eliza à Miss Forrester, tandis qu'ils se séparaient.

Ils trouvèrent une partie de la famille à la maison – Lady Eskdale, assise avec Lady Walden, qui avait ajouté un nouveau bébé à la famille – fournissant ainsi à Mrs. Douglas une troisième génération sur laquelle déverser son fiel. Mais, comme beaucoup de femmes au cœur de pierre, elle avait un faible pour les bébés, et fut adoucie à la vue de celui-ci, même si elle ne voyait pas « pourquoi on ferait toute une histoire au sujet d'un long rouleau de batiste, comme une bouteille blanche avec une petite tête rouge en guise de bouchon ».

Mais la nouvelle du mariage de Sarah fut reçue avec tout l'intérêt bienveillant dont Lady Eskdale pouvait faire montre à propos du bonheur des autres ; par ailleurs, c'était une information locale, ce qui est toujours bienvenu à la campagne, et Mrs. Douglas eut la fierté de l'entendre répéter trois fois : à Lord Eskdale, à Lady Teviot, et aux Waldegrave, qui arrivèrent successivement durant sa visite.

« Je suis tellement fatiguée ! » dit Lady Sophia en se jetant sur le sofa ; « C'est une chaleur étouffante pour cette période de l'année, ou alors une de ces maudites crises de migraine qui se prépare. »

« Souffrez-vous d'importants maux de tête en ce moment, Lady Sophia ? »

« Plus que jamais ; c'est-à-dire, pas vraiment des maux de tête, mais des sensations vraiment particulières dans ma tête. La rougeole empire les choses en ce moment, mais je

suis convaincue que j'ai une tendance à l'apoplexie, et si vous me regardez, Miss Forrester, vous verrez que je n'ai pas la force de prendre des remèdes. »

« Vous n'avez pas l'air maigre, Lady Sophia. Et vous avez de belles couleurs. »

« C'est l'accumulation du sang dans la tête ; je l'ai senti ces deux derniers jours. Cher William, s'il vous plaît, reposez ce couteau d'ivoire, vous le tripotez tellement qu'il va certainement déclencher l'une de mes crises d'étourdissement. »

« Je vous demande pardon, mon amour, je reconnais que c'est l'une de mes petites manies un peu énervantes. Ne feriez-vous par mieux de sortir un peu à l'air, très chère ? »

« Non, merci » dit-elle d'un ton résigné. « C'est gentil à vous de le suggérer, cher Willy, mais à moins que cela ne vous fasse vraiment plaisir, je préférerais ne pas attraper froid en plus de tous mes autres maux. L'air du pays vous convient-il, Miss Forrester ? »

« Tout air me convient » dit Mary, « je ne suis jamais malade. »

« J'aimerais que vous puissiez convaincre Sophia de ne pas se croire malade » dit Sir William ; « A vrai dire, elle est la seule à le penser. »

Lady Sophia fit un sourire résigné, comme si elle lui pardonnait d'avoir fait offense à ses mortelles souffrances, mais elle ajouta, du ton le plus caressant, « Pauvre cher Willy, j'aimerais, pour vous, avoir une meilleure santé. Ouvrez la fenêtre, mon cher, je me sens faible. »

« N'étiez-vous pas plutôt surprise, Lady Eskdale » dit Mrs. Douglas « de voir Lady Teviot vous revenir aussi tôt ? Il doit vous sembler qu'elle n'est jamais partie. C'est vraiment une consolation de savoir que nous autres mères ne perdons pas nos enfants à leur mariage. Non pas que j'espère voir revenir ma Sarah à Thornbank sans Mr. Wentworth. »

« Non, je vous conseillerais de le tenir à l'écart de la vie politique ; cela chamboule tout votre confort. Je m'étais mise en tête d'avoir ce cher Teviot ici pour une longue et agréable visite, tandis que nous quitterions St. Mary, mais c'était très aimable à lui de laisser Helen venir. »

« J'ai vu dans les journaux que Lord Teviot avait été retenu à Londres, et avait dîné chez Lord Portmore. »

« Oui, mais nous avons reçu des lettres de lui en provenance de Lisbonne, et dans l'intervalle il était heureux pour Teviot que les Portmore soient restés à Londres, car leur maison est la seule qui soit encore ouverte en ce moment. »

« Je ne pense pas que ce puisse être une bonne chose d'être contraint à la société de Lady Portmore où que ce soit ou pour quelque raison que ce soit » dit Mrs. Douglas avec brusquerie. « Elle me déplaît extrêmement. »

« Oh, la pauvre. Certaines personnes ne l'aiment pas, mais elle est vraiment appréciée par la plus grande partie de ma famille ; mon fils et mon neveu l'aiment bien. »

« C'est ce qu'elle m'a laissé entendre » dit Mrs. Douglas, si sèchement, que ses propos furent suivis d'une pause.

« Est-ce que vous vérifiez que tout est bien en place/ êtes en train de vous assurer que votre visage est toujours là, mon amour ? » dit Lady Sophia, tandis que Sir William se passait la main sur le visage. « J'espère que tout est bien en place ? ». Et au grand étonnement de Mrs. Douglas, qui avait espéré assister à une petite querelle domestique, il éclata franchement de rire, et sembla flatté par la désinvolture de sa femme, et il l'assura qu'il était heureux d'être en mesure de lui confirmer que tout était en place.

Peu après, Mrs. Douglas mit fin à sa visite, et à peine la porte était-elle refermée, que Lady Sophia bondit du sofa avec un rire, et dit : « Et voilà ! Je m'y suis merveilleusement bien prise. J'entends Mrs. Douglas dire que je me fais des tas d'idées, et que je fatigue le cœur de Willy ; alors j'ai fait mon possible pour la préserver du péché de propager des fausses nouvelles. Dites-moi, Willy, je ne renonce pas à ma mauvaise santé, mais je ne vous fatigue pas le cœur, n'est-ce pas ? »

« Non, ma chère, au contraire, vous m'amusez au plus haut point avec votre bonne humeur, que je vois comme une preuve de votre bonne santé, et avec toutes vos petites douleurs imaginaires, et par-dessus tout je serais désolé si vous abandonniez ces fantaisies. Cela vous rend très amusante, allez, allons faire un tour.

« C'est très mauvais pour moi de sortir avec ce vent d'est » dit-elle, mais elle sourit et mit son bonnet, tandis que Sir William l'enveloppait soigneusement dans son châle.

CHAPITRE XXXV

Oui, enfin Helen était rentrée à la maison. Elle avait retrouvé les êtres chers qui n'avaient jamais porté les yeux sur elle sans admiration, qui ne lui avaient jamais parlé sans tendresse - ceux qui avaient entouré ses jeunes années d'amour et de bénédictions, et qu'elle regardait avec tout l'attachement profond de son affection enfantine. Mais elle n'était pas aussi heureuse, en revenant près d'eux - tout au moins, pas tout à fait aussi heureuse – qu'elle s'y était attendue. Elle doutait d'avoir fait le bon choix; et elle souffrait un peu quand elle se comparait à ses soeurs, et qu'elle voyait leurs époux traités en fils de la maison, tandis qu'elle était revenue sans Teviot. Sa propre solitude lui pesait, devant ces exemples d'harmonie conjugale. Les mots durs de Teviot, qui lui avaient fait si peur, s'étaient adoucis, par la vertu du temps et de l'absence; ils s'évaporaient, comme toutes les offenses s'évaporent lorsque le coeur est tendre et que l'esprit est bien réglé; et ses mots d'amour enflammé, ses intonations profondes d'adoration passionnée, lui revinrent en mémoire

“ Habillés des vêtements les plus précieux,
Plus délicatement mobiles, et pleins de vie”,

Que lorsque ces mots avaient franchi les lèvres de son mari. Parfois leur souvenir remuait au plus profond de son âme, et elle méditait sur eux, tout en se questionnant sur sa propre froideur, jusqu'à se haïr de ne pas les avoir appréciés à leur juste valeur, et commença à désirer ce qu'elle avait volontairement fui.

Car il arrive toujours que ce que nous avons,
nous ne l'estimons pas à son prix tant que nous en jouissons ;
mais s'il vient à se perdre et à nous manquer,
alors nous exagérons sa valeur,
alors nous découvrons le mérite que la possession ne nous montrait pas tandis que ce bien était à nous.
C'est ce qui arrivera à Claudio.

Et c'est ce qui arrivait pour Helen. De plus, elle n'éprouvait pas la même timidité pour écrire à son mari que pour lui parler; et son naturel enjoué éclatait parfois dans ses lettres, avec beaucoup moins de retenue qu'elle n'en ressentait en sa présence. Lui aussi lui écrivit avec sincérité, et elle avait l'impression de mieux le connaître ainsi, par les lettres, qu'elle ne l'avait connu par la parole. Alors elle se demanda ce que sa propre famille pensait de sa position; ce que Beaufort avait observé à St Mary, et à quel point il avait mis

leur mère dans la confiance. Mais à cet égard elle fut vite rassurée. Lady Eskdale avait été dorlotée, tout au long de sa vie prospère, dans la paisible croyance que tout était pour le mieux; et elle n'avait pas de mal à le croire, parce qu'elle avait eu elle-même le meilleur de toutes choses; et elle ne pouvait imaginer un instant que ses filles n'étaient pas aussi heureuses dans le mariage qu'elle l'avait été elle-même; elle les croyait même plus heureuses, puisqu'elle les tenait pour plus parfaites qu'elle-même. Elle se contenta donc de se lamenter sur l'absence de ce cher Teviot – une infortune que seule rendait supportable sa brièveté - et elle admira Helen plus que jamais pour le courage apparent avec lequel elle affrontait une si lourde épreuve. Lord Eskdale, quant à lui, avait sur cette affaire un point de vue tout politique et tout masculin. Il aurait considéré comme absolument absurde qu'Helen entreprît un voyage à cette saison, pour rester si peu de temps, et il ne se souciait réellement que du succès des négociations de Lord Teviot, et des effets qu'elles pourraient avoir sur le plan national et international. Et comme il avait pour habitude, à toute occasion, de parler – ses ennemis disaient : “de dissserter” - sur le sujet des affaires étrangères, il se délectait à l'idée des renseignements qu'il pourrait obtenir de son gendre, et de l'assurance de pouvoir ENFIN parler de faits réels; un point sur lequel ses discours avaient jusqu'ici été plutôt déficients.

Amelia était la seule personne dont Helen devait redouter le regard pénétrant, si toutefois cette inquisition pouvait être considérée comme redoutable; car, en vérité, elle aurait été contente de parler de ses soucis à sa sœur, n'eussent été les règles fermes de discrétion que Lady Eskdale avaient inculquées à ses filles pour régler leur conduite. Elle espérait cependant que, sans enfreindre son devoir, elle pourrait consulter sa sœur sur certains soucis; mais Amelia était accaparée par son bébé, et venait juste de se relever de ses couches, et de toutes façons il y aurait eu des difficultés insurmontables pour lui faire comprendre qu'il pouvait exister des différends entre un mari et sa femme; ainsi, pour le moment, Helen était livrée à ses propres cogitations et aux lettres de Lord Teviot, ainsi qu'à son propre sentiment d'infériorité par rapport à ses sœurs, sur le chapitre de l'épanouissement conjugal.

Trois ou quatre jours passèrent; les malades recouvrèrent la santé; les habitudes ordinaires de la maisonnée reprirent, plusieurs invités arrivèrent, et Helen se fit conduire à Thornbank pour réclamer la visite promise de Mary Forrester. Eliza écouta passionnément les noms de ceux qui étaient invités à Eskdale, et sa déception de ne pas en faire partie elle-même fut adoucie quand elle apprit que son héros n'y était pas non plus; et, après une mûre réflexion, elle arriva à la conclusion qu'il ne fallait pas gaspiller, dans une

assemblée aussi incomplète, le petit nombre compté de jours de sa vie qu'il lui serait donné de passer à Eskdale .

Ainsi, elle était prête à argumenter contre Mrs Douglas, qui voyait les choses très différemment d'elle.

“Eh bien, cette visite est terminée. J'ai vraiment eu l'impression d'apprécier Miss Forrester tandis qu'elle était là; mais je dois dire que je ne suis pas fâchée qu'elle soit partie. J'ai toujours pensé que de recevoir des gens à la maison causait plus de peines que de plaisir.”

“Mais Mary ne vous a pas donné beaucoup de peine, Maman”.

“Je ne sais pas ce que vous appelez “peine”, ma chérie; mais il y avait du feu dans sa chambre tous les jours; and nous avons tous les jours du gibier pour second plat, et elle boit du cacao le matin, ce qui est parfaitement ridicule. Les jeunes d'aujourd'hui ont de telles prétentions - ils s'inquiètent de ce qu'ils mangent - ce qui n'était pas permis de mon temps. J'aurais aimé voir la figure de ma tante si je m'étais aventurée à lui demander du cacao pour le petit déjeuner, quand j'étais jeune fille.”

“Elle a des manières agréables et animées”, dit Mr Douglas.

“Et elle apprécie l'humour”, ajouta Mr Wentworth. “Comme elle a ri de mon histoire à propos de Hammond!”

“Je comprends pourquoi”, dit Sarah, “vos histoires n'ont pas leurs pareilles pour faire rire”.

“Vous n'en avez pas entendu le cinquantième. Quand nous étions à Christchurch, Thompson, Hammond et moi, nous avons l'habitude de rester debout jusqu'à deux heures du matin, à nous raconter de bonnes histoires – et je crois bien que vous n'en avez jamais entendu de plus drôles. Lady Teviot a beaucoup ri de mon calembour à propos de la pluie, n'est-ce pas, Sarah ?”

“Ca, pour rire, elle a ri; elle a beaucoup apprécié ce calembour”.

“Les Beaufort rient tous comme s'ils étaient convaincus d'avoir de belles dents”, dit Mrs Douglas.

“Et en effet, ils ont de belles dents, Anne”.

“Mon cher, je n'en disconviens pas, je me contente d'observer qu'ils en sont convaincus eux-mêmes. Eliza, est-ce que Lady Teviot a ajouté un mot pour vous inviter là-bas ?”

“Non, Maman; elle a dit que Lady Eskdale envoyait ses amitiés.”

“Quel précieux message ! Et Lady Teviot l'a apporté sans le déformer depuis le Château. Comme c'est aimable à elle ! Je suppose que quand Lady Eskdale se retrouvera à nouveau seule, elle vous enverra chercher.”

“Et j’apprécierai tout autant, Maman, de me retrouver là-bas dans une simple réunion de famille, que lorsque la maison est pleine.”

“J’espère alors que vous serez invitée, mon enfant; mais je vous conseillerais de ne faire confiance à aucune de ces brillantes personnes; et tout particulièrement aux Eskdale.”

“Ils ne devraient pas se donner des airs”, dit Mr Wentworth. “Je les considère comme une famille de noblesse récente. Je ne pense pas qu’ils aient fait parler d’eux avant l’époque de Henry VII. Ma famille remonte à la Conquête; et il me semble, si je ne me trompe pas, que ces Eskdale n’ont pas plus de raison de regarder de haut les Douglas que les Wentworth.”

“Aucune raison au monde”, dit Mrs Douglas. “mais ils choisissent de fréquenter des gens importants. Je ne regrette pas qu’ils n’aient pas invité Eliza; bien que je trouve très curieux qu’ils ne l’aient pas fait; car personne ne peut vivre longtemps avec eux sans subir leur mauvaise influence. Miss Forrester était assez polie, durant son séjour chez nous, mais elle sera exactement comme le reste de cette compagnie lorsqu’elle y aura passé une semaine. Quant à Lady Sophia, je vous prie de remarquer qu’elle n’est pas passée une seule fois ici; et cela ne me surprendrait pas du tout que lady Walden ne prenne pas la peine d’envoyer une carte de remerciement, bien que je me sois immensément dérangée pour demander de ses nouvelles.

CHAPITRE XXXVI

Lord Teviot était absent depuis presque cinq semaines, qui avaient passé doucement et plaisamment à Eskdale Castle, quand survint un soudain changement dans les affaires, pas seulement là, mais dans toute l'Angleterre, pour ne rien dire de l'Ecosse et de l'Irlande. Le malheureux individu qui occupait la charge de Premier Ministre pour sa Gracieuse Majesté le Roi sur les pays ci-avant nommés, ayant subi les fatigues de son poste pendant cinq ans, largement assez pour devenir impopulaire auprès du peuple, ennuyeux pour le Roi, et odieux pour tous ses amis personnels, se décida à regagner tout ce qu'il avait perdu, et à prendre un peu de repos : il alla au lit, et mourut.

Son cabinet se désintégra. Il avait été, comme c'est l'usage dans tous les cabinets, divisé en deux factions, opposées l'une à l'autre sur tous les points importants, mais formant ce qu'il est d'usage de nommer courtoisement un cabinet uni, sous la douce domination du nonagénaire épuisé qui était à leur tête. Il était parti. Six ou sept journaux, largement frangés de noir, annoncèrent la mort de l'un des plus grands hommes de son temps, recommandèrent l'Abbaye de Westminster, une souscription pour un monument, et l'un de ses collègues comme successeur. Un nombre équivalent de journaux, après avoir professé, avec une candeur et une humanité bienveillantes, qu'ils ne faisaient pas la guerre aux morts, ramassèrent tous les vieux scandales qu'ils purent trouver concernant le mort, lui dénièrent avoir jamais possédé le moindre talent, et démontrèrent l'inanité de toutes ses vertus ; ils prophétisèrent la totale annihilation du parti ministériel, et annoncèrent que dans vingt-quatre heures, ils seraient en mesure de donner la liste exacte du nouveau cabinet qui était sur le point d'être formé par le puissant leader de l'opposition. Tous les hommes oisifs de Londres se précipitèrent à leur club, et on n'avait pas vu autant de paris depuis les dernières courses à Epsom.

Après trois jours d'hésitations, le Roi trancha ces paris en appelant aux affaires Mr. G. Les clubs étaient plus bondés et plus agités que jamais. La moitié de St. James Street disait que l'Angleterre était perdue, que la crise finale était là (il y a généralement une fausse crise tous les ans à Pâques, lors de laquelle l'Angleterre est perdue, puis finalement retrouvée aux environs de la Pentecôte), et que l'Eglise, l'Etat, le Roi et le Royaume étaient tous en même temps frappés à la tête. Le club du côté « opposition » de la rue était extatique ; ses membres se serraient la main jusqu'à en avoir mal ; ils déclarèrent que le Roi était le monarque le plus avisé qui ait jamais régné, et que Mr. G. était le plus grand homme d'état qui ait jamais gouverné ; le pays était sauvé, et la révolution arrêtée. Ils ne

se rencontrèrent que pour se réjouir de l'intérêt commun, mais ils ne se séparèrent que pour aller en privé faire offre de leurs services à Mr. G.

Et Fisherwick ! Comment se sentait-il ? Jamais il n'y eut homme plus heureux ; le monde n'était pas assez grand pour le contenir, rien n'était assez grand, si ce n'était la grande pièce de Downing Street, qui, pour lui, était plus grande que le monde lui-même. Il écrivait plus vite que jamais, et son adoration pour son chef était encore plus fervente, et lorsque la liste des nouveaux ministres fut rédigée par sa propre main pour un journal privilégié, et lorsqu'il y ajouta un paragraphe annonçant que Samuel Obadiah Fisherwick, Esq., avait été nommé secrétaire privé du nouveau premier ministre, il pensa que la vie n'avait plus rien de mieux à lui offrir. Il avait atteint le sommet du Mont Blanc.

La première mesure prise par Mr. G., fut la dissolution du parlement. Les routes étaient encombrées de voitures, et les journaux de discours, les haines enterrées issues d'anciennes rivalités revinrent à la vie, et des maisons de campagne devinrent pratiquement des salles de commissions électorales. Le nom de Lord Teviot avait été l'un des premiers sur la liste de Mr. G. pour son cabinet, et un messenger avait été dépêché pour le faire revenir du Portugal. Cette nomination de son gendre donna plus d'énergie encore aux ambitions politiques de Lord Eskdale. Son fils avait été membre de l'ancien parlement pour la ville voisine de Boroughford, et si en exerçant un quelconque degré d'influence ou de dépense – un terme de gentilhomme pour désigner la corruption – il pouvait amener son neveu à obtenir le second siège, ce serait à plus d'un titre un bon coup politique. Il amènerait ainsi un vote supplémentaire pour la grande cause de G. ; il aurait l'honneur et la gloire de disposer, selon toute apparence, d'une municipalité à lui, et il pourrait ainsi infliger un coup mortel au Duc de Broughton, Lord-Lieutenant du Comté. Il avait de tous temps été en termes de cordiale rivalité et de haine courtoise avec la famille de celui-ci, qui était parvenu lors des dernières élections, à placer un de ses propres neveux, le Capitaine Luttridge, à la municipalité.

La seule grande difficulté que prévoyait Lord Eskdale concernait le Colonel Beaufort lui-même, dont les habitudes d'indolence s'opposeraient au démarchage électoral à entreprendre. Mais en cela, il se trompait. Il n'existe aucun état d'inertie et d'insouciance dont un Anglais ne puisse être tiré par l'aiguillon de la politique, et une élection contestée est peut-être l'un des meilleurs remèdes à appliquer contre une langueur avérée, qu'elle soit mentale ou physique. Ernest sauta sur la proposition de son oncle, voyagea toute la nuit, et commença son démarchage électoral par son cousin une heure après son arrivée ; il passa onze heures en visites auprès des électeurs, et termina la journée par un discours qu'il prononça aux Armes d'Eskdale à deux cent cinquante hommes à la propreté

douteuse, qui sentaient tous le mauvais tabac, et buvaient une bière pire encore, et qui étaient tous suffisamment ivres pour venir lui serrer la main quatre ou cinq fois dans la soirée. Et pourtant, lorsque Lord Beaufort et lui rentrèrent à la maison en pleine nuit, assoiffés, épuisés, et empestant la fumée, ils déclarèrent qu'ils avaient connu leur « jour de gloire », et n'avaient jamais rencontré de meilleurs compagnons que les électeurs de Boroughford.

« Nous battons le Duc à plate couture » dit Lord Beaufort à son père. « Luttridge rôdait dans la ville avec seulement la moitié des partisans qu'il avait la dernière fois, et je n'entends pas parler d'un autre candidat dans leur camp. Par ailleurs, nous avons gagné un ami de valeur ; Tom Rogerson est de notre côté corps et âme. »

« C'est vraiment un grand coup » dit Lord Eskdale. « Il a royalement ignoré les Roses, et s'est embarqué dans notre comité. »

« Quel habile discours il a fait au magpie and Stump ! » dit Ernest. « Eh, Beaufort, est-ce que cela ne vous a pas semblé quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on entend habituellement ? »

« Oui, excellent ; mais en matière d'élection, Tom Rogerson n'a pas son pareil sur terre. »

« Qui est-il, mon cher ? » dit Lady Eskdale. « Où habite-t-il ? »

« Ne le connaissez-vous pas ? » dit Ernest. « Eh bien, je suis étonné. J'aurais pensé que vous connaissiez Mr. Rogerson, un voisin, un homme de talent, et un électeur. »

« Non, mon cher. Je n'avais jamais entendu parler de lui jusqu'à cet instant, mais je vais l'inviter à dîner sur-le-champ. »

« Oh, je vous en prie, il est charmant, il sera ravi de venir. Peut-être votre heure est-elle plus tardive que celle à laquelle il est habitué, mais pour une fois, il pourra le supporter. »

« Ou nous pourrions dîner plus tôt. Je ne verrais pas d'objection à dîner à sept heures pour obliger un de vos amis. Mais où peut-on le trouver ? »

« Je peux lui donner votre carte quand je le verrai demain ; il est très peu chez lui en ce moment, mais son repaire ordinaire est le numéro 4, Hopscotch Alley, près du vieux marché. Je ne suis pas tout à fait sûr du numéro, mais je sais que c'est dans Hopscotch Alley. »

« Mais, mon cher Beaufort, que veut-il dire ? »

« Ne faites pas attention à ce qu'il dit, ma chère, il essaie de vous mystifier ; ce qui est vrai, c'est que Tom Rogerson est un allié valable, ne serait-ce que pour son intimité avec tous les coquins et les malandrins du quartier. Il fut un temps où il travaillait dans une brasserie, et c'est maintenant un cordonnier plutôt oisif ; mais c'est l'un de ces personnages

singuliers et astucieux qui dans toutes les périodes d'agitation populaire font la fortune des partis auxquels ils s'attachent. Nous espérons que Rogerson nous amènera au moins quarante votes. »

« Oh, voici son nom dans mon livre de vote » dit Helen, qui tournait les pages d'une petite brochure.

« Ma chère Helen » dit Ernest, « Que me dites-vous là ? Votre livre de vote ? »

« Oui, nous avons chacune un livre de vote, ou une liste d'électeurs, ou appelez cela comme vous voulez, et nous les avons tous étudiés toute la journée pour voir s'il n'y aurait pas un de nos commerçants, ou de vieux amis dans le village, que nous pourrions persuader de voter pour vous. »

« Non, vous avez réellement fait cela ? Quels trésors vous êtes ! Si je n'étais pas aussi fatigué et si je ne sentais pas autant le tabac, je serais tenté de faire un tour complet de la pièce, juste pour embrasser toutes vos petites mains. Et il y a certains cas où vous pourriez nous être utiles. Nous voudrions que vous commandiez un bonnet, que vous n'aurez pas besoin de porter, chez Mrs. Vere. Vere prétend qu'il a des opinions sur la réforme de l'Eglise. »

« Oui, et Giles le quincailler ne nous fera aucune promesse aujourd'hui. »

« Impossible mon cher Beaufort » dit Lady Eskdale, « il vient juste de terminer les clôtures ornementales pour notre nouveau jardin ; il devrait nous être dévoué. »

« Il devrait, mais il ne l'est pas, car le Duc lui a parlé de conduites de fer pour ses serres-chaudes. »

« C'est de la véritable corruption » dit Lady Eskdale, qui faisait preuve d'une vraie énergie électorale, « Mais il se trouve que votre père va faire installer des barrières de fer tout autour de la pelouse, et je ferais aussi bien d'en parler à Giles demain. »

« Alors, vous ne pourrez pas rendre visite à Mrs. Birkett, et lui dire quelque chose d'un peu aimable demain ? »

« Mais quoi, vous ne voulez pas dire » dit Lady Walden en riant, « que Mr. Birkett prétend avoir des opinions politiques personnelles, lui qui vient tout juste de s'occuper de moi et qui, sans doute, espère encore vacciner le bébé ? »

« Je ne prétends pas vraiment le faire croire, il a dit qu'il n'aimerait pas désobliger la famille, mais qu'il préférerait ne pas s'engager ; que la Duchesse avait posé la question à Mrs. Birkett à son dernier bal, et que c'était une grande crise politique, et ainsi de suite. Je ne sais pas ce qui se trame, mais je m'attends vraiment à ce que l'agent du Duc lance un

second candidat, et je crois que les gens restent dans l'expectative en attendant de voir de qui il s'agit. J'ai trouvé Mr. Douglas un peu sec, aujourd'hui. »

« Impossible, Beaufort, les Douglas doivent être avec nous. » dit Lady Walden. « Mrs. Douglas déteste la Duchesse. »

« Oui, mais cela ne fait pas une grande différence en notre faveur. Mrs. Douglas déteste tellement de gens. »

« Et Mr. Douglas était à notre dernier comité, et c'est un si excellent homme. »

« Tout à fait vrai, en ce qui concerne le fait qu'il soit excellent, mais il a renoncé à faire partie de notre comité. »

« Oui, il y a une faiblesse du côté du clan des Douglas, c'est évident » dit Ernest, « et si j'en avais le temps, j'aimerais y aller et témoigner quelques délicates attentions à ma petite Miss Douglas. »

« Nous nous y rendrons tous demain » dit Lady Eskdale, « et prendrons Mrs. Birkett en chemin, à vrai dire, je crois que Mary Forrester était à Thronbank hier ; n'y étiez-vous pas, mon cher ? »

« Oui, j'y étais, mais je pense comme le Colonel Beaufort, quoique pas exactement dans les mêmes termes, qu'il y a effectivement là une faiblesse. Mrs. Douglas était très froide lorsqu'elle parlait des élections, et Eliza semblait déprimée. »

« Nous devons essayer de faire ce que nous pourrons demain, et ramener Eliza avec nous. Et maintenant, au lit. »

« Il est temps d'aller au lit » dit Lord Beaufort, allumant sa chandelle, « car nous devons être à Boroughford à neuf heures. Êtes-vous d'accord avec cela, Ernest ? »

« A neuf heures, mon cher ami ! C'est bien tard. J'aurais dit huit heures, pour ma part. S'il y a bien une chose que je déteste, c'est l'indolence. »

CHAPITRE XXXVII

Le mystère de la froideur des Douglas fut désagréablement expliqué le lendemain. Le duc de Broughton avait jugé nécessaire de proposer un deuxième candidat, et cru bon de choisir un gentleman du voisinage, plutôt qu'un de ses propres partisans. Une pétition fut organisée en quelques heures, et une délégation fut nommée pour la porter à Mr Douglas. L'agent du duc lui assura également qu'il n'aurait aucun frais à débours s'il consentait à se porter candidat.

Mr Douglas aurait préféré décliner cet honneur. Il n'était pas un homme politique, il n'appréciait pas l'idée de faire campagne et, surtout, il n'aimait pas l'idée de s'opposer aux Eskdale. Mais cette dernière éventualité ravit naturellement Mrs Douglas, et elle pesa immédiatement de tout son poids en faveur de Broughton. Le sort d'un gentleman anglais qui répond à la requête d'un groupe d'électeurs est scellé d'avance. Après avoir parcouru au moins cinq miles en faisant les cent pas dans sa bibliothèque, après avoir contredit avec une sorte de hargne douloureuse chaque suggestion faite par sa femme, par Mr Wentworth et par Scrimshaw, l'agent du duc; après avoir déclaré quatorze fois de suite que rien ne le pousserait à se lancer dans l'élection, Mr Douglas fut enfin en état de s'asseoir et d'écrire, sous la dictée de Scrimshaw, son discours de campagne. Et au moment où Lady Eskdale se présenta à sa porte pour solliciter son soutien, il était en train de faire son entrée dans la ville, précédé de deux bannières roses et suivi de Scrimshaw et de dix hommes à cheval d'apparence miteuse, cavaliers et montures tout couverts de rubans roses. Les "roses" disaient que c'était une très belle procession ; les « bleus » plaignaient du fond de l'âme "le pauvre vieux Douglas" d'être mêlé à une bande de vauriens misérables et de se ridiculiser lui-même. Et maintenant, la guerre était déclarée pour de bon.

Les candidats du Duc, c'était bien sûr ce nom que leur donnèrent le parti opposé, étaient soutenus par beaucoup des commerçants aisés, mais ils étaient très impopulaires auprès du peuple ; et bien sûr, quels que puissent être les résultats de la lutte, ce furent les Beaufort qui en retirèrent tout le plaisir tant qu'elle dura. Toujours, tant que vous vivez, choisissez le camp du peuple dans une élection - du moins si vous n'avez aucun intérêt particulier pour le bien de votre pays, et si vous n'avez aucune conviction politique - car il n'y a pas de comparaison entre être accueilli par des acclamations, des applaudissements et de la bonne volonté, et être accueilli par des trognons de choux, des grognements et

des œufs pourris. De plus, il y a quelque chose d'exaltant dans l'affection réelle et sincère (tant qu'elle dure) de la populace pour son favori du jour.

Lady Eskdale et ses filles profitaient pleinement de cette position : elles se rendaient constamment en ville et semblaient avoir découvert subitement qu'elles manquaient de toutes les nécessités et de tous les luxes de la vie, car le montant de leurs transactions avec les commerçants respectueux fut si faramineux, qu' on aurait pu les soupçonner de se livrer discrètement à la corruption en vue des élections. Mais, comme elles le disaient à juste titre, faire des courses était le but de toute femme et ne pouvait, en aucune circonstance, être considéré comme illégal. Et chaque jour, elles étaient accueillies par les acclamations et les applaudissements de tous les petits garçons malpropres de l'endroit, qui criaient, comme autant de vivantes orgues de barbarie : "Vive Beaufort ! Vive le Colonel !"

Parfois, elles rencontraient Mr. Douglas sortant d'un démarchage électoral scrupuleux de Five Courts Lane ou de Stitcher's Row, et au début, elles jugèrent magnanime de s'arrêter et de lui serrer la main. Cette effusion se réduisit vite à un salut et à un sourire forcé, accompagné de la remarque qu'après tout, il ne s'était pas bien comporté envers Beaufort. Finalement, elles détournèrent la tête en voyant arriver "les roses", et Lady Sophia finit par demander à sa mère si elle ne détestait pas la vue du vieux Douglas.

Le jour de l'élection arriva. Lord Beaufort et son cousin entrèrent dans la ville, accompagnés d'un long cortège de fermiers de Lord Eskdale ; peu après, Lady Eskdale, avec les Waldegrave et Amelia, les suivirent en carrosse ; tandis que Lady Teviot conduisait Miss Forrester dans son phaéton. Elles furent toutes déposées au deuxième étage de la maison de Mrs Harris, la modiste, qui donnait sur la tribune électorale. Une élection était un spectacle nouveau pour elles, et elles étaient, à leur façon, très excitées. Mrs Harris se répandait en politesses, fière de recevoir "la Comtesse", plus fière encore d'être consultée sur les résultats probables de l'élection, et surtout d'avoir fait voter Harris, contre sa conscience et son inclination, pour le lord et le colonel.

Mrs Douglas et ses filles se trouvaient au Broughton Arms, à l'angle opposé de la place du marché. Heureusement pour Eliza que le rose était l'emblème de son parti, car c'était sa seule chance d'avoir un peu de couleur : elle était pâle comme un linge devant l'affrontement choquant entre son père et son amant, comme elle désignait secrètement le Colonel Beaufort au fond de son cœur. Elle voyait sa position comme une situation d'une difficulté sans précédent, comparable peut-être à celle de la fille d'Horace, qui figure dans cette vieille romance fascinante que nous avons coutume d'appeler " l'histoire romaine".

Elle n'avait pas vu le Colonel Beaufort depuis son arrivée, et maintenant elle allait lui apparaître parée de cette couleur ennemie. De plus, Mrs Douglas ne se référait plus à lui, ni à son cousin, autrement que par les termes : "ces horribles Beaufort".

Le vote commença et, pendant trois heures, les deux partis furent en balance. Mais à deux heures, le Capitaine Luttridge était en tête du scrutin, Mr. Douglas devançait Lord Beaufort de cinq voix et son cousin de huit. Mrs Douglas, ravie, ouvrit grand la fenêtre et regarda dehors en faisant de nombreux sourires, et montrant une grande affectation. Lady Eskdale, déprimée, envoya un messenger porter un billet à Lord Eskdale et tenta de manger un demi-sandwich et de boire un quart de verre de vin de groseille, tout en assurant Mrs Harris que son pain et son beurre étaient supérieurs à ceux du château et qu'elle aurait pris le vin de groseille pour du champagne si on ne l'avait pas prévenue. Helen était convaincue que l'heure suivante ferait des merveilles. Quant à Lady Sophia, elle se plaignit d'un mal de tête et supplia Sir William de rester tranquillement dans la pièce et de ne pas aller se faire écraser dans la foule.

Les "roses" passèrent devant la fenêtre, leur fanfare jouant et leurs bannières flottant au vent, tandis que la foule grognait. MM. Mullins, Dickson, Wyvill et Winthrop, du comité de Beaufort – tous de grands hommes à cette époque – montèrent les escaliers à intervalles pour supplier Lady Eskdale de ne pas s'alarmer, l'assurer que tout se passait bien, qu'ils étaient sûrs de gagner. Lord Beaufort lui-même passa la tête par la porte et dit : "N'ayez pas peur, tout va bien". Quant à Ernest, qui se pavanait en ville avec Tom Rogerson, qui avait le visage très rouge et un grand trou dans la manche de son manteau, il leva les yeux et hocha la tête en signe d'encouragement.

Trois heures sonnèrent. L'état du scrutin empirait encore ; Lord Beaufort était en retard de douze voix, et le colonel Beaufort de vingt et une. Mrs Douglas ne pouvait contenir sa joie et la fit éclater en faisant des signes d'étonnement et en lançant des regards de commisération en direction de la maison de Mrs Harris. Lady Eskdale envoya un autre messenger à Lord Eskdale et tenta de finir son sandwich, mais elle trouva le pain sec et le beurre fort. Elle prit quelques gorgées supplémentaires de son vin de groseille et avoua qu'elle n'avait jamais vraiment aimé les vins fabriqués de manière artisanale. Le mal de tête de Lady Sophia se transforma en une violente palpitation; elle ne revenait pas de son étonnement de voir Sir William rester tranquillement dans la pièce au lieu de se démener en ville.

La fanfare des "roses" jouait plus fort que jamais, et les grognements de la foule redoublaient de violence. Une fois de plus, Mullins, Dickson, Wyvill et Winthrop se précipitèrent des différents bureaux de vote pour affirmer que tout se passait bien. Il y

avait bien sûr une corruption et une intimidation des plus honteuses de l'autre côté, mais Mullins jouerait sa tête, Dickson parierait sa vie, et tout le reste du comité miserait des enjeux de valeur égale, pour que tout finisse bien. Lord Beaufort n'avait pas le temps de venir les voir, mais ils aperçurent de loin Ernest serrant la main à deux bouchers "roses" qui abandonnaient leurs couleurs. Tom Rogerson se tenait à côté, les bras croisés à la manière de Coriolan, sa manche déchirée presque détachée de son manteau par les gesticulations qu'il venait de faire.

À quatre heures, le scrutin du premier jour fut clos, et les chiffres étaient les suivants :

Luttridge 317

Douglas 300

Lord Beaufort 287

Colonel Beaufort 278

Consternation profonde et silencieuse dans le salon de Mrs. Harris, et félicitations tumultueuses au Broughton Arms. La foule s'amassa autour de la tribune, apparemment pour écouter les discours des candidats, mais en réalité pour empêcher qu'un seul mot de ce qu'ils disent pût être entendu.

Les messieurs impopulaires durent parler en premier, mais il fut difficile de savoir, aux seuls mouvements de leurs lèvres et de leurs bras, s'ils tentaient de s'adresser à leurs partisans. Les gémissements et les huées de la foule en contrebas ne cessaient jamais, et se mêlaient d'étranges accusations, comme en profère souvent la populace contre les objets de sa vindicte. "À toi maintenant, Luttridge, fouetteur d'esclaves ?" "Comment s'appelait ton grand-père ?" " Et puis vint une pluie de boue épaisse et noire. "Tu veux un esclave noir ? En voilà un" ; et un malheureux petit chaton noir fut lancé au visage du capitaine Luttridge.

Mais une plaisanterie n'est qu'une plaisanterie pour les candidats en tête de scrutin, et ils semblaient aussi amusés que leurs assaillants. Lorsque Lord Beaufort apparut, on tenta de faire silence, avec un tel succès que plusieurs mots et la moitié d'une phrase furent clairement entendus ; et Lady Eskdale eut les larmes aux yeux à l'idée qu'une telle éloquence serait peut-être perdue pour la Chambre des Communes.

Puis Ernest apparut et prononça un discours si violent dans les mots et si languissant et lent dans la manière, qu'il chatouilla l'imagination de ses auditeurs et fit même rire le capitaine Luttridge. Et puis le spectacle cessa pour ce jour-là, du moins en ce qui concernait l'élection.

Mais l'énergie de la foule ajouta un surcroît d'excitation. La calèche de Lady Eskdale s'éloigna en toute sécurité et disparut rapidement. Helen et Miss Forrester attendirent cinq

minutes de plus, discutant des événements de la journée, puis, alors que quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, Lord Beaufort les fit monter à la hâte dans leur petite calèche découverte et conseilla à Helen de rentrer chez elle sans plus tarder.

Soit elle avait, dans sa hâte, laissé filer les rênes des poneys trop tôt, soit ceux-ci n'étaient pas habitués à être acclamés en chemin, comme ils le furent ce jour-là, mais toujours est-il qu'ils se mirent à ruer et à hennir, puis s'enfuirent purement et simplement, ce qui, bien entendu, fit hurler de joie plusieurs petits garçons qui crièrent " Vive Beaufort !" avec un enthousiasme redoublé. Lord Beaufort et Ernest les suivirent au grand galop, et à mi-chemin du château, ils trouvèrent le phaéton avec une roue dans le fossé, Helen toujours assise dedans, Miss Forrester se tenant devant les poneys, et la pluie tombant à torrents.

"« Je suis si heureuse que vous soyez venu », dit Mary en regardant le colonel Beaufort ; « nous sommes dans une situation des plus consternantes. »

« Êtes-vous blessée ? Dites- moi, Hélène, pour l'amour du ciel », s'écria Lord Beaufort en sautant de son cheval et se précipitant vers elle.

« Non, pas du tout, mais j'ai eu très peur », répondit Lady Teviot, moitié riant, moitié pleurant. « J'ai d'abord cru que nous nous étions renversés ; il y a eu un craquement, un craquement horrible... »

« Oui, le timon est cassé. Colonel Beaufort, si vous aviez la gentillesse de prendre ma place, je pourrais aller auprès d'Hélène, qui est encore effrayée », ajouta Mary. Elle s'approcha alors de Lady Teviot, ôta son propre manteau et l'enveloppa pour la protéger de la pluie, la réconforta et lui parla si naturellement et calmement qu'Helen commença à se remettre de ses émotions.

« Mais comment avez-vous évité d'être projetées dehors ? » demanda Lord Beaufort, toujours pâle d'effroi. « Quel choc vous avez dû avoir ! »

« En effet, ce fut un choc », confirma Mary, « mais tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas, Helen, ma chère ? J'ai envoyé le valet à Eskdale Castle pour chercher la calèche. Maintenant, si vous essayiez de marcher un peu et d'aller à sa rencontre, ce serait bien mieux que de rester assise ici sous la pluie. Etes-vous capable de marcher, ma chère ? »

« Parfaitement, j'ai repris mes esprits ! » s'exclama Lady Teviot en sautant hors du carrosse. « Mais quel sang-froid vous avez, Mary ! J'ai voulu sauter à un moment donné, mais elle ne m'a pas laissé faire. Elle a tendu les bras devant moi pour m'empêcher d'être éjectée. Et quand la roue est allée dans le fossé, et que je n'ai fait que crier, elle a sauté dehors, a couru vers ces affreux poneys, leur a parlé et les a calmés, même s'ils ruaient terriblement. Quand le valet est arrivé, elle l'a envoyé chercher une calèche et l'a averti de

ne rien dire à maman de ce qui s'était passé. En bref, elle a pensé à tout, alors que moi, j'étais incapable de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à la peur que j'éprouvais. »

« Elle s'est comportée avec un grand courage, en effet », déclara Lord Beaufort. « Maintenant, mettons-nous en marche, car vous êtes toutes les deux en train de prendre l'eau. Heureusement, la calèche est en vue. »

Ainsi, laissant le serviteur du Colonel Beaufort aux prises avec les poneys récalcitrants, ils se dépêchèrent. Les dames furent installées en hâte dans la calèche, et les messieurs les rejoignirent à cheval. Lord Beaufort fut très impressionné par le sang-froid et la bonne humeur de Mary dans une situation pour le moins éprouvante. Lorsque la calèche s'arrêta à la grille du pavillon d'entrée, il s'approcha du côté où elle était assise et lui demanda d'un ton plein d'intérêt : « Puis-je vous demander comment vous vous sentez ? Je crains que vous ne soyez toutes les deux frigorifiées et épuisées. »

« Votre sœur est de l'autre côté », répondit-elle. « Helen, Lord Beaufort est venu prendre de vos nouvelles. »

« Elle croit vraiment, pensa-t-il avec exaspération, que je manque de sentiments humains à son égard et que je ne peux pas lui poser une question courtoise. C'est vraiment agaçant... et pourtant, elle était si belle ! » À force de réfléchir assidûment à ce sujet, il arriva trop tard pour l'aider à sortir et vit sa sœur et elle monter rapidement à l'étage pour changer leurs vêtements trempés et raconter leur mésaventure à Lady Eskdale.

Aucun véritable mal n'ayant été causé, leurs aventures firent une heureuse diversion aux sombres réflexions du soir concernant l'état du scrutin. Plusieurs membres du comité avaient été invités à dîner, et la conversation tourna exclusivement sur les événements de la matinée, avec une volubilité et des préjugés tels que la famille Eskdale aurait été la première à s'en moquer, en d'autres circonstances.

Lorsque les dames revinrent au salon, Lady Eskdale se jeta sur le canapé en poussant un profond soupir, qui fut repris en écho par ses filles alors qu'elles se rassemblaient autour d'elle.

« Je me sens complètement découragée par l'élection de ce soir », déclara-t-elle, « c'est tellement mortifiant de perdre. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi atroce que les récits de corruption et d'intimidation du parti adverse. Mr. Mullins m'en a parlé, il dit que c'est du jamais vu. »

« C'est ce que dit aussi Mr. Winthrop », ajouta Lady Sophia.

« Et Mr. Dickson », renchérit Lady Teviot.

« Et Mr. Wyvill », conclut Lady Walden.

« Je ne peux pas croire qu'une telle méchanceté puisse être couronnée de succès, poursuivit Lady Eskdale. Le ciel les punira, et je crois vraiment que le Duc de Broughton est capable de n'importe quelle atrocité. Cependant, il nous reste une chance. Si l'on peut croire nos amis, et je fais entièrement confiance à ce gentil Mr. Mullins, Beaufort et Ernest devraient l'emporter. Il reste 230 électeurs à sonder, et Mr. Mullins m'assure que nous en sommes sûrs de 120 ou 130, je ne me souviens plus exactement. Vous voyez donc, mes chéries, il faut soustraire 130 à 250, et 287 à 130, puis ajouter... Non, ce n'est pas ça, les calculs sont si difficiles ! Mais je sais que le résultat nous donnerait une majorité, parce que Mullins le dit. »

« Mr. Winthrop en est sûr », ajouta Lady Sophia.

« Mr. Dickson dit que nous sommes bien mieux placés qu'il ne l'avait escompté pour le premier jour du scrutin », déclara Lady Teviot.

« C'est ce que dit Mr. Wyvill », ajouta Lady Walden.

« Je crois que je suis sûre à présent que nous allons gagner à la fin », affirma Lady Eskdale.

« Et moi aussi », ajouta Mary après une pause, « bien que je ne puisse m'empêcher de penser - même si bien sûr ces messieurs sont plus savants que moi - que nous nous sentirions plus sûrs si nous étions en tête du scrutin au lieu d'être en minorité de trente voix. »

"« Je suis bien d'accord, Mary », déclara Lady Teviot, et puis elles retombèrent dans le silence.

« Maman, commença Lady Sophia, n'avez-vous pas trouvé aujourd'hui que Mr. Douglas avait un visage affreux ? Cela ne m'était jamais apparu auparavant. »

« Eh bien, moi aussi, je l'ai trouvé affreux, Sophia, dit Lady Teviot. Je lui trouvais, avant, un air ouvert et bon enfant, mais en étudiant son visage aujourd'hui pendant qu'il parlait, j'ai trouvé qu'il avait une expression fausse et rebutante. »

« Peut-être, mes chéries, répondit Lady Eskdale d'un air résigné. Il n'a jamais eu un air distingué, même dans ses meilleurs moments, et je suppose, le pauvre homme, qu'il doit avoir des moments de remords douloureux pour sa trahison envers Beaufort, et que cela se reflète sur son visage. Cependant, si nous avons perdu un ami, nous en avons gagné plusieurs autres. Je n'ai jamais rien vu de comparable au dévouement de toutes ces chères créatures qui se trouvent dans la pièce d'à côté. Mr. Mullins me dit qu'il est aussi impatient de notre victoire que s'il se présentait lui-même ; il raconte qu'il n'a pas dormi plus de cinq heures cette semaine, et qu'il est complètement enrôlé à force de parler. J'aime bien Mr. Mullins. »

« Et moi, je raffole de Mr. Winthrop : il n'est pas moins enthousiaste que votre Mr. Mullins, maman », déclara Lady Sophia.

« Et mon Mr. Dickson n'a pas fermé l'œil de la nuit », ajouta Lady Teviot.

« Et je suis fière de dire que Mr. Wyvill a complètement perdu sa voix », déclara Lady Walden.

« Eh bien, vous pouvez rire, mes chéries, mais ce sont des gens vraiment charmants, et j'ai l'intention de les voir beaucoup plus souvent à l'avenir, et de les inviter ici constamment. Et maintenant, reposons-nous jusqu'à ce que les messieurs arrivent, car je suis à moitié morte avec l'élection, et cet horrible accident avec votre phaéton, ma chère Nell. Je me sens vraiment mal, et je crois que nous sommes toutes d'accord pour ne pas aller en ville demain. Alors, restons tranquilles. »

Elles acceptèrent toutes chaleureusement, puis, après un silence qui dura au moins deux minutes, elles recommencèrent toutes leurs suppositions et leurs remarques. Les messieurs les rejoignirent, et jusqu'à une heure du matin, ils continuèrent à discuter des chances de chaque vote restant, sans jamais se lasser du sujet. Ils se séparèrent avec la ferme intention de se lever très tard.

À huit heures le lendemain matin, toutes les cloches sonnaient pour appeler les domestiques, chaque dame ayant décidé que, bien qu'il fût certes souhaitable que les autres restassent à la maison, elle-même serait dévorée d'angoisse si elle se tenait loin du lieu de l'action. Ainsi, à neuf heures, elles étaient toutes en route, une nouvelle fois, pour la demeure de la fidèle Mrs Harris, pleines d'espoirs renouvelés.

CHAPITRE XXXVIII

La ville était plus bondée et plus chaotique que jamais ; la foule, plus agitée et considérablement plus alcoolisée. Les chevaux pouvaient à peine s'y frayer un chemin, et on ne pouvait compter les mains, souvent sales, qui tentaient de s'introduire dans la voiture. Lady Eskdale les serrait toutes de bon cœur, même si elle dit plus tard à son fils que c'était là la plus grande démonstration d'affection maternelle qu'elle eût jamais faite pour lui. Contrairement à toutes les prévisions, les Beaufort gagnaient du terrain depuis la première heure, et à midi, Lord Beaufort était à un point de Mr. Douglas, et Ernest à cinq points. L'agitation qui s'était manifestée dans le salon de Mrs. Harris commença à gagner les Armes de Broughton, et Mrs. Douglas était folle de rage et de dépit, et fit prendre dix ans sur-le-champ à tous ceux du parti opposé. Eliza, qui avait assuré à tout le monde que son père et le Colonel Beaufort devaient et allaient gagner, restait sur son opinion, et aucune annonce de chiffre, aucun calcul ne pourraient ébranler celle-ci.

Une autre heure passa. Lord Beaufort était en tête, et le Colonel Beaufort à environ quatre points du Capitaine Luttridge. Mullins and Co étaient dans un état jamais vu d'activité et de triomphe. Lady Eskdale et ses filles restaient sans voix, car maintenant qu'un Beaufort semblait assuré du succès, leur impatience de voir Ernest gagner redoublait. On entendit un cri, et un cabriolet passa en trombe.

« Oh ! » dit Lady Walden, « Voici mon cher Wyvill qui agite son chapeau dans notre direction. Quel trésor que cet homme ! Mais pourquoi a-t-il poudré son visage comme un clown de chez Astley ? »

Cela fut expliqué lorsque deux meuniers tout à fait blancs descendirent du cabriolet ; il était allé les arracher à leurs tâches farineuses pour les jeter dans la foule de rose et de bleu vêtue. Ils votèrent pour les Beaufort ; Wyvill vota au même moment, et immédiatement après, Tom Rogerson fut aperçu poussant la chaise d'un infirme minuscule à la face pâle, rétameur de son métier, qu'il avait forcé à participer au vote à coup de menaces et de brandy, et qui, d'une voix défaillante et les yeux fixés sur Tom, vota pour le Colonel Beaufort et Mr. Douglas. « J'ai permis à ce petit malheureux de voter » dit Tom, avec un air condescendant, « parce qu'il est le rétameur particulier de Sa Grâce, et cela ne peut nous faire de mal, mais d'une façon générale, je n'aime pas voir ces gars-là se mettre à penser par eux-mêmes ».

La répartition des votes était maintenant la suivante :

Lord Beaufort 360

Colonel Beaufort 351

Capitaine Luttridge 351

Mr. Douglas 330

Il y eut une pause de dix minutes, aucun votant ne se présentant pour voter, que ce soit par intérêt ou par conviction. Le Maire s'était sagement abstenu d'émettre la moindre opinion, et aucun des partis n'osait l'inciter à voter ; l'attente devenait plus pénible à chaque instant, mais il y eut enfin une agitation dans la foule, comme si un événement intéressant se préparait au bout de la rue. Les dames tendaient leurs têtes par les fenêtres aussi loin qu'il était prudent, mais leurs cœurs furent gagnés par l'appréhension, car il n'y avait aucun hourra pour annoncer l'arrivée d'un autre partisan des Beaufort. Et pourtant la foule semblait joyeuse, même si elle était calme. Et enfin apparurent, en grande procession, huit hommes portant un lit, sur lequel était étendu un malheureux maître ramoneur, qui s'était brisé la jambe la veille, et était maintenant étendu de tout son long, les épaules recouvertes du manteau rouge de sa femme, dont le jupon de flanelle enveloppait également comme un turban la tête du blessé. Le visage de celui-ci était parcouru de marques blanches, résultat de son éloignement forcé de la suie des cheminées, et un drapeau bleu était jeté sur le lit afin de dissimuler la courtépointe rapiécée.

Tom Rogerson marchait à ses côtés, avec une bouteille d'alcool à la main (à utiliser en cas d'étourdissement) ; de l'autre main, il faisait des signes impératifs pour inciter la foule à ne pas agiter le malade par ses applaudissements. C'était une scène des plus impressionnantes, particulièrement lorsque les lèvres noires s'ouvrirent pour répondre au fonctionnaire chargé du vote, et annoncèrent une voix pour le Colonel Beaufort. Il y eut un sourd murmure de ravissement, suivi par un « Taisez-vous » sec de Tom Rogerson, qui était tellement ému qu'il dut avoir recours à la bouteille d'alcool qu'il avait amenée pour le malade. La procession poursuivit son chemin, et à peine le brave ramoneur fut-il hors de portée de voix, qu'on annonça à nouveau le décompte des voix, et les cris reprirent dans la foule. L'élection était décidée ; les cinq ou six votants qui vinrent ensuite s'exprimèrent tous en faveur du camp gagnant, et une demi-heure plus tard, Lord Beaufort et son cousin furent dûment élus. Mrs. Douglas était hystérique, et Lady Sophia, Lady Walden et Lady Teviot dansèrent la gigue au fond du salon de Mrs. Harris, hors de vue de la rue, défoulement ô combien nécessaire pour des esprits qui avaient été tant surexcités.

Mrs. Harris pressait Lady Eskdale de boire son vin de groseille à la santé des nouveaux membres, ce qu'elle accepta, et elle le trouva, en ce jour, bien meilleur que du champagne, et en réclama même la recette. De toute façon, c'était un jour de gloire pour Eskdale Castle. Chaque habitant de la maison, depuis le propriétaire jusqu'au garçon de

courses, exultait d'un sentiment de triomphe, et la soirée se passa dans une telle débauche de joie, que seul le professionnalisme du personnel de maison explique qu'il y ait eu assez de serviteurs sobres pour mettre au lit ceux qui étaient ivres.

CHAPITRE XXXIX

La pauvre Eliza fut la principale victime de cette grande dispute de Boroughford. Mrs Douglas fit répondre "qu'elle n'était pas chez elle" lorsque Lady Eskdale, incapable de rester en froid plus d'une semaine, lui rendit visite ; et elle déclara son intention de ne pas lui retourner une visite si hypocrite. Le château était rempli de monde, mais Mrs Douglas y refusa catégoriquement une invitation à dîner. Pire encore, le Colonel Beaufort ne passa pas à Thornbank. Il y pensa, mais c'était un jour où le soleil brillait trop fort, et il aurait eu un trajet poussiéreux et aveuglant. Le lendemain, le soleil s'était caché, et il n'avait aucune envie d'attraper un rhume pour une simple visite matinale, ni le courage d'ailleurs "d'affronter les irascibles Douglas père et mère", même s'il aurait bien aimé revoir sa jeune amie. Il n'arrivait pas à se souvenir de son prénom, mais il se rappelait la petite fille blonde qui avait une si sainte horreur de Lady Portmore. Et c'était pour cet homme qu' Eliza subissait toutes les affres, gravissait tout le calvaire d'une déception amoureuse. Elle ne prenait pas de petit-déjeuner et mangeait très peu le soir, alternant des moments de solitude, et des moments fébriles en société.

Elle trouvait Thornbank morne, et tous les voisins ennuyeux ; et finalement, elle se lança dans la rédaction d'un journal intime, cette dernière faiblesse des espoirs anéantis. Il s'ouvrait, bien sûr, avec "Elle n'a jamais avoué son amour", bien qu'il n'y eût pas une seule action dans la vie d'Eliza qui ne montrât clairement son amour à quiconque eût pris la peine de s'y intéresser. "Le ver dans le fruit" faisait tranquillement un bon petit festin. Cette citation était suivie de vers déchirants sur le Cœur Saignant et le Faux Cœur, le Cœur Brisé et le Cœur Froid, et des cœurs plongés dans toutes les variétés possibles de détresses et de souffrances ; et de courts passages percutants critiquant vivement l'inconstance des hommes, ou décrivant la vie languissante et la mort touchante du "Solitaire", ou du "Parti trop tôt", et autres choses du même genre. Et voilà le Colonel Beaufort, "froid, parjure, mais adoré" (p. 49 du journal intime), totalement ignorant du prénom de notre héroïne, et préoccupé du Parlement, de Newmarket et de la chasse au faisan, de tout en somme sauf de tomber amoureux et de se marier.

"Hé bien, Helen," marmonna-t-il un matin après que Lord Eskdale eut annoncé qu'il n'y aurait pas de battue cette semaine, "y a-t-il une chance pour que Teviot rentre bientôt ? Ce serait monstrueux d'être privés des faisans qu'il nous a promis à cause d'une question insignifiante de paix ou de guerre entre deux soi-disant grandes puissances. Savez-vous quand il revient ?"

"Il semblait penser, dans sa dernière lettre," dit Helen, "que ses affaires à Lisbonne pouvaient maintenant être facilement achevées par d'autres personnes sur place, et qu'il devrait revenir pour prendre possession de son nouveau bureau."

"C'est une excellente nouvelle pour nous tous," dit le colonel Stuart, qui séjournait au château, "et surtout pour vous, Lady Teviot. Lady Portmore semblait sûre de son retour, car elle m'a demandé de le rencontrer à Portsdown le 10, mais, sauf mon respect pour notre chère et agissante amie, j'ai trouvé "métal plus attrayant" ici que dans une de ses soirées bondées."

"Lady Portmore doit être en extase," dit Lady Walden, "devant le triomphe de ce qu'elle appelle son parti."

"Eh bien, je n'en suis pas si sûr," dit le colonel Stuart. "Mr. G. n'a pas réussi à découvrir les mérites de Portmore, et notre dame est plutôt en colère de ne pas s'être vu offrir la moindre place dans sa maison ; et j'ai entendu qu'elle commençait à prétendre que M. Sheffield est l'un de ses cousins éloignés, et qu'il dirige l'opposition avec beaucoup de talent."

"C'est typique d'elle," dit Lady Walden. "J'aimerais qu'elle choisisse le camp de Sheffield et abandonne l'idée de s'approprier Mr. G. et ses amis."

"Je suis d'accord," dit Helen d'un ton absent.

"Et pourtant," poursuivit le colonel Stuart, "elle est utile aussi. Elle a un grand pouvoir sur ses amis ; comment ou pourquoi, c'est difficile à dire ; mais dans certains cas," ajouta-t-il d'une voix hésitante, "c'est miraculeux."

Helen gardait le silence, paraissant à peine entendre ce qui se passait. Amelia se remit à argumenter contre Lady Portmore, contre ses charmes et son amabilité supposés ; et le colonel Stuart, affectant manifestement de mentionner les faits qui lui seraient les plus favorables, finit par dire que, d'une manière ou d'une autre, son influence sur certaines personnes avait été exercée avec un grand succès. Amélia quitta la pièce, et Helen, sortant de sa rêverie, demanda au colonel Stuart "s'il y aurait une grande fête à Portsdown".

"Lady Portmore n'a pas nommé ses invités, mais elle a dit, comme vous le savez probablement, que Lord Teviot débarquerait à Southampton le 9 et qu'elle l'attendait le 10", répondit-il en prenant un air de détresse. "Je dois avouer que cela me surprend et, qui plus est, me contrarie. Je ne peux supporter, pour votre bien," ajouta-t-il d'une voix basse et sincère, "le caprice qui peut éloigner Teviot pendant une heure d'un foyer comme le vôtre."

Helen parut surprise, mais dit froidement : "Nous n'avons que la parole de Lady Portmore au sujet de l'invitation qui a été lancée ; je doute fort qu'elle soit acceptée. Je pense aller à la rencontre de Lord Teviot à Southampton."

"Vraiment ?" dit-il. Puis, il fit une pause, approcha sa chaise de la sienne et la regarda avec une profonde compassion. « Peut-être avez-vous raison. S'il devait arriver quelque chose qui contrarie Teviot, je veux dire, qui l'ennuie, il faut qu'il ait le réconfort de votre présence près de lui. Je ne peux imaginer qu'il ne le SOUHAITE pas, et pourtant... Mais je ne peux pas parler de ce sujet. Quoi qu'il lui arrive, Teviot sera toujours un objet d'envie pour moi.'

"Que voulez-vous dire ?" demanda Helen doucement. "Il n'a pas pu y avoir de lettre plus récente que la mienne. Il a dit qu'il serait heureux de quitter Lisbonne, que cela ne lui convenait pas ; il ne se sentait pas bien. Colonel Stuart, j'espère que vous n'avez pas entendu dire qu'il était vraiment malade ?"

"Non, rien de tel" ; ce n'est pas à lui que je faisais allusion. Je pensais à vous. Je ne peux pas être calme et prudent quand il s'agit de votre bonheur ; et pourtant, ce n'était qu'une vague rumeur."

"Oh ! alors ne m'en parlez pas", dit-elle, retombant dans sa froideur habituelle. "Si vous aviez eu des informations concernant sa santé, vous auriez bien fait de me le dire ; pour tous les autres sujets, je préfère l'entendre m'en parler lui-même." Elle se leva en parlant et, sans même le regarder, quitta la pièce.

Elle se rendit directement chez Lady Walden, qui, pour une fois, n'était pas dans la nursery. "Amelia," dit-elle, "je ne supporte pas le colonel Stuart. Je ne sais pas ce qu'il cherche. Je ne comprends pas ses regards et ses manières. Il a essayé de m'effrayer avec une rumeur qu'il aurait entendue et qui, dit-il, concerne mon bonheur. Qu'est-ce que ça peut lui faire que je sois heureuse ou non? Amelia, qu'est-ce qu'il veut dire ?"

Lady Walden avait remarqué des regards du colonel Stuart qui avaient éveillé ses soupçons, et elle connaissait suffisamment le caractère et les habitudes du jeune homme pour percevoir clairement ses intentions. Cependant, elle ne souhaitait nullement éclairer l'esprit innocent d'Helen, et dit, avec un air d'indifférence : "Oh, probablement rien du tout. Il adore les petits mystères et se mêler des affaires des autres ; il se considère comme un bon conseiller, même s'il me semble que ses conseils sont généralement mauvais."

"Bons ou mauvais", dit Helen, "je ne veux pas de ses conseils, et je suis très heureuse que Mary ne l'ait pas épousé. Mais j'aimerais, ma chérie, que tu vérifies, sans en avoir l'air, s'il sait quelque chose sur Teviot. Je parie que ce ne sont que des bêtises au sujet de cette sotte de Lady Portmore ; mais il m'a quand même mise mal à l'aise."

"Et c'est précisément ce qu'il voulait", dit Amelia ; "mais je vais lui parler ce soir. D'ici là, ne pensons pas à lui, et en attendant, puis-je te demander, Nelly, si tu as déjà vu quelque chose d'à moitié aussi mignon que cette main de bébé ?"

Elle écarta le rideau du petit berceau blanc qui se trouvait sur son canapé, et les sœurs se consolèrent du trouble causé par les sombres allusions du colonel Stuart avec une bonne séance de propos bêtifiants adressés au bébé, de baisers sur ses petites mains cireuses, de vains essais pour faire boucler le court duvet de sa tête, et pour le faire rire en enfonçant les doigts au coin de sa bouche et dans la fossette de son menton. Pour des observateurs impartiaux, le visage du bébé, lors de cette dernière manipulation, exprimait plutôt un dégoût et une gêne indicibles.

Dans la soirée, Amelia tint sa promesse à Helen en engageant la conversation avec le Colonel Stuart. La vanité de ce dernier fut flattée par l'allusion qu'elle fit aux indices qu'il avait donnés à sa sœur et à la forte impression qu'ils avaient produite.

"Vous pouvez imaginer, Lady Walden", dit-il d'une voix assez solennelle, "que la dernière chose que je souhaiterais serait de causer un seul instant d'inquiétude à votre sœur. Je ne pourrais pas faire cela à un être si lumineux et si gai. Comment est-il possible qu'elle soit sous-estimée ou incomprise ! Mais ce n'est pas ce que j'ai à dire. Il vaut mieux que je vous le dise à vous qu'à elle ; et vous pourrez alors lui transmettre les nouvelles ou non, selon votre jugement."

"Mais de quelles nouvelles parlez-vous?" demanda Amelia avec impatience. "Qu'est-ce qui nécessite toutes ces précautions oratoires ?"

"Simplement quelque chose que j'ai entendu dire. J'espère que ce n'est qu'une rumeur, mais elle affecterait considérablement la position de Lord Teviot, si elle s'avérait fondée. Avez-vous déjà vu ou entendu parler d'un certain Henry Lorimer, qui ne vit pas dans la meilleure société, mais qui la fréquente occasionnellement ?"

"Vous voulez dire un grand Mr Lorimer brun, qui est plus ou moins un parent de Lord Teviot , un fils naturel de Lord Robert, le grand-oncle de Teviot ? Je crois que ce vieux Lord Robert était un homme horrible. Heureusement pour Teviot, il n'a jamais été marié."

"Ah !" dit le colonel Stuart, "voilà qui nous mène malheureusement à ma rumeur mystérieuse." Et puis il continua à expliquer à Lady Walden que ce Henry Lorimer, après avoir consenti à passer pendant des années pour un rejeton illégitime de la maison Teviot, avait soudainement affirmé l'existence d'un mariage secret de son père, dont il était prêt à fournir des preuves, afin de revendiquer le titre et les biens de Teviot. "Cette information m'est parvenue par un canal inhabituel, que je ne peux pas révéler ; elle n'est pas encore connue du public, mais elle le sera bientôt, et je vous laisse juger si votre sœur doit

l'apprendre maintenant, ou au retour de Teviot. On pourra peut-être garder le secret encore quelques jours."

Les informations du colonel Stuart lui parvenaient toujours par des voies étranges et mystérieuses, mais elles s'avéraient généralement exactes, et Amelia sentit qu'il ne faisait qu'insinuer ce qu'en réalité, il savait. Elle lui demanda sur quelles bases se fondaient les revendications de Mr Lorimer, mais sur ce point, le colonel Stuart ne pouvait ou ne voulait rien dire. Il se limita à des soupirs et à des hochements de tête, ainsi que, de temps en temps, à des paroles de commisération envers Lady Teviot.

Cette dernière avait observé ce colloque avec un grand intérêt et avait suivi sa sœur hors de la pièce avec empressement, lorsqu'Amelia s'était retirée de bonne heure, invoquant sa fatigue.

"Eh bien, Amelia, qu'est-ce que c'est ? Dis-le moi tout de suite. Est-ce que ça concerne Lady Portmore ? Ou la santé de Teviot ?"

"Ni l'un ni l'autre, chérie, et l'histoire pourrait s'avérer fausse ; mais c'est certainement très ennuyeux" ; et puis elle répéta à sa sœur les faits que lui avait exposés le colonel Stuart.

"Oh ! et c'est tout ?" dit Helen, en soupirant de soulagement. "En premier lieu, je n'y crois pas. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression de devoir me méfier de tout ce que dit le colonel Stuart ; et puis, en supposant que ce soit vrai, des malheurs beaucoup plus grands auraient pu survenir. Je doute que la position sociale et la fortune apportent vraiment tout le bonheur qu'on leur suppose. Mais Teviot, pauvre Teviot !" ajouta-t-elle d'un ton de tendresse inhabituelle, "j'ai peur qu'il souffre profondément de tout cela, même si cela se termine bien. Il détestera les discussions et toute la publicité donnée à son histoire familiale ; et si ça se termine mal ! Oh, Amelia, est-ce qu'il le sait déjà ?"

"Non, le colonel Stuart dit qu'à part "le gredin", comme il appelle Mr Lorimer, et ses conseillers, personne d'autre que lui n'est au courant."

"Je suis contente", dit Helen d'un ton profondément ému, "car alors je serai avec Teviot lorsqu'il l'apprendra, et je pense que je pourrai le réconforter."

Il y eut un silence entre les sœurs pendant quelques minutes, puis Helen, jetant ses bras autour du cou d'Amelia, dit d'une voix tremblante : "Ma chérie, je me suis mal conduite, terriblement mal conduite, tout au long de ma vie conjugale ; Je suis certaine que toi, tu te serais comportée tout différemment . Je ne peux même pas en parler avec toi, mais le pire, c'est que je ne sois pas allée à Lisbonne avec mon mari. Amelia, je suis très malheureuse, mais demain j'aurai de ses nouvelles, et j'ai l'intention d'être à Southampton avant qu'il débarque. Alors, quelles que soient les mauvaises nouvelles qui arrivent, nous pourrons les entendre ensemble."

"Tu as raison, ma chérie", dit Amelia, qui était trop honnête et sincère pour dire à Helen qu'elle se condamnait injustement. "Il vaut mieux ne pas discuter du passé si ça tracasse ma chère Helen, mais elle sera à l'avenir une bonne petite épouse comblée... Alors, bonne nuit."

CHAPITRE XL

Le matin suivant, très tôt, Lady Eskdale fut tirée de la phase du sommeil la plus plaisante de toutes – la petite somnolence supplémentaire qui suit l'ouverture des volets – par Helen, qui était pâle et agitée, et portait une lettre à la main.

« Chère maman, je suis vraiment désolée de vous déranger, mais je vais partir tout de suite pour Southampton. Le pauvre Teviot a été malade, il a eu une mauvaise fièvre ; il ne peut écrire lui-même, mais je l'ai appris de son secrétaire, qui a écrit qu'ils allaient lui faire quitter immédiatement cette horrible ville de Lisbonne, et que les médecins espèrent que le voyage lui sera profitable. Il est en mer maintenant. J'arriverai à Southampton juste avant lui. Oh, très chère maman, n'est-ce pas triste ? » Et Helen éclata en sanglots.

« Ma chère enfant » dit Lady Eskdale, qui était si peu habituée à être réveillée par des mauvaises nouvelles, qu'elle n'arrivait ni à rassembler ses esprits égarés, ni à dénouer son bonnet de nuit, « Vous ne devez pas pleurer, bien sûr vous devez aller retrouver ce cher Teviot sans tarder, mais vous devez d'abord prendre votre petit déjeuner, Helen ; une fièvre dites-vous, ma chère ? Enlevez-moi ce nœud. Je suis bien réveillée maintenant, alors montrez-moi la lettre ; vous vous êtes fait peur pour rien, ma chérie, je suis sûre qu'il ne s'agit que d'une attaque bénigne. »

Mais quand elle eut parcouru la lettre, elle se rendit compte que les alarmes d'Helen étaient fondées ; et ses larmes tombèrent sur la tête de son enfant, qui s'était effondrée sur son oreiller.

Lord Teviot avait été soudain la proie d'une mauvaise fièvre qui faisait alors rage à Lisbonne ; et, mesuré comme pouvait l'être le compte-rendu envoyé par le secrétaire, il était cependant écrit sous le coup d'une grande anxiété. Huit jours de maladie avaient suffi pour l'abattre, de corps comme d'esprit. Des amis réfléchissaient et agissaient pour lui, LUI dont la volonté avait été si absolue, et les actions si décidées ; et l'homme fort qu'aucune fatigue n'avait semblé pouvoir atteindre devait être transporté en litière, inconscient et impuissant, jusqu'au navire qui devait le ramener chez lui, ou qui devait être sa tombe.

Lady Eskdale était complètement anéantie. Sa première pensée fut d'accompagner sa fille, mais Helen refusa, d'une façon si péremptoire, qu'elle n'admettait aucune résistance. Elle disait que ce serait une grande fatigue pour sa mère, que ses propres préparatifs étaient terminés, et qu'elle serait partie dans une demi-heure ; qu'Amelia avait proposé de l'accompagner, mais qu'elle préférait partir seule, et écrirait de Southampton dès qu'elle arriverait.

« Mais ma chère enfant » dit la pauvre Lady Eskdale, dont la perplexité redoublait face à l'apparition soudaine de ce nouveau problème. « Il n'est pas possible que vous vous rendiez seule dans un grand hôtel bruyant d'une ville portuaire ; ce n'est pas convenable, même si bien sûr vous êtes mariée. Je n'y pensais plus, mais en tout cas, vous êtes trop jeune, et puis tous ces soucis à propos de votre cher mari, et puis, comment allez-vous faire pour monter à bord s'il faut aller le chercher ? Et les lits ne seront pas aérés. Je dois monter tout de suite pour consulter Lord Eskdale à ce sujet. Comme c'est énervant que Nelson ne m'apporte pas mes chaussons ! Oh, ma chère, que d'incertitudes ce jour peut nous amener ! Maintenant, j'aurais préféré que vous soyez partie avec ce cher Teviot, même si, peut-être, vous auriez vous-même attrapé cette terrible fièvre. »

« Vous ne pouvez le souhaiter plus que moi » dit Helen avec ferveur. « J'aurais dû être avec lui ; mais je ne serai pas seule à l'hôtel, maman. Mary Forrester, vous le savez, retournait cette semaine chez sa tante, qui vit dans les environs, et elle restera avec moi jusqu'à l'arrivée de Teviot. »

« Mais vous serez toutes deux sans défense dans ce genre d'endroit ; Beaufort ira avec vous si vous ne nous laissez pas vous accompagner, papa et moi. »

« Non » dit Helen. « Non, j'aimerais autant y aller seule. »

« Chère Nelly » dit Lady Eskdale, qui regardait avec une affectueuse pitié cette fragile créature qui était assise sur le lit avec elle, misérable et pâle, « vous n'êtes pas capable d'affronter tout ceci seule. Pourquoi Beaufort ne viendrait-il pas avec vous ? »

« Parce que, maman » dit-elle, en jetant les bras autour du cou de sa mère, « Je ne crois pas que Teviot aimerait cela. Je n'avais pas envie de vous le dire à mon arrivée ici, mais à St. Mary, je n'étais pas très heureuse. Tout était ma faute, mais d'une façon ou d'une autre, le pauvre Teviot était convaincu que je pensais trop à ma propre famille, que je me souciais plus de celle-ci que de lui, et donc – je ne puis l'expliquer, mais je pense qu'il serait plus satisfait si je venais le retrouver par mes propres moyens, et, oh ! s'il est encore très malade, j'aimerais le soigner et prendre soin de lui, et le rendre plus heureux que je ne l'ai fait auparavant. Cela lui plairait d'être l'unique objet de mes soins. »

« Vous avez raison, ma chérie, tout ce qui peut plaire le plus à votre mari, c'est votre devoir, alors, allez-y, mon enfant. Je comprends que vous n'aurez pas besoin de nous, mais si c'était le cas, nous pourrions venir à n'importe quel moment. Dieu vous bénisse, ma très chère, et que toute cette épreuve se termine heureusement ! »

« Oui, oui » dit Helen, « il le faut, et ce sera le cas. Amelia a un autre sujet de plainte à vous confier, qui contrariera le pauvre Teviot, mais cela n'a pas d'importance s'il va bien ; et maintenant, je dois partir. Tout est prêt, au revoir, ma très chère mère. »

Et, avant que tout le monde se retrouve autour du petit déjeuner, Helen et Mary étaient parties. Lord et Lady Eskdale avaient entendu d'Amelia ce qu'elle avait appris par le Colonel Stuart, et lui, avec tous les autres convives, se préparait au départ. Tous sentaient que la famille, dans les circonstances présentes, serait heureuse d'être laissée seule. Le Colonel Stuart était très ennuyé de la disparition soudaine de Lady Teviot, et très frustré de ne pas pouvoir déceler l'impression que ses nouvelles avaient produite sur elle. Il se détermina soudain à se rendre à Portsdown, afin d'entendre l'avis de Lady Portmore sur la question.

CHAPITRE XLI

Lord Eskdale ne se montrait pas aussi affecté par la maladie de Lord Teviot que Lady Eskdale. Il était plus préoccupé par la menace qui pesait sur son nom et ses biens. Comme la plupart des hommes, il se disait qu'une grave maladie n'était qu'un passage obligé vers un prompt rétablissement, et que quiconque était très malade un jour irait forcément mieux le lendemain. En revanche, un procès, il le voyait sous son jour le plus réaliste et le plus sombre. Devant de tels enjeux, il était impatient de prendre des mesures de défense, avant même le retour de Lord Teviot. Mais l'affaire restait obscure, et il ne pouvait rien faire d'autre que de spéculer et d'espérer.

Il y eut une mesure qu'il imposa, en vue de soulager Helen, et contre l'avis de Lady Eskdale qui assurait qu'elle ne le désirait pas. Il envoya Lord Beaufort rejoindre sa sœur quelques heures après son départ. Même Helen ressentit un soulagement en voyant la voiture de son frère arriver à toute allure devant la porte de l'hôtel bruyant et bondé où, après bien des difficultés, elles avaient trouvé des chambres avec Mary.

Il y a quelque chose d'agréable et de gai dans une grande auberge de campagne, avec un large choix de chambres propres et aérées, l'accueil chaleureux d'une hôtesse dodue et l'attention exclusive du serveur. Mais dans un hôtel d'une ville portuaire animée, où débarquent de grands groupes impatients d'effectuer un transit rapide vers Londres, où des familles entières arrivent, tout aussi désireuses d'obtenir un logement en attendant de pouvoir embarquer dans ces prisons flottantes qui vous donnent déjà la nausée, par leurs ondulations constantes, rien qu'à les voir par les fenêtres ; où le hall et les paliers sont encombrés de valises, et l'entrée bloquée par des camions ; où toutes les sonnettes sonnent en permanence, et où personne ne semble s'occuper d'y répondre : tout cela est très décourageant.

Hélène s'effondra sur le canapé en crin, qui semblait se dérober constamment sous elle, pendant que Mary tentait de courtes explorations dans les escaliers, interrompues par de nouvelles vagues d'arrivées et de départs. Le valet de pied échoua dans ses recherches des bagages ; et Tomkinson rejeta catégoriquement les chambres qui leur étaient accordées comme des faveurs, et qu'elle refusa comme des insultes. Voilà le genre de situations où les femmes développent une conscience salubre de leur impuissance, et la conviction que, dans un monde de difficultés mesquines, leur position naturelle est de dépendre d'esprits plus fermes et de corps plus solides que les leurs. C'est donc avec plaisir qu'Helen vit arriver son frère.

Lord Beaufort se mit au travail avec autorité, réussit à capter l'attention d'un garçon à l'allure déplorable, fit comprendre d'une manière majestueuse que la chambre de Lady Teviot n'était pas adaptée à son rang, et en obtint une moins bruyante et mieux meublée. Enfin, il se rendit lui-même à la capitainerie, montra sa carte de visite et obtint sans difficulté les informations qu'il souhaitait.

"Hélène, ma chérie !" dit-il à son retour, "il y a un steamer qui est au départ demain, mais la lettre de Le Geyt indiquait si clairement que Teviot quitterait Lisbonne par le premier moyen de transport que, à mon avis, vous devriez rester ici un jour ou deux de plus, (afin d'éviter de le croiser en mer). En fait, j'en suis sûr. Vous devez être fatiguée, et Miss Forrester aussi. Je vous conseille de suivre son exemple et d'aller vous coucher."

"Je suis fatiguée, mais Mary n'est pas allée se coucher ; vous savez que sa tante habite à environ deux miles d'ici. En apprenant que vous étiez là pour prendre soin de moi, elle a demandé une voiture et est allée chez Mrs Forrester. Elle reviendra tôt demain", ajouta-t-elle, voyant un air de surprise et de déception sur le visage de son frère.

"Oui, il faut qu'elle revienne", dit-il d'un ton morne ; il se leva et s'appuya contre la cheminée avec un air douloureusement distrait.

"Cher Beaufort", dit Hélène, avec un demi-sourire, "vous n'imaginez pas que Mary pense à vos anciennes querelles et qu'elle est rentrée chez elle pour vous éviter ? Je vous assure que ce n'est pas le cas."

"En êtes-vous sûre ?" dit-il, essayant de lui rendre son sourire ; mais il retomba dans sa rêverie, puis, embrassant soudainement sa sœur, il lui dit : "Bonne nuit ; vous avez l'air très fatiguée, et moi aussi. J'espère que Miss Forrester viendra à déjeuner."

"Je suppose que oui", dit Hélène d'une voix endormie. "Bonne nuit, mon cher. Vous allez vous coucher aussi ?"

"Bien sûr", dit-il ; mais une fois qu'elle eut quitté la pièce, il rapprocha le fauteuil du feu et, posant ses pieds sur le garde-feu, s'enfonça dans des pensées profondes et mélancoliques. Il avait rencontré une ou deux personnes qu'il connaissait vaguement, qui étaient arrivées par le dernier steamer elles-mêmes, ou qui avaient des amis dont c'était le cas. Tous parlaient du cas désespéré de Lord Teviot. L'agent de la capitainerie avait mentionné qu'un autre bateau pourrait arriver le lendemain ; il avait dû attendre à Lisbonne un jeune lord gravement malade, mais il semblait généralement admis qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour embarquer. Lord Beaufort frissonna en pensant à ce que le lendemain pourrait apporter à Helen ; il se sentait incapable de faire face seul à son deuil probable ; et il finit par écrire un mot à Miss Forrester, lui racontant ce qu'il avait entendu et la suppliant de revenir le plus tôt possible. Il laissa ce mot à son serviteur, pour

qu'il l'envoie dès le lendemain matin, et se coucha anxieux, malheureux et presque désespéré.

Le lendemain matin, Helen descendit, l'air plus gai, bien qu'elle ait suggéré à son frère qu'elle ne pensait pas que l'hôtel convienne à un malade ; qu'une famille très bruyante avait été logée dans la chambre à côté de la sienne ; "et Teviot sera peut-être si faible que nous devrons rester à Southampton pendant deux ou trois jours." Elle regarda avec inquiétude son frère, qui n'avait presque pas parlé pendant tout le petit déjeuner, et intercepta un regard qu'il lança à Mary, ce qui lui fit battre le cœur. Elle n'osa pas poser la question qu'elle avait sur les lèvres.

"C'est tout à fait vrai", dit Mary, voyant que Lord Beaufort était incapable de répondre à l'appel muet de sa sœur. "Il faut vous attendre, ma chérie, à ce que Lord Teviot soit effectivement faible et ait besoin de calme. Je pense que nous pourrions trouver un logement tout aussi proche du port que celui-ci. En fait, j'ai vu une maison à louer en retrait de la rue et isolée. Bien sûr, elle était très petite."

"Oh, cela n'aurait pas d'importance si c'était calme. Qu'en pensez-vous, Beaufort ?"

« Qu'il serait vraiment souhaitable de vous sortir de ce trou horrible », dit-il en se levant brusquement. « Miss Forrester, peut-être pourriez-vous me montrer où se trouve cette maison ? J'irai voir si nous pouvons l'avoir. Inventez une excuse pour m'accompagner », chuchota-t-il alors qu'elle se penchait par la fenêtre pour lui indiquer la direction à prendre. « Je dois vous voir seul. »

« Helen », dit Mary, « comme j'ai déjà mon bonnet, je ferais peut-être mieux d'aller voir la maison avec Lord Beaufort. Je saurai tout de suite si elle vous conviendra ; en attendant, vous pourriez préparer notre départ. »

« Très bien », répondit Helen d'un air apathique. « Je parlerai à Tomkinson ; n'importe quelle maison fera l'affaire, à condition qu'il n'y ait pas ce vacarme constant. »

Elle les vit quitter la pièce, prise d'un vague sentiment d'étonnement en les voyant partir ensemble. Elle essaya de sourire quand ils sortirent, mais une fois la porte fermée, elle enfouit son visage dans ses mains, en proie à un profond abattement. Elle sentait, sans se l'avouer, qu'ils en savaient plus sur son mari qu'ils ne lui en avaient dit ; ce secret, qu'elle leur supposait, la mettait presque en colère - et en même temps, elle frémissait à l'idée de le connaître. Par-dessus tout, il y avait cette douloureuse prescience d'un mal imminent - cette attente du malheur qui rend l'ouïe plus fine, aveugle la vue, et semble serrer le cœur un peu plus fort à chaque son étrange, à chaque silence soudain.

Elle était toujours assise au même endroit et dans la même position, quand Mary revint pour lui dire que la maison était calme et propre ; que Lord Beaufort l'avait louée et pensait

qu'il valait mieux pour sa sœur qu'elle s'y rendît sans tarder. Il était parti prendre d'autres dispositions pour son confort en matière de domestiques, de provisions, etc., et ne reviendrait pas avant une heure.

« Il est allé sur le quai, Mary ? »

« Très probablement », dit-elle. « Vous savez, le bateau pourrait arriver aujourd'hui. »

« Oui, et vous et Beaufort, vous en savez plus que cela », dit Helen, levant ses yeux lourds et les fixant sur Mary. « Vous avez entendu quelque chose que vous ne voulez pas me dire. Je ne veux pas l'entendre », ajouta-t-elle, d'un ton presque féroce. « Ce ne peut être qu'une vague rumeur. Je ne devrais pas y croire. »

« Peut-être avez-vous raison », dit Mary, essayant de parler calmement, bien que sa voix fût basse et tremblante. « Mais, ma chérie, Lord Beaufort a pensé qu'il valait mieux que je vous dise que les nouvelles de votre cher mari, rapportées par certains passagers du dernier bateau, étaient très alarmantes. »

« Nous savions cela », dit Helen, impatiente. « Les gens exagèrent toujours quand ils parlent de maladies. Ils ne peuvent pas en savoir autant que nous. Mary, Mary, pourquoi essayez-vous de me faire peur ? »

« Votre frère a pensé que vous deviez tout savoir, et je sais que ma chère amie », dit-elle en la caressant affectueusement, « se battra pour tous ceux qui l'aiment, pour ce mari qui aura peut-être besoin de tous ses soins, de toute sa force d'esprit et de son énergie. »

« Il en aura besoin et il les aura », dit Helen. « Il sera avec moi aujourd'hui. » Soudain, sa froideur forcée céda, et, jetant ses bras autour de son amie, elle dit : « Oh, Mary, si je ne dois pas le revoir vivant, quelle vie de remords et de misère m'attend ! » Ses larmes coulèrent convulsivement pendant un moment, puis elle ajouta doucement : « Que la volonté de Dieu soit faite, mais j'espère que ce suspense ne durera pas longtemps ; et maintenant, préparons tout. »

Elle se leva tout en parlant et commença, les mains tremblantes, à rassembler les quelques affaires éparpillées sur la table. Elle envoya Mary donner les ordres nécessaires aux domestiques, et en quelques minutes, elles avaient quitté l'hôtel, auquel, pendant des années, Helen ne put jamais repenser sans un frisson.

CHAPITRE XLII

La maison qu'ils avaient choisie était calme, protégée du bruit de la rue, et elle disposait d'un petit jardin. Elle venait à l'évidence d'être meublée, et Helen s'attacha à aménager la plus grande pièce pour Lord Teviot, avec plus d'espoirs qu'elle n'en avait à l'hôtel. Elle discutait encore et encore avec Mary de la nécessité de déplacer ce sofa ou ce fauteuil à cet endroit particulier, parce que Teviot préférerait peut-être s'étendre près du feu, ou s'asseoir à côté de la fenêtre. Helen ordonna à la cuisinière, qui avait été envoyée là par Lord Beaufort, un dîner qui aurait convenu à un homme en pleine santé, et elle commanda du gruau, de la marante, et du sirop d'orgeat, et toutes les horribles bouillies qu'on considère comme de la nourriture, quand tout l'appétit s'en est allé.

Tomkinson était si heureuse de s'échapper de l'inconfortable grenier où on l'avait logée à l'hôtel, qu'elle condescendit à adopter Laurel Cottage, et avec l'aide de la servante de Lord Beaufort, et du valet de pied de Lord Teviot, elle récupéra auprès de divers commerçants, une quantité de choses qui ne pouvaient être d'absolument aucune utilité, si ce n'était le plaisir qu'avait Tomkinson à passer à ses propres yeux pour une excellente ménagère. Et comme elle avait vraiment bon cœur, elle tenait vraiment à éviter tout tracas à Milady maintenant qu'elle avait tant de chagrin, et en conséquence, magnanime, elle pardonnerait Lord Teviot lorsqu'il l'appellerait « Tomkins », et à vrai dire, elle répondrait même à « Tom », dans les présentes circonstances, sans un murmure.

Mary s'était procuré auprès de sa tante le nom du meilleur médecin de la ville, et maintenant tout était prêt, et elles étaient assises pour une nouvelle heure de tristes pensées et de douloureuse attente.

Enfin, Lord Beaufort parut. « Helen, le navire est en vue, et ils ont demandé une litière. »

« Alors il est en vie, je le reverrai. Oh, Beaufort, allons-y, je suis prête. »

Elle tremblait de la tête aux pieds, mais dans un violent effort, elle se reprit, et prenant le bras de son frère, marcha rapidement. Aucun des deux ne parlait ; et pourtant cette misérable demande d'une litière leur redonnait un espoir qu'ils n'avaient pas ressenti depuis longtemps. C'est une façon bien cruelle de mesurer notre degré d'espoir, que de réaliser que ce qui devrait nous inspirer de la terreur nous apporte maintenant du soulagement.

Le navire était maintenant près de l'appontement. Lord Beaufort persuada sa sœur de rester avec Mary quelques minutes tandis qu'il montait à bord pour avoir plus de détails sur l'état de Lord Teviot. Elles le virent parler avec un homme à l'air grave, évidemment le chirurgien du navire, et il fut bientôt rejoint par Mr. Le Geyt, le secrétaire, et le capitaine.

Helen les regardait en retenant son souffle avec angoisse, et enfin, voyant le Dr. Grey secouer la tête tandis qu'il s'adressait avec impatience à Lord Beaufort, elle se précipita sur le navire, et l'instant d'après se tenait aux côtés de son frère.

« Ma sœur, Lady Teviot », dit Lord Beaufort, tout en adressant au Dr. Grey un regard d'entendement.

« Je suis heureux que Sa Grâce soit ici » dit le Dr. Grey, qui paraissait douloureusement embarrassé, mais parlait d'une voix calme et monotone. « Comme je le faisais observer à Sa Grâce, Lord Teviot a été victime d'un sévère accès de fièvre, très sévère en vérité, et bien sûr nous devons nous attendre – vous savez, nous nous attendons toujours, après ces sortes d'attaques – »

« Va-t-il mieux ? »

« Eh bien, oui, bien sûr, sans cela – »

« Va-t-il mieux ? » répéta-t-elle. « Ne regardez pas mon frère, mais regardez-moi, Sir, et dites-moi la vérité, toute la vérité. Je puis la supporter plus facilement que cette incertitude. »

Le Dr. Grey la regarda, et vit qu'elle était réellement décidée à tout savoir et à tout supporter, et il lui dit sans tarder que la fièvre dont avait été victime Lord Teviot était d'un genre très violent, qui s'était révélé fatal dans bien des cas à Lisbonne ; qu'au début, lorsque Lord Teviot était monté à bord, il y avait peu d'espoir, mais que la fièvre elle-même était retombée, et que le danger maintenant était dans l'effrayant état de faiblesse auquel il était réduit. « Mais son âge, et sa constitution naturellement forte nous permettent d'espérer ; sans doute, nous pouvons espérer. »

« Merci ; et maintenant que je sais tout, menez-moi à lui. »

« Je dois recommander à Votre Grâce de ne pas le voir tout de suite ; il y a encore le risque du transfert , et – »

« J'entends être à ses côtés quand on le déplacera » dit Helen fermement.

« Et », continua le Dr. Grey, du ton le plus calme, « je dois informer Votre Grâce qu'il est très peu probable que Lord Teviot puisse la reconnaître, mais s'il le faisait, je ne puis répondre des conséquences si Votre Grâce faisait montre d'une vive émotion. »

« Je ne montrerai aucune émotion, et je dois le voir » dit Helen, qui voyait en le Dr Grey un ennemi personnel, et le détestait, comme un homme totalement dépourvu de sentiments. Elle avait tout à fait tort, il avait bon cœur, et portait le plus grand intérêt au cas de Lord Teviot ; mais depuis trente ans, il naviguait sur tous les océans du monde, ou partageait des casernements avec des marins rudes et rustiques, et il menait le combat entre la vie

et la mort que menaient tous les hommes de sa profession, sans la civilité qu'il aurait pu acquérir dans une société plus policée.

« Ne ferais-tu pas mieux d'attendre, très chère » dit Lord Beaufort, « jusqu'à ce que Teviot soit ramené à la maison ? Je resterai ici pour assister le Dr. Grey. »

« Non, non » dit-elle, des larmes dans les yeux. « Beaufort, j'aurais dû naturellement être avec lui si j'avais fait mon devoir, et étais partie à Lisbonne. Je pense que je suis assez maîtresse de moi ; et maintenant, Dr. Grey, menez-moi à sa cabine. »

Ils virent que toute opposition était inutile, et le Dr. Grey lui fit immédiatement descendre l'échelle qui menait à la cabine de Lord Teviot.

Il faisait presque noir ; la lumière agressait ce cerveau épuisé et ces yeux creusés, et au début, Helen ne put que vaguement discerner une silhouette étendue sans bouger sur une couchette, surveillée par un serviteur, qui se retira en voyant le Dr. Grey.

« Nous avons été obligés d'interdire pratiquement toute lumière » dit le Dr. Grey ; « Elle lui procure trop d'agitation ; mais maintenant, il vaudra mieux qu'il s'y accoutume progressivement avant que nous le déplaçons. »

Il repoussa l'un des volets tandis qu'il parlait, et alors, Helen put voir son mari. Mais comme il avait terriblement changé ! Elle pouvait à peine supporter de regarder ce visage livide, ces yeux clos, ces fines narines dilatées, et cette douloureuse expression d'impuissance qu'elle avait devant les yeux. Elle le regarda fixement et tristement, puis, tombant à genoux, elle saisit les mains émaciées qui reposaient sur le lit, et les couvrit de baisers. Mais, se relevant bien vite, elle se tourna vers le Dr. Grey et souffla : « Vous voyez que je puis me contenir, et maintenant dites-moi ce qu'il y a à faire, et comment je puis me rendre utile. » Il vit qu'elle se contrôlait, et lui dit avec douceur : « Je vois que vous ferez une bonne infirmière. La première étape, ce sera de le déplacer dans une chambre très calme. »

« Tout est prêt. »

« J'aimerais qu'il soit vu par un autre médecin. D'autres devoirs m'attendent, et c'est là un cas qui requiert des soins incessants. »

« Le Dr. Morant est déjà prévenu, et vous rencontrera quand vous le souhaitez. »

« Alors, laissez-moi vous demander de retourner auprès de votre frère. Les brancardiers, qui attendent, emporteront Lord Teviot sur sa couchette, et vous nous conduirez vers la maison. »

Il ouvrit la porte de la cabine tandis qu'il parlait, et un flot de lumière entra et inonda Helen tandis qu'elle se tenait devant le lit de son mari. La lumière sembla le blesser, car ses sourcils se contractèrent en deux sillons rigides, et alors ses yeux vitreux s'ouvrirent et se

tournèrent vers elle. Pendant un instant, un éclair d'intelligence passa entre eux, mais tandis qu'Helen se penchait pour embrasser les pâles lèvres dont elle pensait qu'elles lui avaient presque souri, le fragile regard défailloit, et avec un faible gémissement, Lord Teviot sombra à nouveau dans l'inconscience.

« Et maintenant, ma bonne dame » dit le docteur Grey, « Moins il arrivera cette sorte de chose, et mieux cela vaudra. Suivez-moi. » Il la conduisit au pied de l'échelle, et là, elle se retourna : « Il m'a reconnu, Dr. Grey » lui dit-elle d'une voix suppliante, dites que vous le croyez. »

« Eh bien, c'est possible » dit le Docteur, qui était ému par son âge et par sa beauté, « Mais ne tentez pas d'expériences, nous n'en avons pas la force. La voici, Milord » ajouta-t-il, s'adressant à Lord Beaufort. « Conduisez-la sur le pont, et nous allons le descendre tout de suite. »

Lord Beaufort regarda sa sœur avec un étonnement pénible. Elle n'avait plus la moindre couleur. Les années semblaient avoir marqué son visage pendant ces quelques minutes qu'elle avait passées dans la cabine. La jeune fille dont la courte vie s'était déroulée dans une jeune et gaie frivolité avait maintenant dû faire face à l'une des réalités les plus tristes et les plus dures de la vie ; et ce simple regard l'avait changée en une femme anxieuse et en proie au doute. « Les exhalaisons dorées de l'aube » étaient terminées, et, à la lumière du jour, elle avait vu, étendue devant elle, la bataille pour la vie, et cette rencontre l'avait éveillée.

Le Dr. Grey apparut à nouveau, avec son fardeau. Un rideau avait été jeté sur la couchette, à côté de laquelle marcha Helen, ne tenant pas compte, et ignorant véritablement, les regards de commisération des badauds, et ils atteignirent la maison, et Lord Teviot fut transporté jusqu'à son lit, ne montrant aucun signe d'une quelconque conscience de son changement de position.

Et alors, commença pour Helen, sa vie d'infirmière. Oh ! Qui est assez heureux pour ignorer la routine de ces journées et de ces nuits douloureuses d'inquiétude, qui semblent n'avoir jamais connu de commencement, et ne jamais connaître de fin, si longues, si on les mesure par l'intensité des sentiments, et si courtes, si on les mesure d'après les FAIBLES progrès qui ont été faits.

Des espoirs fallacieux, suivis de désespoirs injustifiés, les espoirs de guérison le matin, suivis d'une soudaine rechute le soir ; les visites médicales apportant avec elles l'espoir, et laissant derrière elles un sentiment d'absolue déception ; des lettres de circonstance qui semblent froides et importunes, et pleines de conseils qui ne font qu'accroître la perplexité du lecteur inquiet, et demandant des réponses qu'on n'a ni le temps ni la volonté d'écrire.

Voilà pour les troubles mineurs de la journée, mais qui pourrait décrire les souffrances du cœur de la femme qui n'a jusqu'ici qu'à peine connu la maladie, et qui la découvre maintenant dans sa forme la plus terrifiante ? Le transfert de Lord Teviot avait amené un retour de la fièvre, et la voix qu'Helen avait craint de ne jamais plus entendre sonnait maintenant à ses oreilles avec toute la violence du délire, mais cette violence n'était que dans le ton. Elle entendait son propre nom répété encore et encore, avec des mots de la plus touchante tendresse, et lorsque suivait le silence de l'abattement, elle regrettait presque les terreurs de ces moments de paroxysme.

Au cours de cette nuit-là, et des quelques-unes qui suivirent, elle ne quitta jamais la chambre du malade ; des infirmières avaient été engagées pour s'occuper de lui, des médecins étaient toujours à disposition, et son frère était prêt, et impatient de prendre sa place, mais elle refusa obstinément de quitter son mari. Elle dormait sur un matelas posé à même le sol au pied du lit ; parfois son bref sommeil se terminait en un sursaut, et avec le vague sentiment que quelque chose de terrible était sur le point d'arriver ; et parfois elle dormait du sommeil sain de la jeunesse, mais même dans ce cas, elle était capable de s'éveiller et de se rendre utile à la moindre alerte.

Lord Beaufort l'observait en l'entourant des soins les plus tendres. Il ne pouvait supporter les soupirs et les bruits de la chambre du malade avec la tranquille force d'âme dont elle faisait preuve. Les divagations de Lord Teviot, et la faiblesse mortelle qui s'ensuivait, le dépassaient complètement, et après une nuit particulièrement mauvaise, où l'infirmière était venue le chercher pour qu'il assiste sa sœur, il descendit dans la salle du petit déjeuner, complètement épuisé ; il posa la tête sur la table, et éclata en un torrent de larmes.

Mary, qui écrivait des lettres aux divers membres de la famille, le regarda avec la plus profonde pitié. Les quelques derniers jours lui avaient donné une nouvelle image de son caractère. Elle l'avait pensé froid et mondain ; mais sa tendresse pour sa sœur, sa prévenance et sa considération pour tous ceux qui l'entouraient, la confiance qu'il plaçait en elle, et le profond intérêt qu'ils portaient tous deux à la maladie de Lord Teviot, les avait amenés à mieux se comprendre, et avait totalement mis fin à la réserve qui demeurait entre eux.

« Qu'y a-t-il, cher Lord Beaufort ? » dit-elle, allant vers lui pour lui prendre les mains comme s'il avait été son frère, « Va-t-il plus mal ? »

« Oui, je le crains, ce fut une nuit terrible. Je ne puis supporter de voir ce cher camarade dans un tel état de prostration. Et Helen, mon Helen chérie ! C'est une torture pour moi de poser les yeux sur cet ange ; elle va s'épuiser, et elle a l'air si misérable, et pourtant elle

est si calme et si maîtresse d'elle-même. Elle l'apaise quand personne d'autre n'y parvient. Parfois j'ai l'impression qu'il la reconnaît, et pourtant il parle d'elle comme si elle était absente. Miss Forrester, il est dur pour vous d'être jetée au milieu de toute notre détresse ! »

« Cela serait beaucoup plus difficile si j'étais maintenue à l'écart » dit-elle, et elle avait, elle aussi, des larmes dans les yeux. « Mais je suis plus confiante que vous. Le docteur semblait plus optimiste hier soir, et ils nous avaient bien dit que nous devions nous attendre à un retour de la fièvre. Je pense que je ferais mieux de ne rien écrire sur cette nuit à Lady Eskdale, qu'en pensez-vous ? Peut-être cet après-midi serai-je à même d'écrire qu'il va mieux. Et maintenant, je vais préparer votre petit déjeuner. »

Il embrassa la main qui tenait la sienne, et dit : « Je pense que vous avez raison de ne pas alarmer ma mère plus qu'il n'est nécessaire ; mais s'il ne va pas mieux demain, elle viendra certainement ici avec mon père. »

Toutefois, le lendemain, il y eut sans conteste une amélioration, et le soir, la fièvre était moins forte, et le malade avait de meilleures dispositions à dormir. Les médecins recommandèrent qu'il ne lui soit donné de nourriture que toutes les deux heures, et Helen se levait de son matelas à chaque fois pour la lui administrer elle-même. Une fois, il sembla sombrer à nouveau, comme s'il allait s'évanouir, et elle était sur le point d'appeler l'infirmière, lorsqu'elle l'entendit murmurer ces mots si longtemps attendus : « Helen, ma chérie. » Elle vit qu'elle était reconnue, et se pencha pour le caresser amoureusement. « Où suis-je ? » furent les faibles mots qui suivirent. « Tu es avec moi, mon chéri, à Southampton ; tu as été très malade, mais Dieu merci, tu es là avec moi. Et maintenant, ne prononce pas un mot de plus. »

Elle l'embrassa sur le front, et, tombant sur ses genoux, elle lui murmura à l'oreille, à voix basse, ces mots éloquents que la gratitude sait extraire des cœurs généreux qui avaient semblé morts et froids, quand il s'agit de se battre pour ce qui importe vraiment. Les prières avaient été faibles et pleines de doutes, mais les actions de grâce furent ferventes et entières. Lord Teviot était trop faible pour pouvoir comprendre la gratitude exprimée par sa femme, mais le son de sa voix même semblait l'apaiser, et, la regardant à nouveau, il murmura : « Merci, ma femme », et il sombra une fois de plus dans un sommeil paisible.

CHAPITRE XLIII

Quand Lord Beaufort et Mary virent Helen au matin, le premier regard suffit à les convaincre de l'amélioration notable qui s'était produite. Bien que toujours pâle et fatiguée, elle avait une toute autre expression sur le visage. « Que n'aurions-nous pas donné il y a une semaine pour espérer une pareille matinée ? » dit-elle. « Même notre docteur Grey, si sentencieux, est satisfait. Il a déclaré, sans remuer un seul muscle : "Nous allons mieux, maintenant". Et je sais qu'il est très content : regardez seulement les marques que mes bagues ont laissées sur mes doigts, à cause de l'enthousiasme effréné de sa poignée de main; et le Dr Morant est d'avis qu'il est hors de danger. Beaufort, mon cher, ne pensez-vous pas qu'il faudrait aller tout de suite à Eskdale pour leur annoncer ces nouvelles ? Maman sera très intéressée par tous les détails que vous pourrez lui donner."

« Eh bien », dit-il, en regardant Mary, « ce serait peut-être une bonne idée ; mais si j'écris aujourd'hui, puis que je leur apporte une confirmation de l'amélioration demain, ce serait encore mieux. »

« Mais vous seriez avec eux ce soir, et, comme je le sais par expérience, une nuit d'angoisse peut paraître interminable. »

« Oh ! Nelly, je vois de quoi il s'agit », dit-il en riant. Vous voulez avoir Teviot pour vous toute seule, et donc vous me renvoyez, maintenant que je ne peux plus être d'aucune utilité. »

« Non, non ; qu'aurais-je fait sans vous, Beaufort ? vous m'êtes toujours utile ; mais pour Teviot, il est vrai que lorsqu'il sera complètement remis, je préférerais... je veux dire qu'il préférerait que je lui dise que nous sommes seuls. Il faut qu'il reste au calme, vous savez. »

« Oui, je vois clairement que vous voulez vous débarrasser de nous. C'est peut-être mieux ; et dans une semaine ou dix jours, il voudra peut-être me voir, et je pourrai revenir. »

« Je suis sûre qu'il en aura envie », dit-elle avec empressement, « et moi aussi ! Maintenant, je dois retourner auprès de lui. Je vous apporterai une lettre pour ma chère maman. C'est la première fois que j'ai le cœur de lui écrire. Chers Beaufort et Mary », ajouta-t-elle d'une voix tremblante, « je ne pourrai jamais vous remercier assez pour tout ce que vous avez fait. »

Ils restèrent seuls. Beaufort se dirigea droit vers Miss Forrester et, lui prenant la main, dit : « Oui, vous avez été tout pour nous, Mary. Permettez-moi de vous appeler Mary, ne serait-ce que pour cette fois. Je sais que j'ai dû vous être odieux auparavant, je sais que j'ai été très injuste, mais tout cela est révolu depuis longtemps. Vous avez dû le voir, n'est-ce

pas ? Avez-vous vu aussi que vous m'êtes plus chère que n'importe quel autre être humain ? Que le souhait de mon cœur est de gagner votre affection ? Mary, parlez-moi et dites-moi si j'ai une chance de réussir. »

« Oh, prenez le temps de réfléchir », dit-elle avec beaucoup d'émotion, « rappelez-vous à quel point vous aviez une mauvaise opinion de moi il y a seulement dix jours. »

« Non, non », dit-il, « ces dix derniers jours m'ont montré à quel point vous êtes parfaite, à quel point vous êtes désintéressée et pleine de gentillesse. Mais j'étais déjà amoureux de vous bien avant cela, au moment de l'élection. Vous étiez si froide avec moi que je n'ai seulement pas osé le montrer. Mary, j'ai été induit en erreur par les affirmations stupides d'un ami indigne. Même à l'époque, je ne croyais pas vraiment à ce qu'il disait, et maintenant ! Mary, ne pouvez-vous oublier qu'un jour je vous ai prêté un défaut ? »

« Volontiers, si vous continuez à m'en prêter beaucoup. L'un d'eux, puisque nous nous confessons, je le confesse aussi... est que j'ai pris stupidement ombrage de l'opinion que vous aviez exprimée à mon sujet, et j'ai été tout aussi injuste envers vous par la suite que vous l'aviez été envers moi auparavant. Mais depuis que nous sommes ici, nous nous sommes mieux compris, et je vous considère maintenant, Lord Beaufort, comme un ami très sincère. »

« Oh ! Je vous en prie, ne faites pas ça, c'est la dernière façon dont je voudrais que vous me considériez. Non, Mary, je le répète encore une fois, je vous aime avec dévotion, mon seul espoir est que vous consentiez à être ma femme. Pourquoi avez-vous l'air si angoissée ? »

Elle rougit vivement et sembla avoir du mal à parler, elle fut même incapable de lever les yeux vers lui. Mais avec un grand effort, le nuage parut se dissiper et elle dit d'une voix ferme : « Une franchise comme la vôtre mérite une réponse franche. Je vais vous dire toute la vérité, Lord Beaufort. Vous savez que j'ai aimé auparavant, et je n'ai pas eu un seul moment de bonheur tant que cet amour a duré, parce qu'il était toujours mêlé de défiance. Je sens », ajouta-t-elle timidement, « qu'à votre égard cette défiance ne pourrait pas exister ; de mon côté, il y aurait une confiance parfaite ; mais vous, vous vous souviendriez de mon premier choix, et vous douteriez peut-être toujours de quelqu'un qui a fait un choix si indigne. »

« Jamais, pas un seul instant : c'est votre discernement à l'égard de Stuart qui m'a fait vous admirer en premier lieu ; et quand j'ai découvert que votre conduite envers lui avait été si honnête, si différente de ce qu'il m'avait laissé croire, c'est uniquement la honte de mon propre comportement qui m'a empêché de vous dire, il y a longtemps déjà, à quel point je vous admirais. Mary, permettez-moi d'aller voir ma mère avec une seconde bonne

nouvelle. Permettez-moi de lui parler de mon propre bonheur autant que de celui de Helen. »

Qu'y avait-il d'autre à dire ? Mary donna le "Oui" si ardemment demandé ; et au moment où la voiture de Lord Beaufort arrivait à la porte, ils s'étaient convaincus l'un l'autre qu'ils s'étaient aimés au premier regard ; que Mary n'avait jamais eu de réel attachement pour le colonel Stuart, et que Lord Beaufort était le seul homme qu'elle ait jamais aimé ou pu aimer.

On peut facilement imaginer l'accueil chaleureux qu'il reçut à la maison, et à quel point sa bonne nouvelle fut bienvenue pour Lord et Lady Eskdale.

CHAPITRE XLIV

L'arrivée du Colonel Stuart à Portsdown était une véritable aubaine pour Lady Portmore, qui évoluait dans un océan de tracasseries et d'explications, auxquelles il prêta gracieusement l'oreille. Il se délecta à l'avance d'un nouveau bourgeon de tracasseries, qu'il cultiva en une fleur parfaitement épanouie, avec tous les soins que peut apporter un horticulteur à une rose jaune malade. Il adressa des lettres bien senties dans une direction, des appels amicaux dans une autre, fit entendre ici des épigrammes, là des lamentations, mettant en avant les torts, et passant sous silence les justifications, jusqu'à ce qu'il semblât que tout le monde fût à blâmer, et que le petit affront initial se soit changé en un vaste cercle de volcans ou de glaciers. Lui et Lady Portmore étaient experts à ce jeu-là ; elle, toute feu et discussion, lui, toute suavité et raison, mais à eux deux, ils faisaient beaucoup de mal. Lady Portmore abordait maintenant une période de transition politique, ce qui promettait beaucoup d'opportunités. A l'offense initiale de Mr. G d'avoir négligé Lord Portmore, il en avait ajouté une seconde, en refusant la nomination d'un neveu de Lady Portmore, de très mauvaise réputation, qui avait été refusé dans l'armée et dans la marine, et en conséquence, comme elle le fit remarquer avec insistance, « Mr. G. doit se rendre compte que puisque le jeune homme n'est pas fait pour l'église, il n'y avait rien d'autre à faire que de lui procurer un bon revenu dans les colonies, afin qu'il ne meure pas de faim. »

« Pourquoi pas » demanda Mr. G., et il pensa qu'une petite période de famine serait peut-être salutaire à ce jeune homme, mais, à tout prendre, il refusa péremptoirement de donner un bon poste à un très mauvais sujet. Lady Portmore en fut offensée. Mr. G. n'en avait cure. Elle écrivit huit pages de réprimandes et de supplications, auxquelles il répondit par quatre pages de joyeux démenti, et le résultat en fut un changement complet et entier dans les opinions de Lady Portmore sur la liberté du commerce, la réforme parlementaire, la politique étrangère, etc. Elle ne fit pas état précisément de ses nouvelles opinions, mais fut simplement désolée de dire que Lord Portmore et elle avaient perdu toute confiance en Mr. G., et pensaient qu'il était un ministre dangereux, et qu'ils étaient très reconnaissants que le pays ait un Mr. Sheffield pour veiller sur lui. Lorsque le Colonel Stuart arriva, elle avait DÉJÀ averti tous ses anciens amis du parti du Gouvernement, et organisait un grand rassemblement d'anciens ennemis, pour lequel elle avait besoin de son assistance.

Lord Teviot faisait évidemment partie du lot des réprouvés, en tant qu'ami de Mr. G., et en conséquence, cette histoire à propos des revendications de Mr. Lorimer n'était pas tout à fait déplaisante pour elle. Peu de temps auparavant, elle se serait battue au couteau contre quiconque aurait répandu, ou même seulement accrédité de tels rapports, mais

maintenant, comme cela lui avait été révélé en confidence, elle commença par communiquer la nouvelle à quinze amies intimes, puis elle se mit à disséquer la question avec toute la cohérence dont elle faisait habituellement preuve.

“Vraiment, mon cœur saigne à la pensée de cette triste histoire à propos de ce pauvre Teviot. Supposons que cela soit avéré - certainement, j’espère que non ; que deviendrait-il Le gouvernement de G. ne peut pas durer plus d’un mois après la session du Parlement, et donc le bureau ne lui sera d’aucun secours, même si G. ne se tourne pas immédiatement contre lui, ce dont il serait bien capable. Quel coup pour les Eskdale ! Sont-ils au courant de cette histoire ”

“Je pensai qu’il était judicieux d’en faire mention à Lady Walden, et je crois qu’elle en a parlé à sa sœur ; mais de mauvaises nouvelles concernant Lord Teviot ont forcé Lady Teviot à partir promptement. Je ne l’ai pas revue.”

“Ah, Lady Teviot ! Beaucoup la trouvent très jolie ; je ne suis pas vraiment de cet avis, et, accessoirement, elle ne sera plus Lady Teviot si Mr. Lorrimer gagne son procès. Comme c’est étrange ! Comment l’appellera-t-on --- ”

“Lady Helen Lorimer , à moins qu’il n’y ait quelque titre dans la lignée féminine. Teviot pourrait se réclamer d’une grand-mère ou d’une arrière-grand-mère.”

“Oh, non, je suis sûre qu’il n’y a rien de tel ; j’en sais long sur cette famille. J’imagine qu’elle est liée à la mienne d’une façon ou d’une autre. Non, vous pouvez en être certain, elle sera seulement Helen Lorimer, et ils seront de véritables indigents. C’est vraiment très triste.” Et Lady Portmore semblait littéralement rayonner de chagrin.

“Je serais très triste que ce vieux titre passât à un vagabond sans éducation comme Harry Lorrimer” dit le Colonel Stuart, “Pour ne rien dire de la perte de St-Mary pour nos amis, mais plus personne, de nos jours, ne se soucie de ses amis.”

“Moi, si” dit Lady Portmore avec sévérité. “Personne n’est aussi fidèle en amitié que moi, et ce pauvre Teviot était tout dévoué à ma personne ; mais en même temps, si Harry Lorrimer a droit au titre, certainement il doit l’avoir, et il doit être en mesure de prendre sa juste place dans la société. Je crois l’avoir invité jadis à l’une de mes réceptions. Ne l’ai-je pas fait, Stuart N’est-ce pas un homme aux cheveux noirs, avec de grands favoris ”

“Oui, un véritable tigre ; mais c’est un bon acteur, et il était toléré chez les Westerby pour leurs pièces de théâtre privées.”

“Ca alors ! Comme ce serait commode de l’avoir ici ! Nous avons tellement besoin d’un acteur pour jouer le rôle-titre de ‘Paul Pry ’, mais, par égard pour les Teviot, il ne serait pas convenable, je suppose, de le lui demander justement maintenant. Par ailleurs, je suis assez chagrinée par cette maladie de Lord Teviot, et je dois écrire par le prochain courrier

à Lady Eskdale, pour lui demander comment il va, et alors, nous aurons tout juste le temps pour une répétition. Je suis très déçue par William Montague, il est raide comme un piquet lorsqu'il est sur scène. Harry Lorrimer serait un trésor pour nous juste en ce moment, mais, comme je l'ai dit, je suppose que les Teviot en entendraient parler. Qu'en pensez-vous, Colonel Stuart, puis-je le lui demander ?

“Certainement pas” dit le Colonel Stuart, qu'un tel manque de tact et de sentiment alarmait. “De plus, c'est un animal vulgaire .”

“Oh, bien ; cela règle la question ; et, par ailleurs, Teviot est un si cher ami ; j'aimerais seulement que nous puissions l'éloigner de G. en matière de politique ; Mr. G. est justement le genre d'homme capable de lui offrir un titre, si jamais il perdait le sien. Quelle affaire ! Toutefois, je vais écrire pour demander aux Sheffield ; ses attaques contre G. à cette réunion agricole étaient merveilleusement habiles.”

Et ainsi se termina l'intérêt que portait Lady Portmore à l'un de ses plus chers amis, parmi la bonne centaine d'intimes qu'elle comptait. Même Mrs. Douglas ressentait plus d'émotion, à sa manière bourrue et mal dégrossie. La maladie, indépendamment de ses mérites pour ravager la beauté, avait toujours un certain charme pour elle. C'était une excellente infirmière, et maintenant que les Teviot étaient confrontés à l'adversité, elle était sincèrement chaleureuse avec eux, elle envoyait aux nouvelles tous les jours au château pour avoir les dernières informations de Southampton ; et bien qu'elle continuât à plaindre Lady Eskdale pour avoir si mal marié ses filles, elle était réellement peinée pour Helen, et se serait rendue à Southampton elle-même si elle avait pu être autorisée à aider à prendre soin de Lord Teviot.

CHAPITRE XLV

Mais Helen refusait toute aide. L'énergie indomptable de ses dix-huit ans lui faisait supporter toutes les fatigues des nuits hachées et des jours de veille. A chaque heure qui passait, plus elle devenait nécessaire à son mari, plus celui-ci lui était cher. Les yeux de Teviot la suivaient du regard le plus tendre alors qu'elle se déplaçait sans bruit dans sa chambre. La main qui lui apportait un rafraîchissement ou un médicament était pressée chaleureusement contre ses lèvres. Les mots d'amour les plus tendres sortaient doucement de ses lèvres exsangues. Quand elle quittait la pièce, il aurait pu lui adresser les paroles touchantes d'une des meilleures poétesses anglaises :

Veillez sur moi, oh, veillez encore,
Durant les heures lugubres de la longue nuit,
Soutenez, par votre ferme volonté,
Les pouvoirs déclinants de la nature épuisée.
Tant que je vous vois là
(Vos boucles dénouées flottant autour de vous),
Si jeune, si fraîche et si belle,
Je ne sens pas que je meurs.

Hélène s'attendait, d'après ce qu'elle avait entendu dire au sujet des malades, à une période d'impatience et d'irritabilité lors de la convalescence. "Tous les hommes sont impatients lorsqu'ils sont malades", pensait-elle, "mais je ne crois pas que cela m'affectera maintenant. Je sais que je peux lui faire suivre toutes les prescriptions du Dr Grey, et c'est la seule chose qui ait vraiment de l'importance ; et s'il est parfois abattu et contrarié, c'est tout à fait naturel, le pauvre !" Mais il ne se montra jamais ni contrarié ni grincheux, ce qui était le mot qu'Hélène s'était efforcée de ne pas employer, même dans son for intérieur. Une fois, il lui ordonna de manière presque péremptoire d'aller dans sa propre chambre et de prendre une bonne nuit de repos, en le laissant aux soins de l'infirmière ; mais il se heurta à un refus tout aussi péremptoire, et à l'affirmation qu'un matelas par terre était le lit le plus confortable possible. Elle lui dit également qu'il ne devait nullement interférer avec l'organisation de la chambre de malade, mais faire ce qu'on lui disait et se rétablir le plus vite possible. Il sourit seulement, voyant qu'elle n'avait plus peur de lui, et dans la parfaite aisance des manières de Hélène, allant jusqu'à l'enjouement lorsqu'il était assez bien pour se laisser divertir, il sentit que cet amour qu'il avait autrefois mis en doute, presque au

point de le faire disparaître, lui appartenait à nouveau ; et un doux soulagement enveloppa son cœur épuisé, qui avait aimé avec toutes les affres de celui qui ne se croit pas aimé en retour.

Elle lui raconta son voyage précipité, ses ennuis à l'hôtel, et insista pour qu'il considère Laurel Cottage - qui ne pouvait loger qu'eux-mêmes et quatre serviteurs - comme la plus charmante résidence du monde.

"Ma pauvre Helen, que de tracasseries je vous ai causées ! Mais vous n'auriez sûrement pas dû être seule dans cet horrible hôtel."

"Je ne l'étais pas", dit-elle franchement, car elle sentait que le temps de la jalousie était révolu. "Mary Forrester habite ce quartier, et elle m'a accompagnée ; et Beaufort s'est joint à nous. Il s'est rendu très utile pendant cette première semaine épouvantable - veillant la moitié de la nuit, et écrivant des comptes rendus sur votre santé la moitié de la journée - sans oublier de faire sa cour à Mary à tous les moments les plus bizarres ; et ces deux personnes qui se détestaient sont tombées amoureuses grâce à leur intérêt mutuel pour votre maladie. Vous avez fait ce mariage, mon chéri, simplement par la peur que vous nous avez donnée."

"Cher vieux Beaufort !" dit Lord Teviot ; "c'est un excellent camarade. J'ai cru l'avoir vu une nuit à mon chevet. Helen, j'aimerais beaucoup le voir. Est-ce que je ne vais pas assez bien ?"

"Pas encore, mon chéri ; demain, le Dr Grey pense qu'on pourra vous déplacer dans la chambre d'à côté, et votre valet a l'ambition de vous raser et de vous vêtir d'une magnifique robe de chambre. Après cela, je vous permettrai peut-être de "recevoir du monde", en petit comité ; et Beaufort descendra chez nous quand vous voudrez, mais pour l'instant il est à Londres." Elle n'ajouta pas qu'il était là-bas avec des avocats au sujet des réclamations de Harry Lorimer ; elle tenait absolument à tenir son mari à l'écart de cette histoire inquiétante aussi longtemps que possible.

"Et votre mère ?" dit-il. "Je suppose qu'il n'existe personne au monde d'aussi qualifié que ma chère petite épouse pour jouer les infirmières ; mais Lady Eskdale doit tout de même avoir de grandes qualités pour ce rôle. J'aimerais qu'elle s'occupe de moi, avec toute sa douceur ; de plus, si elle était là, vous vous reposeriez sur elle et vous pourriez prendre un peu d'air et faire de l'exercice."

"Non, je ne préfère pas. Je fais beaucoup d'exercice en courant partout dans la maison pour vous servir ; et maman est si douce qu'elle vous laisserait commettre toutes sortes

d'imprudences." Elle resta silencieuse quelques instants, et une violente rougeur se répandit sur son visage penché sur lui, puis, levant brusquement les yeux, elle dit : "Mon chéri, je ne veux pas que quelqu'un, pas même maman, se mette entre vous et moi en ce moment." Elle l'enlaça et, avec un tendre baiser, ajouta : "Teviot, vous avez cru un jour que je ne vous aimais pas autant que vous m'aimiez. Mais vous ne le pensez plus maintenant, n'est-ce pas ? Vous ne le penserez plus jamais ? J'avais peur de vous, je crois – ou j'étais du moins peut-être un peu jalouse ; mais à peine étiez-vous parti que j'ai réalisé que j'étais très malheureuse sans vous. Puis est arrivée la nouvelle de votre maladie ; et quand je vous ai vu dans cette misérable cabine, quand je vous ai cru mourant, je ne peux pas vous décrire" - et elle frissonna en parlant - "mon immense détresse, le remords que j'ai ressenti d'avoir accepté de vous quitter. C'était une telle erreur !"

"Non, non !" l'interrompit-il en la serrant contre son cœur. "Il n'est guère étonnant que vous ayez été heureuse de vous éloigner de moi. Je me suis comporté comme un idiot et une brute, je vous ai effrayée, pauvre enfant, jusqu'à vous rendre folle, et je m'attendais à ce que vous m'en aimiez davantage. "

"Eh bien", dit-elle, souriant à travers ses larmes, "vous m'avez effrayée cette fois jusqu'à me faire recouvrer la raison. Les terreurs de ces quinze derniers jours ont été bien pires que celles de Sainte-Mary ; mais elles m'ont apporté une satisfaction - quand je croyais ne pas vous aimer plus qu'aucun autre être humain, je ne faisais que me tromper et vous tromper. Oh, Teviot, pendant toutes vos errances et vos souffrances, vous êtes resté si bon, si gentil ! Parfois, je croyais que mon cœur allait se briser, quand vous parliez de moi avec tant d'amour, ignorant que j'étais près de vous. Cependant, tout cela est fini maintenant ! Je ne pourrais jamais rendre assez de grâce pour votre guérison, et maintenant promettez-moi seulement -

"Je promets tout de suite, sans qu'on me le demande, de ne plus jamais douter de ma Helen. Comment pourrais-je jamais douter de votre affection," dit-il avec beaucoup d'émotion, "quand je sais que je dois à votre dévouement de vivre encore sous le ciel ? Embrassez-moi encore une fois, ma chérie, et puis je me reposerai."

Et le repos qui suivit cet aveu spontané de l'affection véritable de sa femme fut le plus calme et le plus réparateur que le malade eût connu jusqu'à présent. L'esprit de Helen n'était pas aussi paisible. Elle savait qu'une épreuve attendait encore son époux, une épreuve qui l'ébranlerait profondément. Il avait reçu nombre de lettres ; et enfin arriva le moment où il les demanda. La main de Helen trembla lorsqu'elle les lui donna, et elle dit d'une voix défaillante : "J'espère qu'elles ne contiennent pas de mauvaises nouvelles."

"Non", dit-il, "je ne m'attends pas à en avoir aujourd'hui. Je me sens beaucoup mieux, et c'est un véritable réconfort d'être près d'une fenêtre ouverte et de respirer à nouveau l'air frais ! Il fait si doux pour la saison que j'aimerais vraiment, Nell, que vous sortiez pour une courte promenade. Vous auriez dû faire descendre votre calèche, mais nous irons bientôt à Teviot House. Voulez-vous emmener votre servante et sortir ? Vous voyez, j'ai largement de quoi m'occuper", dit-il en montrant les piles de lettres qui se trouvaient à côté de lui.

"Eh bien, je pense que je vais sortir pendant une demi-heure, puisque vous n'avez pas besoin de moi", dit Helen, qui redoutait l'effet que la première annonce des prétentions de Mr. Lorimer pourrait avoir sur Lord Teviot dans son état de faiblesse actuel ; et elle pensait qu'alors, il préférerait sans doute ne pas avoir de témoin dans les premiers moments.

"Je ne serai pas absente longtemps."

À son retour, elle le trouva toujours allongé sur son canapé, l'air épuisé, et avec deux taches rouges et fiévreuses sur les joues. Une quantité de lettres ouvertes étaient éparpillées sur le tapis à côté de lui ; d'autres, non ouvertes, étaient toujours sur la table. Elle s'agenouilla et, prenant sa main fine dans la sienne, dit : "Vous vous êtes trop fatigué avec ces lettres ennuyeuses."

"Peut-être", dit-il, abattu.

"N'en ouvrez pas d'autres ; laissez-moi examiner les autres pour vous."

"Non, non", dit-il précipitamment. "Vous ne devriez pas les voir ; elles sont pleines de contrariétés."

"Raison de plus pour que je les ouvre, mon cher Teviot. Ne gardez pas les contrariétés pour vous ; nous les supporterons mieux ensemble."

"Je voulais vous épargner ce que je viens d'apprendre. Ma pauvre Helen, que ressentirez-vous quand vous saurez qu'en m'épousant, vous avez peut-être épousé un imposteur qui s'ignorait ? Ce nom, cette fortune, et tout..."

"Vous voulez dire", dit-elle, le regardant en souriant et embrassant la main qu'elle tenait, "que Harry Lorimer essaie de nous prendre tout ça. Il veut être Lord Teviot lui-même. Heureusement, il ne peut pas être mon Teviot, quoi qu'il arrive ; et qui sait s'il ne va pas échouer dans tout le reste !"

"Helen !" dit Lord Teviot, se redressant, "est-il possible que vous soyez déjà au courant ? Depuis combien de temps le savez-vous ?"

"Avant de quitter Eskdale."

"Et vous avez supporté toute cette angoisse pendant que vous travailliez comme une esclave à mon chevet, et que vous ne montriez aucun autre souci que celui de ma santé."

"Eh bien, mon cher et fol amour, ne voyez-vous pas que le gros souci a englouti le petit ? J'ai du mal à m'expliquer, car je comprends que comme vous avez été attaché toute votre vie à St-Mary et à Teviot House, à votre nom et à votre rang, ce serait une épreuve cruelle pour vous de tout perdre. J'ai donc parfois été très malheureuse à l'idée que vous devriez tout apprendre dès que vous seriez en état de le supporter ; mais en ce qui me concerne, cher Teviot (ne me croyez pas insensible), ce n'est pas le genre d'épreuve qui m'affecte profondément."

Il la regarda et vit qu'elle parlait du fond du cœur, et pas seulement dans l'intention de le réconforter ; et les soupçons qu'il avait eus un jour, qu'elle l'avait épousé pour sa position et non pour lui-même, lui revinrent à l'esprit, pour être regrettés et oubliés à jamais. Il baissa la tête sur la sienne et murmura : "Mon trésor au-dessus de tous les trésors, quoi qu'il arrive, je ne suis pas à plaindre. J'ai ce que j'ai désiré toute ma vie - un amour vrai et sincère sur lequel je peux compter."

Le sujet du procès une fois abordé, il devint bien sûr un thème de discussion constant ; mais Lord Teviot était trop faible pour prendre une part active à quoi que ce fût, même sur un point aussi crucial, et il fut content de savoir que Lord Eskdale agissait pour lui et que Lord Beaufort restait à Londres uniquement pour consulter les avocats. L'affaire, telle que la présentaient les conseillers de Mr. Lorimer, était très simple. Henry, Marquis de Teviot, avait deux frères, Robert, le père de ce Henry Lorimer, né, comme on l'avait toujours supposé, avant le mariage de ses parents, et Alfred, père de l'actuel Lord Teviot. Lord Robert et Lord Alfred moururent tous deux jeunes, et à la mort de Henry, Lord Teviot, le titre et les biens ont passé à l'héritier présomptif, le fils de Lord Alfred. Henry Lorimer affirmait maintenant qu'il n'avait découvert que récemment que ses parents s'étaient mariés quelques mois avant sa naissance, et pour en apporter la preuve, il produisait un certificat de mariage de Lord Robert Lorimer avec Emma Scot, en janvier 18—, et un registre de naissance de leur fils, Henry Lorimer, en août suivant. Il ne pouvait pas expliquer pourquoi il n'avait pas succédé immédiatement au titre à la mort de son oncle, mais Lord Robert était en mauvais termes avec ses deux frères, en raison de la liaison déshonorante qu'il avait eue ; et il ne les avait probablement jamais informés que cette liaison s'était soldée par un mariage. Les deux parents étant morts presque en même temps, il avait été confié, à l'âge de trois ans seulement, à des parents de sa mère ; et il affirmait que ce n'est qu'à la mort récente de la vieille tante qui l'avait pris en charge qu'il avait découvert le certificat de mariage de sa mère.

Tout cela semblait assez plausible ; mais les lettres de Lord Beaufort étaient encourageantes, et disaient que les avocats étaient confiants, et qu'il y avait déjà eu deux

ou trois timides propositions de compromis, ce qui les confirmait dans l'idée que Mr. Lorimer avait un dossier fragile. Ils attendaient avec impatience le retour de Lord Teviot à Londres, où il pourrait probablement les guider dans leur recherche de documents familiaux, et leur signaler d'anciens domestiques ou amis de la famille, dont le témoignage serait important.

Helen se montrait parfois obstinément incrédule, d'autres fois elle essayait de faire rire Lord Teviot par les plans qu'elle fomentait pour le cas où ils seraient réduits à la pauvreté - une pauvreté qu'elle aimait à se représenter comme extrême : Lord Teviot creusant et labourant pour sa vie, et elle cuisinant et repassant pour la sienne, dans une robe pittoresque en tissu marron clair à manches courtes et poignets blancs, et un petit mouchoir en soie rose noué autour du cou ou sous le menton - elle ne savait pas exactement, mais toutes les héroïnes réduites à la misère portaient des mouchoirs en soie rose, c'était de rigueur après un revers de fortune.

Lord Teviot n'aurait bien sûr aucune objection au costume habituel de velours côtelé.

Non, il avait une vieille veste de chasse, qui ferait parfaitement l'affaire les jours de labour ; mais il ne pensait pas qu'au pire des cas, ils seraient réduits à ces extrémités. Peut-être Hélène pourrait-elle leur esquisser une vie quelques degrés au-dessus de cela.

"D'accord, mon cher, rien n'est plus facile. Vous ne voudriez pas tenir une boutique ?"

"Pas du tout, merci."

"Moi non plus. Teviot, pourrions-nous nous permettre de louer ce cher petit Laurel Cottage ?" Il acquiesça. "Oh ! alors, rien ne pourra égaler en agrément nos perspectives. Je prendrai soin de vous jusqu'à ce que vous soyez fort, je marcherai avec vous, et nous pourrions occasionnellement nous offrir une promenade en charrette. Phillips fait déjà le travail de majordome, de valet et de valet de pied ; et quant à Tomkinson, aucune femme de ménage n'aurait pu travailler plus dur qu'elle pendant votre maladie. Sérieusement, Teviot, il est très facile de critiquer les domestiques et de les maltraiter constamment, comme la plupart d'entre nous le faisons, mais quand la maladie ou l'anxiété arrive, comme ils sont gentils et prévenants ! Ces deux-là ont été infatigables dans leurs soins à votre égard, maintenant toujours le calme dans la maison, courant chercher des médecins à toute heure, inventant des repas improvisés ; bref, agissant comme des amis."

"Oui", dit Lord Teviot, "je les ai observés ; Phillips a été mon serviteur depuis que j'ai quitté l'école, et je connaissais ses mérites ; mais votre petite femme de chambre étourdie, avec ses boucles et ses grâces, m'a vraiment étonné. Elle est si sérieuse et attentionnée, et cette petite femme a même pleuré quand elle a tenté de me faire un discours de félicitations le jour où je suis entré dans cette pièce. Bien sûr, nous devons leur faire un

beau cadeau ; et en attendant, il y a un paquet de dentelle fine quelque part parmi mes boîtes, que j'ai collectée pour vous. Je suis sûr que nous pourrions y trouver quelque chose qui plairait à votre Mrs Tomkins..."

"Tomkinson, mon cher ; elle est extrêmement contrariée que vous ne connaissiez pas son nom, et je crois qu'elle pense que vous pourriez aussi bien appeler maman Lady Esk."

Le paquet fut vite retrouvé, et lorsque Lord Teviot fit appeler Mrs Tomkinson et, s'adressant à elle par son nom exact, lui offrit un magnifique châle en dentelle, en y ajoutant ses vifs remerciements pour ses excellents soins infirmiers, elle fut complètement bouleversée. Après s'être précipitée dans sa chambre et s'être longuement examinée, elle fondit en larmes, puis descendit à la cuisine et prépara une tasse d'arrow-root aromatisée d'une double dose de cognac, qu'elle envoya à milord avec ses respects, puis elle retourna à son miroir qu'elle visita à chaque instant libre pendant le reste de la journée, s'octroyant une demi-heure pour une lettre à Mrs Nelson, dans laquelle la convalescence de Monsieur et sa vraie guipure, la bonté de madame et l'élégance de la dentelle noire, étaient mentionnées pêle-mêle. Le procès angoissant était maintenant dans les journaux et devenu public; Mrs Tomkinson ajouta donc un post-scriptum féroce, exprimant sa conviction que Mr. Lorimer était "une vile imposture", ainsi que son espoir de le voir pendu pour faux et usage de faux. Elle ne mettrait certainement pas son châle noir pour porter le deuil d'un tel homme.

CHAPITRE XLVI

Que cela soit dû à l'arrow-root préparée par la reconnaissante Tomkinson, ou à l'excitation due au procès, ou à l'excellente constitution de Lord Teviot, celui-ci retrouva ses forces si rapidement que son retour à Teviot House ne présenta bientôt plus de difficultés. Helen quitta son cher Laurel Cottage avec quelque réticence, mais dut bien reconnaître, quand elle eut regagné la maison, qu'une grande demeure luxueuse comportait certains avantages auxquels elle n'était pas prête à renoncer. Lord Teviot envoya son secrétaire, Mr. Le Geyt, examiner à St-Mary les coffres de papiers de famille qui s'y étaient accumulés, et dans l'intervalle, les affaires internationales dans lesquelles il avait pris part lui fournirent une occupation à sa mesure. Mr. G. vint le voir immédiatement, et aborda avec bon sens et amitié la question du procès, à laquelle il n'attachait toutefois pas beaucoup d'importance. Il lui dit qu'il avait trop vécu pour croire encore à ces découvertes soudaines de certificats de mariage. Un certificat de quelque valeur ne pouvait pas disparaître pendant vingt-cinq ans ; et la vieille tante, si elle avait elle-même quelque valeur, aurait dû l'avoir produit depuis longtemps. Il se sentait désolé si cela pouvait avoir causé un moment d'angoisse à cet ange du ciel QU'ETAIT Lady Teviot, mais il était convaincu que tout cela serait bientôt terminé, et en attendant, lord Teviot devait s'efforcer d'être suffisamment en forme pour retourner au bureau avant la session du Parlement. D'autres connaissances passèrent le voir, certaines de mauvais augure et avec des visages sombres ; d'autres qui affectaient de considérer que la question était décidée en faveur de Mr. Lorimer, et s'enorgueillissaient modestement de rester fidèles à leurs pauvres amis malgré leur chute, mais beaucoup avaient un intérêt réel et sincère pour ceux qu'ils appelaient les véritables Teviot, et ces vrais amis, eux, ne contrarièrent jamais Helen en lui servant des remarques désagréables.

La détermination de Lady Portmore l'avait abandonnée lorsque l'un des membres de son 'corps dramatique' avait été rappelé soudainement chez lui, et Harry Lorimer avait donc endossé réellement le rôle de Paul Pry, et potentiellement celui de Lord Teviot, à Portsdown. Elle aurait voulu en faire un grand secret, mais Mr. Lorimer prit soin de faire diffuser les affiches des représentations privées dans les journaux ; et Helen eût révélé des qualités surhumaines si elle ne s'était pas délectée du sourire méprisant avec lequel Lord Teviot lut le nom de Harry Lorimer, Esq., dans la liste de ceux qui composaient le "brillant cercle" rassemblé à Portsdown. C'était là le dernier acte de cette série d'épreuves qui avait eu pour effet de tisser entre le mari et la femme les liens les plus étroits de confiance et d'affection. Le lendemain, Lord Beaufort, qui avait continué à travailler aux intérêts de son beau-frère, s'engouffra dans la pièce avec une liasse de papiers, résultat

des recherches de Mr. Le Geyt, et étiquetée par le feu Lord Teviot "Lettres de mon frère Lord Robert concernant son mariage". La dernière lettre, écrite sur son lit de mort dans un obscur village de la côte sud, annonçait que son enfant et héritier avait suivi sa mère dans la tombe, où il devait prochainement les rejoindre, et il implorait son frère de faire preuve de compassion envers le malheureux garçon qu'il laissait derrière lui. "Je lui donne le prénom qui a toujours été donné aux enfants mâles de notre famille, combiné au mien, et bien qu'il n'ait aucun droit légal à être appelé ainsi, c'est un Harry Lorimer que je remets à vos bons soins. Harry Alfred Lorimer, mon second fils et héritier, m'a été enlevé, et peut-être n'ai-je pas le droit de me plaindre que ma mort ne soit une perte pour personne, sauf pour le malheureux enfant qui restera toujours une preuve de ma culpabilité et de ma folie."

Jointes à cette lettre étaient son certificat de mariage, et le certificat de naissance et de décès de son fils légitime. Feu Lord Teviot, un homme égoïste et négligeant, avait-il lu cette lettre ? C'était douteux. En tout cas il n'avait jamais agi en conséquence, et Harry Lorimer avait grandi en ignorant la plus grande partie des détails de la vie de son père. Croyait-il vraiment être ce qu'il prétendait actuellement, ou avait-il simplement utilisé les papiers qu'il avait trouvés à la mort de sa tante, dans une habile spéculation, afin de soutirer à Lord Teviot une somme d'argent, c'est un mystère, que la charité commande de ne pas dévoiler. Lorsque son avocat l'informa que les documents qui avaient été trouvés ne lui laissaient "même pas une jambe pour se tenir debout" selon son expression, il fit remarquer qu'il n'était pas surpris, qu'il avait commencé sa vie sur une seule jambe, et que si quelque chose l'étonnait, c'était de s'être aussi longtemps et aussi bien maintenu debout.

"En tout cas" ajouta-t-il, "j'en ai eu pour mon argent, et on m'a fait plus de politesses ce dernier mois que pendant les trente années qui ont précédé. Il est bien miteux, ce monde dans lequel nous vivons, mais je n'entends pas laisser les Adorateurs du Soleil Levant, qui m'ont porté aux cieux, me laisser retomber aussi facilement. Ainsi donc, j'irai à Portsdown. Je suppose que Teviot n'est pas le genre de gars à venir me voir la bouche en cœur avec quelques milliers de livres juste parce que je renonce à mes revendications, n'est-ce pas ?"

L'avocat répondit qu'il ne le pensait pas en effet, et ainsi finirent les rêves de grandeur d'Harry Lorimer. Ils avaient été courts et vagues, mais, comme il le disait, "plutôt amusants tant qu'ils ont duré", et il pensait que cela lui permettrait de jouer le personnage de Sly l'étameur avec beaucoup plus de verve, si d'aventure Lady Portmore était tentée de monter "La mégère apprivoisée".

CHAPITRE XLVII

"Helen," dit Lord Teviot, "maintenant que cette affaire juridique est réglée, et que j'ai donné à G. tous les renseignements que j'avais sur Lisbonne, je pense qu'il serait vraiment souhaitable de quitter ce Londres brumeux. Je ne retrouverai jamais ma force, tant que nous resterons ici."

"En effet," dit-elle, "et vos médecins tiennent absolument à ce que vous essayiez de changer d'air, à tel point d'ailleurs que j'ai demandé à Philips, il y a quelques jours, d'écrire à St Mary, pour faire aérer complètement vos chambres et prévenir de notre arrivée probable dans quelques jours."

"Alors, ma chère enfant, vous avez dit quelque chose d'entièrement faux. Vous pouvez certainement aller à St Mary si vous y tenez, mais je ne peux absolument pas avoir l'honneur de vous accompagner."

"Oh, Teviot, que voulez-vous dire ? Pourquoi pas ?"

"Parce que j'ai à cœur d'aller à Eskdale," dit-il en souriant. "Je dois revoir votre mère et Amelia et tous les autres, et nous aurons de surcroît le divertissement d'observer le cher vieux Beaufort faire sa cour. Je m'étonne vraiment, Helen, que vous ne soyez pas plus désireuse d'aller retrouver les nôtres. Je crois que vous avez honte de montrer votre épouvantail de mari ; mais je veux y aller tant que j'ai encore l'air intéressant. Je suis sûr que votre mère aura du plaisir à me cajoler et à me droloter."

"Qui n'en aurait pas, mon chéri ?" dit Helen, dans un transport de joie. "Oh mon Dieu, quelle invention joyeuse que la vie, surtout quand elle a été un peu mise à l'épreuve ! Imaginez un peu quel Noël heureux nous aurons ; et comme cela nous semblait hors de portée il y a six semaines ! Teviot, je pense parfois que je ne suis pas à moitié assez reconnaissante pour toutes les bénédictions que j'ai reçues."

"Je serai fier de montrer ma femme, dit-il en la regardant avec la plus tendre admiration. Je me flatte, Hélène, qu'ils vous trouveront encore plus belle que vous ne l'étiez lorsque vous avez quitté Eskdale le jour de notre mariage."

"Je l'espère bien, en effet," dit-elle en riant. "J'espère qu'ils me trouveront améliorée à tous points de vue", ajouta-t-elle plus gravement. "J'étais une enfant gâtée et stupide à l'époque, et maintenant je suis une femme heureuse."

Deux jours après cette conversation, une grande réunion de famille se tenait à Eskdale : les Waldegrave, les Walden, les Teviot, Ernest, et les héros et héroïne du moment, Beaufort et Mary. L'apparence de Lord Teviot avait d'abord provoqué une vive inquiétude dans le cercle familial, tant il paraissait mince et pâle ; mais Helen leur assura qu'il était

maintenant robuste comparé à ce qu'il avait été, et qu'ils verraient une amélioration chaque jour. Ils se mirent donc tous à œuvrer pour hâter son rétablissement. Lady Eskdale ronronnait autour de lui, et, comme il l'avait prédit, le dorlotait du matin au soir ; ses belles-sœurs étaient prêtes à l'amuser à toute heure, et Helen regardait avec une satisfaction non dissimulée l'amélioration quotidienne de sa santé, ressentant au fond du cœur le plaisir qu'il éprouvait évidemment à être devenu l'un des membres les plus chers d'une famille nombreuse et affectueuse.

"Oui, tout cela est très bien," dit Ernest un matin alors qu'il était assis avec les Teviot et les Walden. "Vous semblez tous très heureux et installés, et vous aviez bien sûr parfaitement le droit de vous marier si vous le vouliez. Mais voilà maintenant Beaufort qui va installer son petit autel de bonheur domestique (j'aurais cru qu'il serait resté avec moi) ; et me voilà, le seul de la famille laissé dans sa solitaire majesté."

"La dernière rose de l'été, laissée seule et en fleurs,
Tous mes charmants compagnons mariés et partis !
Je déclare que cela est très perturbant. "

"Mais il est bien agréable pour vous, dit Lord Teviot, d'avoir tant de maisons où vous rendre ; vous savez que nous aimons tous votre compagnie, et vous circulerez parmi nous sans avoir le moindre souci de vous occuper de vous-même !"

"Certes," soupira-t-il, "mais je pense que je commence à être trop vieux pour jouer le célibataire de service, le Beaufort du dîner en ville. Et puis, quand je rentrerai de l'une de vos maisons bien éclairées, ou de mon club, il sera très déprimant de sortir mon passe-partout et de trouver une misérable petite lampe dans le vestibule, qui répand son odeur de graisse dans toute la maison, et de devoir grimper mes sombres escaliers en trébuchant, vers une chambre plus sombre encore. J'aimerais vraiment être marié moi aussi."

Sur ce, il poussa son fauteuil quasiment à l'intérieur de la cheminée, et tenta de pousser un profond soupir.

"Mais pourquoi ne vous mariez-vous pas ?" demanda Helen.

"Ma chère âme, comment pourrais-je ? Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je me précipite sur toutes ces filles londoniennes qui ne se soucient que de bals, qui s'attendent à ce qu'on les fasse danser, à ce qu'on les conduise à des carrosses stationnés à des kilomètres de là, et surtout à ce qu'on leur trouve leurs capes. Comme je déteste les vestiaires, avec le n°210 à chercher, et bien sûr le 210 se trouve sous tous les autres manteaux, et il y a 209 paquets à déplacer avant d'y arriver. Non, j'ai l'intention d'éviter les bals maintenant que je suis entré au Parlement."

"Mais il y a plein de filles à la campagne."

"Vulgaires, je le crains ; et d'ailleurs, comment vais-je faire leur connaissance ? Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je parcoure la campagne à cheval, en faisant des visites chez tous les voisins pour demander si les jeunes filles sont à la maison. Non, je ne vois pas comment je vais trouver une femme ; mais vous devez tous vous y mettre pour m'arranger cela. Les grands-parents s'en chargent toujours, vous savez, dans les romans français."

"Je doute fort, Ernest," dit Helen en hésitant, " que vous puissiez faire un bon mari. Vous m'excuserez de le mentionner, mais vous êtes un peu trop égoïste - je veux dire, trop indulgent envers vous-même."

"Oui, c'est ça. Je me suis tellement gâté que je suis, comme vous le dites gentiment, Helen, un monstre d'égoïsme. Mais bon, vous savez, ma femme ferait partie de moi-même ; et je serais indulgent avec elle aussi, et nous pourrions être tous les deux égoïstes ensemble. Alors, trouvez-en une pour moi ; et maintenant, je dois aller faire mon tour à cheval. Qui m'accompagne ?"

"J'irai, dit Lord Teviot. Je dois essayer de reprendre mes anciennes habitudes. Ne pensez-vous pas que je pourrais essayer de faire un tour à cheval, Helen ?"

"Certainement pas, mon cher, vous savez bien que le docteur Grey vous a formellement interdit toute sortie quand il y a ce vent d'est. C'est donc la première chose que je regarde chaque matin : la girouette. Le vent souffle bien à l'est, et il est affreusement froid. »

« Mais il m'a aussi prescrit de faire de l'exercice », suggéra très humblement Lord Teviot.

« Eh bien, venez jouer au billard avec moi. Car pour ce qui est de sortir par ce temps, je ne puis le permettre, mon amour. N'en parlons pas plus. »

« Voyez ! », dit Ernest alors que Lord Teviot s'éloignait en direction de la salle de billard, le bras passé autour de la taille de sa femme. "C'est exactement ce qu'il me faut : quelqu'un qui sait d'où vient le vent et qui me dira ce que je peux faire ou ne pas faire ; quelqu'un qui m'obligera à rester à la maison quand je veux sortir, et vice versa. Regardez comme ça a transformé Teviot : il avait l'habitude d'être dans une colère noire au moindre désaccord, et maintenant c'est le plus doux des hommes, et il rayonne quand Helen daigne le rabrouer. C'est étrange. »

« Pas si étrange », répondit Amelia. « Il voit que tout son cœur lui est dévoué, et avant son mariage, personne ne s'était jamais vraiment soucié de lui. Il n'avait ni mère ni sœurs, et le reste du monde ne faisait que le flatter. La chère petite Nell l'aime - cela fait toute la différence, comme vous le verrez quand Madame Ernest fera son apparition. »

« Je suppose que oui », dit Ernest. Et cette fois, il soupira réellement, en partant pour sa chevauchée solitaire.

On aurait presque dit que Lady Eskdale avait entendu la conversation précédente, car à son retour de promenade, elle était accompagnée d'Eliza Douglas. La grande querelle des élections s'était pratiquement éteinte. Mr. Douglas n'avait jamais voulu la prolonger et, au fond, il était plutôt satisfait d'une défaite qui le laissait libre de vivre auprès de ses vaches, moutons et navets. De plus, il appréciait la compagnie des Eskdale et avait une aversion générale pour les disputes de voisinage. La dangereuse maladie de Lord Teviot avait, comme on l'a déjà dit, réveillé la tendresse cachée de Mrs Douglas pour Helen et l'avait radoucie envers Lady Eskdale. Elle disait certes qu'il pourrait être finalement très avantageux pour Helen de se débarrasser d'un homme aussi colérique, qui n'était même pas ce qu'il prétendait être, et probablement pas du tout un Lord Teviot ; et qui, s'il vivait, serait très certainement un indigent. Mais il y avait tout de même quelque chose de mélancolique dans l'histoire de Helen ; et elle pensait qu'une petite visite ne relevait finalement que des relations de bon voisinage. Une fois le premier pas franchi, les suivants furent faciles. La visite fut rendue. Lady Eskdale semblait malade et tourmentée, ce qui mit Mrs Douglas au comble de la bonne humeur. L'échec des prétentions de Mr. Lorimer au titre fut plutôt une épreuve, mais Lord Teviot était courtois et soumis, et Helen rayonnait tellement de bonheur qu'elle se montra affectueuse même envers Mrs Douglas. Dans l'ensemble, cette dame était mieux disposée envers les Eskdale qu'elle ne l'avait été avant les élections. Ils lui avaient manqué en tant que sujets d'observation, et elle s'était trouvée en manque de personnes à critiquer.

Ainsi, lorsque Lady Eskdale invita Eliza à retourner avec elle au château pour quelques jours, aucune objection ne fut faite, et Eliza partit dans un état d'esprit des plus optimistes. Son journal intime, soigneusement fermé à clé, l'accompagnait, et il semblait probable que son contenu lugubre pourrait être égayé par quelques sonnets à "l'Espoir" et à la "Tranquillité d'esprit".

Pendant le dîner, alors qu'ils étaient assis presque en face d'Eliza, Ernest chuchota à Helen : « Avez-vous demandé à votre tante de l'inviter ? »

« Certainement pas », dit-elle en riant, « c'est une petite chose charmante ; et j'interviendrai certainement si vous recommencez à jouer le bourreau des cœurs comme vous l'aviez fait à St Mary. »

« Ma chère Helen, j'ignore le féminin du mot 'bourreau' - peut-être 'bourrelle' ; mais je vous assure qu'elle m'a bourrellisé de la manière la plus innocente, certes, mais la plus

décidée. Cependant je ne recommencerai pas avant d'être sûr que mes intentions sont honorables."

Il adressa toutefois, occasionnellement, une remarque de l'autre côté de la table, et pendant le deuxième plat, il fit remarquer à Helen que Miss Douglas avait une très jolie main et un très beau bras. Au moment du dessert, il lui annonça qu'il avait découvert qu'elle comprenait bien les plaisanteries et souriait intelligemment.

« Je crois vraiment, Helen, que je suis en train de tomber amoureux ! Je ne veux pas dire de la façon folle et tourmentée, habituelle chez la plupart des gens, mais je tombe amoureux d'une façon très louable pour mes canons personnels. Qu'en pensez-vous ? »

« Que vous n'avez pas la moindre idée de comment vous y prendre ; vous êtes beaucoup trop mondain et blasé pour apprécier ou rendre heureuse une fille aussi bonne et simple qu'elle. Mais comme vous ne faites que plaisanter, cela n'a pas grande importance. »

Ernest se mit à rire, mais il était très piqué par l'opinion de Helen sur le sujet. Le soir venu, il fit des efforts pour se montrer agréable à Eliza. Mais il ne la trouva pas aussi empressée à s'amuser et à s'intéresser à lui qu'à St Mary.

Mrs Douglas, avec son acuité habituelle, n'avait rien manqué de tout ce qui s'était passé à St Mary, et elle pensait que cela expliquait le changement d'humeur de sa fille depuis - et avant qu'Eliza n'aille à Eskdale, elle lui avait donc parlé sérieusement des attentions du colonel Beaufort. Sans lui reprocher expressément de les avoir trop encouragées, elle lui avait demandé de ne surtout pas rechercher sa compagnie et, surtout, de se rappeler qu'il était « un beau garçon londonien sans cœur, ne pensant qu'à son propre amusement ». Eliza n'était bien sûr pas du même avis, mais elle se conforma consciencieusement à cette recommandation et se montra aussi réservée que si sa mère avait été assise en face d'elle en train de faire des remarques cinglantes sur Ernest et à son sujet.

Il fut d'abord surpris par ce changement dans leurs relations, puis il s'amusa de voir ses attentions repoussées, car il se donnait, dans sa nonchalance, vraiment du mal pour être attentif à elle. Finalement, les petites difficultés qu'on lui opposait donnèrent à ce jeu un certain piquant, et Lady Eskdale et ses filles prirent un grand plaisir à observer l'empressement avec lequel Ernest se précipitait pour faire asseoir Eliza à table et la patience dont il faisait preuve en l'écoutant chanter, tout en avouant ouvertement qu'il considérait la musique comme un simple bruit et une interruption pénible à la tranquillité et au confort de la soirée. Sur quoi, Eliza, avec un fort sens du devoir filial, chanta et joua avec une ardeur redoublée, et se serait considérée comme une petite martyre et se serait beaucoup apitoyée sur son sort si elle n'avait pas perçu, avec la perspicacité

habituelle dans de tels cas, qu'Ernest était en fait beaucoup plus intéressé par elle aujourd'hui qu'il ne l'avait été à St Mary's. La page 28 du « Journal Intime », consacrée aux peines de « La Négligée », fut arrachée ; et « Jeunes Espoirs », un poème signé « T » - assez banal, mais extrêmement joyeux - fut recopié sur la page suivante in extenso.

CHAPITRE XLVIII

“Je voudrais vous parler, ma chère tante adorée”, dit Ernest un matin, se présentant à la porte du boudoir de Lady Eskdale ; « j’ai besoin de vos conseils. »

“De quoi s’agit-il, mon cher ? Entrez. Etes-vous bilieux, Ernest ? J’espère que vous n’avez pas attrapé la fièvre de ce pauvre Teviot.”

“Oh, non, ce n’est rien de tel, mais je suis sur le point de prendre une résolution désespérée, et je pense que votre esprit paisible et bon est justement celui sur lequel peut s’appuyer mon esprit fort. J’en plaisante avec Amelia et Helen, elles sont si jeunes et pleines d’énergie. Je n’ai jamais été ni l’un ni l’autre, mais je pense sérieusement à me marier, et à demander à Eliza Douglas si elle voudrait bien de moi.”

“Mon cher garçon” dit Lady Eskdale, qui ne pouvait se figurer une vie sans mari et sans enfants, et n’avait jamais pu croire en la possibilité d’un mariage malheureux, “Comme je suis heureuse ! J’adore cette jeune fille. Elle est une personne très rare : elle n’est pas le moins du monde artificieuse, et elle est pleine d’affections sincères.”

Lady Eskdale pouvait bien affirmer cela, car Eliza ressentait pour elle cet amour passionné qu’éprouvent souvent les toutes jeunes filles pour des femmes beaucoup plus âgées, plus expérimentées, et d’une meilleure position sociale, et qui leur témoignent une gentillesse qui semble les élever dans leur propre estime, influençant ainsi toute leur vie future. Le naturel affectueux de Lady Eskdale lui donnait ce pouvoir sur beaucoup des jeunes personnes dont elle était entourée. Elles se sentaient assurées de sa sympathie, ce lien essentiel dans toutes les amitiés de la vie, et plus particulièrement apprécié quand on le découvre chez ceux qui sont au-dessus de nous, ou au-devant de nous dans la course de la vie. Ses manières douces et caressantes exerçaient un charme particulier sur Eliza, qui vivait à la maison dans une atmosphère plutôt difficile. Elle était fermement convaincue que les opinions de Lady Eskdale étaient infaillibles, qu’elle était plus belle dans sa maturité que le reste du monde dans sa prime jeunesse, que sa robe était mieux taillée, et son chapeau plus avenant, que les chapeaux et les robes des autres femmes, et que la très heureuse personne qu’Ernest pourrait choisir pour femme devrait considérer la chance de devenir la nièce de Lady Eskdale comme l’un des aspects les plus enviables de son sort. Les jeunes personnes peuvent être folles, et peut-être le sont-elles généralement, mais il y a quelque chose de vraiment attirant dans la chaleur de leurs petits cœurs reconnaissants.

“Je suis très heureux que vous l’aimiez, ma chère”, dit Ernest (tout l’entourage de Lady Eskdale l’appelait “ma chère”), “elle me semble la plus adorable créature qui ait jamais vu le jour, jolie et distinguée, et si serviable, elle ne compte jamais ses efforts pour les autres. Je pense qu’elle me conviendrait parfaitement ; nous serions très heureux ensemble.”

Lady Eskdale se mit à rire. “Mon cher Ernest, vous m’amusez avec votre façon nonchalante de considérer cela comme acquis. Eliza est bien tout cela, mais aussi beaucoup plus que ce que vous venez de dire, car elle est d’une grande intelligence et d’un tact parfait.”

“Oh, oui, bien sûr, j’ai oublié de mentionner cela.”

“Et ELLE A AUSSI de grands principes, qui feront d’elle une bonne épouse, même pour un mauvais mari ; mais elle serait une épouse très malheureuse avec un mari qui ne se soucierait pas d’elle. Ernest, je ne me suis jamais attendue à vous voir très amoureux, bien que je pense que vous affectez d’être plus froid que vous ne l’êtes en réalité. Mais êtes-vous bien certain que vous vous souciez suffisamment de ma chère petite Liz ?”

“Tout à fait certain” dit-il, parlant avec plus d’énergie et de chaleur qu’à son habitude.

“Comme vous le dites, je ne suis pas le genre de garçon qui voit les choses d’une façon romantique, mais la fraîcheur et la sincérité de Miss Douglas ont beaucoup de charme pour moi. Je vois comme elle pourrait facilement être rendue heureuse, et je suis sûr que je ne pourrais jamais avoir le même attachement pour quiconque évolue dans cette société galvaudée et conventionnelle dans laquelle j’ai la chance de vivre. Vous verrez, ma chère, que nous formerons un couple selon votre cœur. »

“Vous semblez ne pas douter qu’elle vous accepte !” dit Lady Eskdale en souriant.

“En effet. Je suppose que je devrais prétendre que j’ai des doutes, mais vous et moi avons des âmes qui sont au-dessus de ces creux faux-semblants, et quant à Liz (je l’appelle Liz, c’est un si charmant petit nom), il n’y a en elle aucun faux-semblant. La moitié de l’agrément que j’aurai à me déclarer, sera de voir le plaisir qu’elle en tirera... C’est si facile de lui faire plaisir ; c’est un de ses grands mérites.”

“Eh bien, mon cher Ernest” dit Lady Eskdale, qui ne pouvait s’empêcher de rire, “C’est vous qui savez le mieux ce qui peut vous rendre heureux, et votre choix me plaît particulièrement ; mais il y a d’autres aspects à considérer, la famille de votre future femme.”

“Ah, c’est vrai” dit-il, “c’est à prendre en considération ; mais le vieux Douglas est un vrai gentleman, et je l’aime, et quant à la mère, elle n’attendra pas de moi que je lui sois exagérément attaché. Et si elle fait tomber quelques gouttes de fiel dans la tasse où stagne mon thé, ce sera plutôt un avantage car cela créera un peu d’effervescence.

D'ailleurs, une belle-mère désagréable est un inconvénient très courant pour un homme, et je m'efforce généralement de minimiser autant que possible les inconvénients ; ainsi, merci, ma chère, pour m'avoir écouté avec tant de patience. Je vous ferai savoir quand je serai fiancé."

Il ne se donna pas beaucoup de mal pour trouver une opportunité pour faire sa proposition, mais il était beaucoup plus agité et nerveux qu'à l'ordinaire. Lady Eskdale, avec une apparente légèreté, demanda à Eliza d'aller lui cueillir quelques fleurs dans le jardin d'hiver, et Ernest la suivit, et un très petit nombre de mots prononcés par lui eurent pour effet d'unir les destins de deux personnes aussi dissemblables dans leurs habitudes, leurs dispositions, et leurs sentiments, qu'elles pouvaient l'être, ce qui ne diminuait aucunement leurs chances de bonheur conjugal.

Ernest était sincèrement charmé de la façon timide mais presque gracieuse dont fut reçue par la dame de son cœur sa déclaration, et il était très animé lorsqu'il reconduisit Eliza auprès de Lady Eskdale. Il lui dit : "Nous avons oublié vos fleurs, ma chère, mais je vous ai rapporté une nouvelle nièce, et vous devez faire grand cas d'elle, et la dorloter, car elle est plutôt nerveuse, pauvre petite âme."

On ne pouvait soupçonner chez Lady Eskdale la moindre déficience dans l'art de dorloter, et elle parvint bien vite à ramener le calme chez la jeune fille agitée, et quand Eliza eut murmuré : " Je suis tellement heureuse, trop heureuse, mais je dois aller voir papa et maman, et vous devez venir avec moi, mes chers, chers amis", la cloche sonna, et la voiture fut commandée, et un court moment après, les amoureux et leur chaperon étaient en route pour Thornbank.

Que le consentement de Mr. et Mrs. Douglas fut donné de bon cœur, on n'en peut douter, et peut-être ce qui fut le plus remarquable, en ce jour remarquable, ce fut que le Colonel Beaufort aimait si peu l'idée d'être séparé de "Liz" , qu'il demanda à sa tante d'envoyer son serviteur et ses affaires à Thornbank, et s'y installa, pour y être fêté et vénéré, sans même s'assurer auparavant que la cuisine y était bonne, et que les chambres d'amis étaient confortablement meublées.

La seconde chose remarquable, c'était que Mrs. Douglas était dans un tel état d'intense félicité, que lorsque Lady Eskdale repartit, elle fit remarquer au Colonel Beaufort : "Comme votre tante est merveilleusement belle, aujourd'hui ! Même Mr. Douglas, qui l'avait trouvée très changée la dernière fois qu'il l'avait vue, doit reconnaître qu'elle fait très jeune pour son âge."

L'insouciance du Colonel Beaufort semblait exercer une fascination particulière sur Mrs. Douglas. C'était une nouveauté qu'elle n'avait jamais expérimentée dans sa vie ; il était si

doux, qu'elle cessa d'être dure. Et à son immense satisfaction, Eliza vit sa mère, qui avait semblé pendant deux ou trois jours plutôt déconcertée par la façon nonchalante dont Ernest avait annoncé ses intentions, et le calme affiché avec lequel il semblait attendre qu'elles soient agréées, déposer les armes graduellement devant ses allures de gentleman gâté. D'abord, en ricanant un peu d'elle-même, ou de lui, mais par degrés, elle eut envie de lui plaire, et ressentit une certaine fierté de voir un homme d'habitudes et de manières aussi délicates se trouver parfaitement heureux à Thornbank. Rien n'est aussi contagieux que le raffinement, et Mrs Douglas commença à changer de comportement du mieux qu'elle put, afin d'abonder dans le sens du Colonel Beaufort, qui aimait à maintenir toujours une surface lisse dans ses relations.

La façon qu'il avait d'ignorer avec douceur les plaintes continuelles de Mrs. Douglas contre ses serviteurs, voisins, etc., eut beaucoup plus d'effets que N'EN AURAIENT EUS l'argumentation ou la contradiction, et, avec toute son indolence, il était si naturellement courtois, qu'elle se trouva traitée avec une gentillesse naturelle que peu de personnes s'étaient jamais aventurées à lui témoigner. Elle fut comme apprivoisée, et elle se sentit MEME - en tout bien tout honneur - légèrement amoureuse de son gendre, et assura à Eliza qu'elle était vraiment une heureuse fille. Et une ou deux fois même, elle alla jusqu'à lui reprocher de n'être pas assez attentive aux désirs et aux caprices d'Ernest. Et lui, en était ravi.

« Pauvre petite Liz, qui ne fait rien d'autre que d'essayer de me plaire, du matin au soir, tout cela pour n'en récolter que d'acerbés reproches ! Cela ne fait rien, ma chère, je vous rend tout à fait justice, et je pense qu'il n'y a jamais eu un aussi gentil petit ange que vous sur cette terre. »

Dans ses promenades avec Mr. Douglas, une nouvelle idée le frappa. Il pensait depuis longtemps qu'il devrait passer plus de temps dans sa propriété, mais il avait toujours déclaré qu'il tombait dans une sorte de léthargie lorsqu'il s'y trouvait, léthargie dont il ne pouvait être tiré que par un changement immédiat d'environnement. Mais l'intérêt de Mr. Douglas pour sa ferme, et ses récoltes, et ses laboureurs, et son bétail, amena Ernest à penser qu'une petite occupation, ajoutée à la société de sa femme, pourrait rendre quelques mois supportables, même dans le Lincolnshire. « Liz », dit-il un jour, après une promenade dans la ferme familiale, « vous plairait-il de vivre à la campagne ? »

« Eh bien, Ernest, je n'ai jamais vécu ailleurs ; bien sûr cela me plairait. »

« Mais, vous le savez, nous devons être à Londres pendant la session parlementaire. »

« Mais j'aimerais encore plus cela. Je suis allée si peu souvent à Londres. »

« Quelle enfant vous faites, à vous réjouir ainsi de tout ! Je déclare que c'est très rafraîchissant. Mais ce que je veux dire, c'est que je pense que nous devrions, au lieu d'aller traîner chez les autres entre deux sessions, essayer de vivre dans cette morne vieille baraque, les Fens, qui se trouve être ma propriété, et s'enorgueillir du nom cockney de Belleville, un nom qui lui vient évidemment de 'Blue devils' - les 'idées noires', comme disent les français – une maladie dont j'ai énormément souffert à cet endroit. Mais je pense qu'il pourrait être amusant, si je suivais l'exemple de votre père, de participer aux travaux de la ferme de mes propres mains. »

« Et je peux vous aider à tenir vos comptes. Je tiens à jour tous les papiers de la ferme de papa. »

« Non, vraiment ? » dit-il, la regardant avec une intense admiration. « Cela lève ma seule difficulté. Je ne me sentais pas de m'attaquer aux livres de comptes, mais si vous vous en chargez, nous nous débrouillerons très bien. »

« Et pourrai-je avoir une école dans le village, Ernest ? »

« Bien sûr mon enfant, deux ou trois si vous voulez – une pour les garçons, une pour les filles, et une pour les adultes – c'est le nom que se donnent les hommes et les femmes qui ont terminé leur développement quand ils veulent apprendre à lire. Seulement, ne me demandez pas d'y aller, Liz, pour les entendre égrener leurs chapitres et leurs additions, et s'empêtrer dedans ; d'ailleurs, je serai occupé avec la ferme. Il faudra que j'aie des porcheries comme votre père. Je n'ai jamais rien vu d'aussi réconfortant que ces cochons chinois, bien brossés et bien propres, avec leurs yeux presque cachés par la graisse, étendus sur leurs litières de paille propre, tout à fait incapables de supporter les fatigues de la station debout. Je les enviais presque. Je me suis essayé à beaucoup d'amusements sans beaucoup de succès, mais je suis convaincu maintenant que je n'ai de vraie vocation que pour le parlement et les cochons. Oui, nous irons chez nous à la campagne, et nous emmènerons votre père et votre mère. Mrs. Douglas vous aidera à monter vos écoles, et votre père supervisera l'installation de mes porcheries, et nous nagerons dans le bonheur.

« Je n'en doute pas » dit Eliza, « et peut-être Lady Eskdale viendra-t-elle nous rendre visite. Imaginez seulement le plaisir que nous aurons à l'avoir chez nous ! »

« Bien sûr elle viendra » dit-il, « Et maintenant, nous devons faire comprendre à votre mère qu'elle doit se dépêcher pour le trousseau, et alors nous pourrons tous aller à Eskdale, et notre mariage pourra tomber en même temps que celui de Beaufort. »

Et tout fut arrangé ainsi. Mrs. Douglas se mit immédiatement au travail pour exécuter les instructions d'Ernest, ce qui lui permit de mettre en application ses goûts excellents, afin

de faire de Liz, dans les délais les plus courts possible, la femme la mieux vêtue d'Angleterre, et comme Mr. Douglas ne faisait aucune objection à lui fournir les moyens nécessaires, elle ne rencontra aucune difficulté.

Il n'y a pas beaucoup plus à dire sur cette famille, dont l'histoire véridique vient ici d'être contée. Les cousins furent mariés le même jour, en la chapelle du château, et lors du mariage de sa fille, Mrs. Douglas ne fit entendre aucune plainte au sujet du dallage glacé, ou de la lumière éblouissante filtrant à travers les fenêtres peintes, et elle observa même le plus parfait silence au sujet des cheveux gris de Lord Eskdale. Comme les deux couples partaient en voiture pour leur voyage de noces respectif, Amelia se tourna vers Helen, et lui dit : « Eh bien, il ne sert à rien d'essayer de déterminer la quantité de bonheur dont bénéficieront des mariés, en observant leur conduite lorsqu'ils n'étaient que des amoureux. Il y eut Walden et moi ; nous tombâmes amoureux au premier regard, et nous sommes heureux. Beaufort et Mary commencèrent par se détester ; ils sont heureux. Dans le cas d'Ernest, l'amour était tout entier du côté de la dame, et maintenant, a-t-on déjà vu un homme nager pareillement dans la félicité ? Et quant à toi et Teviot, chère Nell, l'amour était tout entier du côté du gentleman, et pourtant – »

« Et pourtant, nous sommes décidément le couple le plus heureux des quatre, sauf que ce pauvre Teviot est un peu tyrannisé, n'est-ce pas, mon chéri ? »

« Pas qu'un peu » dit-il en souriant, « mais j'aime cela. Tous les hommes aiment cela. Mais la vérité, Amelia, c'est que vous tous, les Beaufort, avez été éduqués dans une atmosphère familiale. Lord et Lady Eskdale sont un couple modèle, et vous avez tous été tellement habitués à un intérieur heureux, que lorsque vous quittez le vôtre, vous n'avez de cesse d'en créer un nouveau. Et je dois reconnaître que vous y parvenez. »

